



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Gu 10075

HARVARD COLLEGE  
LIBRARY

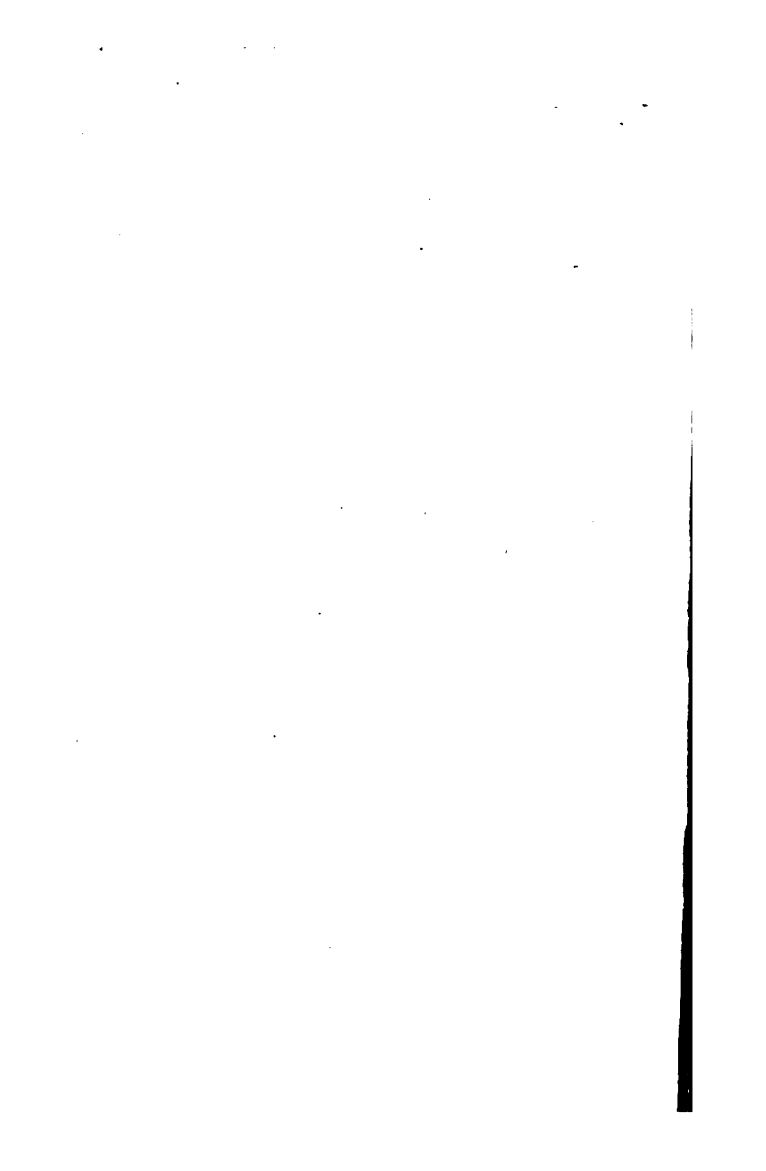


FROM THE FUND OF  
CHARLES MINOT

CLASS OF 1828







Go. 100-75

LES ÉPISTRES  
**Amoureuses**

D'ARISTENET

*Tournées de Grec en François*

PAR

CYRE FOUCAULT

*Sieur de la Coudrière*

AVEC

L'Image du vray Amant

*Discours tiré de Platon*

*Réimprimé sur la première édition (Poitiers, 1597)*

NOTICE par A. P. MALASSIS



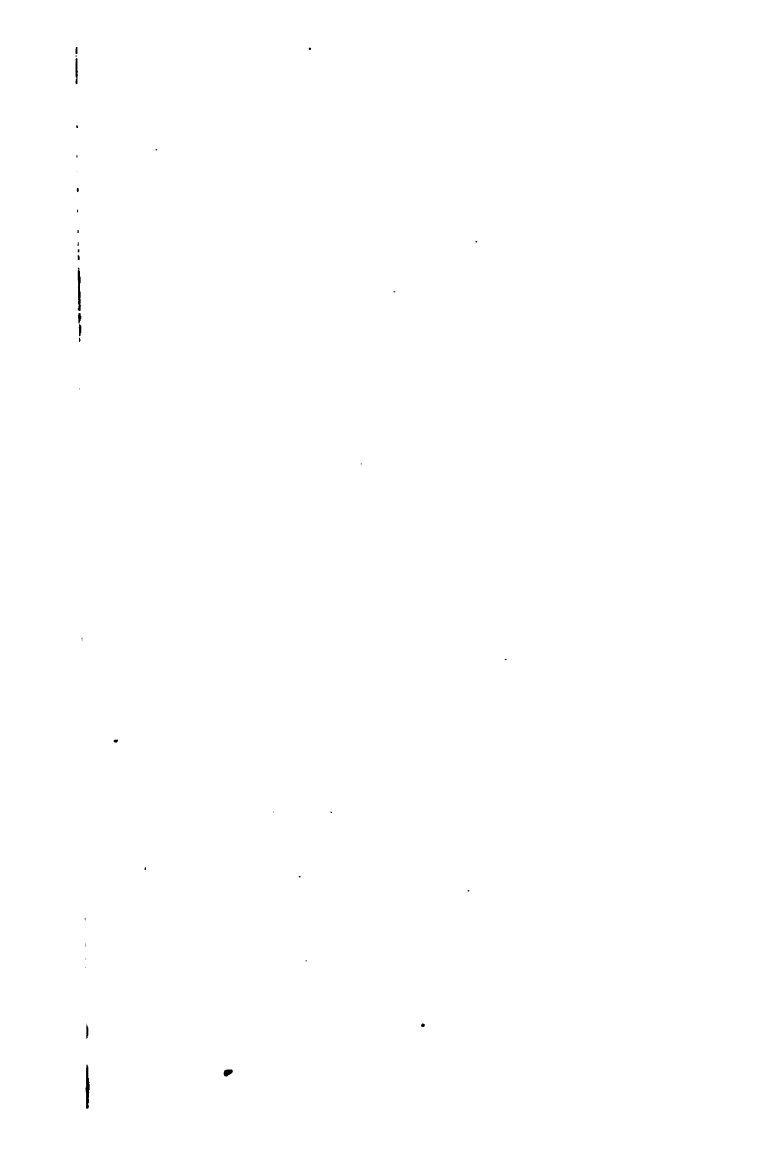
PARIS

Isidore LISEUX, Éditeur

Rue Bonaparte, n° 1

1876









0

LES ÉPISTRES  
**Amoureuses**  
D'ARISTENET

*Tournées de Grec en François*

PAR

CYRE FOUCAULT

*Sieur de la Coudrière*

AVEC

**L'Image du vray Amant**

Discours tiré de Platon

*Réimprimé sur la première édition (Poitiers, 1597)*

NOTICE par A. P.-MALASSIS



PARIS  
*Isidore LISEUX, Éditeur*  
Rue Bonaparte, n° 2  
1876

Ga 100.75



*Minot fund*

220-52  
81

Voici la seule traduction française des *Lettres* d'Aristénète ; elle a près de trois siècles de date, et il serait aussi injuste d'en demander une nouvelle, que de souhaiter une version, plus moderne que celle d'Amiot, du roman de *Daphnis et Chloé*. Le douteux Longus, et l'incertain Aristénète ont été mis en français, une fois pour toutes, par le précepteur de Charles IX, et par son quasi-contemporain, Cyre Foucault, sieur de la Coudrière.

Boissonade qui s'est passionnément occupé d'Aristénète, qui se l'est en quelque sorte approprié, rendait justice à l'exactitude de son devancier, mais, suivant le goût de son temps, n'appréciait que peu les agréments et la saveur d'un style du

xvi<sup>e</sup> siècle; il les trouvait surannés. C'est pourquoi il avait entrepris et mené à bien une traduction nouvelle, avec des notes aussi étendues que le texte, qu'il proposa inutilement, vers l'an VII, aux libraires de Paris. Le moment était bien choisi : elle eût paru vraiment à sa place et à sa date, entre l'*Erotopægnion*, de F. Noël, et les *Quatre métamorphoses*, de Népomucène Lemercier; pourtant personne n'en voulut faire les frais. L'auteur la jeta au feu, et son sacrifice n'est à regretter que dans une certaine mesure, puisque tout son travail d'helléniste se retrouve, et par delà, dans les notes, mêlées de grec et de latin, qui sextuplent le texte dans l'édition de 1822. Jamais auteur de prédilection ne fut traité avec plus d'abondance, ou même d'aimable profusion (1).

(1) ΑΡΙΣΤΑΙΝΕΤΟΣ. *Aristaneti epistolæ*. Ad fidem cod. Vindob. recensuit, Merceri, Pauwii, Abreschii, Huetii, Lambecii, Bastii, aliorum notis, suisque instruxit Jo. Fr. Boissonade. Lutetiæ, 1822, in-8,

Dans la seconde édition du texte grec, avec version latine, qu'il donna à Paris en 1595 (1), Josias Mercier avait avancé que le nom d'Aristénète, qui se lit dans la suscription de la première lettre du premier livre, avait sans doute passé à tout le recueil. Après diverses conjectures ingénieuses et insuffisantes, la critique est revenue à cette opinion de bon sens. Si l'on ignore le nom de l'auteur, il n'y a pas au moins de doute sur le temps où il vivait : c'était au quatrième siècle. Sa langue le montre assez, sans parler de menus faits, tels que l'éloge du mime Caramallus cité avec admiration par Sidoine Apollinaire : « ce brave Harlequin de Caramalle, » dit Cyre Foucault, souvent hardi dans le choix des équivalents.

xvi-760 p. — La préface de la traduction nouvelle des *Lettres d'Aristénète* par Boissonade a été imprimée dans le *Magasin encyclopédique* de Millin, an VII-1799, t. I, p. 450-458.

(1) In-8; réimprimées en 1600, 1610, 1639. L'édition princeps est celle de Sambucus, Anvers, 1566, in-4, d'après un manuscrit aujourd'hui à Vienne, qui est le seul connu en Europe.

Aristénète, puisque tel est désormais le pseudonyme de cet anonyme, n'est point un épistolaire, bien que son recueil porte le titre de *Lettres*; plutôt un conteur, mais à le bien prendre, un metteur en œuvre précieux et raffiné de descriptions, d'anecdotes, de scènes et de façons amoureuses. Sa manière a de l'emphase et de la déclamation, mais elle est vive, colorée, et fait sans cesse tableau. Les détails précieux sur les mœurs grecques y abondent, et le charme du livre est d'être bien grec, tout animé et pénétré du plaisir de vivre sans arrière-pensée; tel qu'il se pouvait encore rencontrer dans quelques coins heureux de l'empire, au moment où une religion nouvelle allait étendre sur le monde, pour des siècles, un voile de mortelle tristesse et de dégoût. Ce sentiment hellène tout pur de l'innocence de la beauté, et de la « prière naturelle » que les sexes se font entre eux (1), emprunte

(1) Expression de Montesquieu, *Esprit des lois*, l. 1<sup>er</sup>, ch. 2.

quelque chose de touchant aux circonstances où il trouvait encore moyen de se produire. Après avoir feuilleté Aristénète, en murmurant, presque à chaque page, le vers du poète :

*Qu'il est doux d'être au monde, et quel bien que la vie!*

il le faut quitter en se souvenant qu'on est avec lui au siècle qui devait voir fermer les derniers temples des Dieux, échappés à la fureur de dévastation des bandes de moines immondes.

Cyre Foucault s'est porté à la traduction de son auteur avec toute l'allégresse d'un homme de la Renaissance; il a serré le texte de près, sans s'aider de la version latine de Josias Mercier, sur la nouvelle édition de qui il opérait. Le petit nombre de libertés qu'il se soit permises, ne touchent pas à la fidélité de la translation, mais tiennent à un goût particulier de recherche des dictons et des façons de parler proverbiales ou sentencieuses.



« Avec le temps les Grecs prirent Troie, » dit Aristénète : « avec le temps, dit Cyre Foucault, les Grecs eurent Hélène, et saccagèrent Troye ; avec le temps et la paille, l'on mûrit les mesles. » Il n'hésite pas davantage à remplacer une locution grecque par son équivalent français, et la métaphore « toucher le ciel de la tête » devient sous sa plume « tenir Dieu par les pieds, et gouter les joies du paradis ». Ce « paradis » est un terrible anachronisme ; on en remarquera quelques autres, commis le plus souvent par excès de vivacité, et pour mieux faire image. Un « brave » devient « un Fierabras, un Rodomont » ; l'or du Pérou remplace en quelque endroit « l'or de Babylone », qui n'aurait plus ébloui personne. Ornaments étrangers et souvent rustiques, jetés confusément sur une beauté grecque par un adorateur impatient.

Le premier lieu d'impression des *Épistres amoureuses d'Aristenet*, tournées en

*françois* (1); la dédicace du livre à un gentilhomme poitevin, François Chastaignier; la signature de Nicolas de Sainte-Marthe, autre Poitevin, à l'une des pièces liminaires, nous avaient fait espérer, après de vaines recherches dans les diverses Biographies universelles, de trouver le nom de Cyre Foucault dans l'ouvrage consacré par Dreux de Radier aux illustres de sa province. Mais Dreux de Radier est muet sur le sieur de la Coudrière, aussi bien que son continuateur Lastic-Saint-Jal. D'autre part, sans renseignements d'aucune sorte, nous ne saurions nous aventurer à rattacher notre traducteur de préférence à l'une ou l'autre des provinces françaises. Son langage n'a pas de terroir, son vocabulaire, des plus étendus, emprunte au poitevin comme au bourguignon, et au picard aussi bien qu'au franc-comtois et au provençal. Français, d'une langue droite et

(1) Cette édition de *Poitiers*, 1597, qui y fut certainement imprimée, se rencontre avec le titre cartonné à l'adresse : *Paris*, veufve Gabriel Buon, même date.

affilée, sans doute, mais de quelle *nation* de France est Cyre Foucault?

On le réimprime, et peut-être quelque curieux se rencontrera-t-il pour démêler patiemment le mystère de son existence. En attendant, le sieur de la Cou-drière reste celé sous l'arbuste amoureux qui est le parfait emblème d'un traducteur d'Aristénète, et comme lui-même l'a dit, en interprétant son nom de fief : Κρυπταὶ κλάδεις Ἔρωτος.

A. P.-M.



*A très-illustre Seigneur*

*MONSEIGNEUR*

*FRANÇOIS CHASTAIGNE'R*

*Sieur de Saint George,  
de l'Isle Bapaume, etc., Chevalier de l'Ordre  
du Roy, et Gentilhomme ordinaire  
de sa chambre.*

*MONSEIGNEUR,*



*eluy qui dit ancienne-  
ment que les Muses et  
l'Amour n'avoient point  
d'accointance ensemble,  
se fust bien gardé de méprendre  
si vous eussiez esté de son temps,*

*ou bien qu'il eust esté du vostre, pour voir en vous cette admirable union, par laquelle nous voyons ces deux Déitez également empeschées à vous dresser des trophées ; et semblent qu'en signe d'une éternelle alliance, elles se soient voulu bastir en vous un saint temple pour s'y faire adorer par le reste des humains. Mais Amour y tient l'Empire, les Muses estant comme gardiennes et interprètes de ses sacrez mystères, car on les découvre ordinairement assises sur vos lèvres, comme à la porte du Temple, qui en respondent les Oracles. Et ce grand Roy de nos affections pour son siège royal a choisi vostre cœur noble et généreux, d'où il reçoit les hommages de nostre humble servitude. Or voicy l'un de ses supposts, Monseigneur, qui vous*

*vient faire l'offre de sa fidélité ;  
C'est Aristenet , Grec de nation  
ayant puis naguères reçu le droit  
de bourgeoisie Française ; il vous  
supplie très humblement de le vouloir  
confirmer en son nouveau privilège.  
Et pource qu'il désire faire un  
voyage, par l'Empire dont vous  
avez les clefs, il vous supplie encor,  
de le favoriser de vos livrées, et luy  
donner un passe-port de vostre  
main ; afin que la grandeur de  
vostre nom luy serve comme d'un  
contre-charme à l'encontre de l'en-  
vie, qui n'abbaye que trop les ho-  
nestes desseins. Car le propre de  
l'Amour et des Muses n'est pas seu-  
lement de s'affranchir de toute en-  
vie, mais aussi d'en garentir ceux  
qui marchent sous leur bannière. Ce  
que nous espérons de vous, Monsei-  
gneur, Aristenet et moy qui ne suis*

*simplement que son trucheman et son guide. Pour récompense de laquelle faveur, nous vous laissons dès à présent une perpétuelle obligation du service, que nous avons voué à vos mérites, publiant par tout vos courtoisies, puisque les égaller par revanche il nous est impossible, fors de la seule volonté, qui vous est esternellement consacrée, par celuy qui est,*

*Monseigneur,*

*Votre très-humble et très-affectionné serviteur,*

LA COUDRIÈRE.



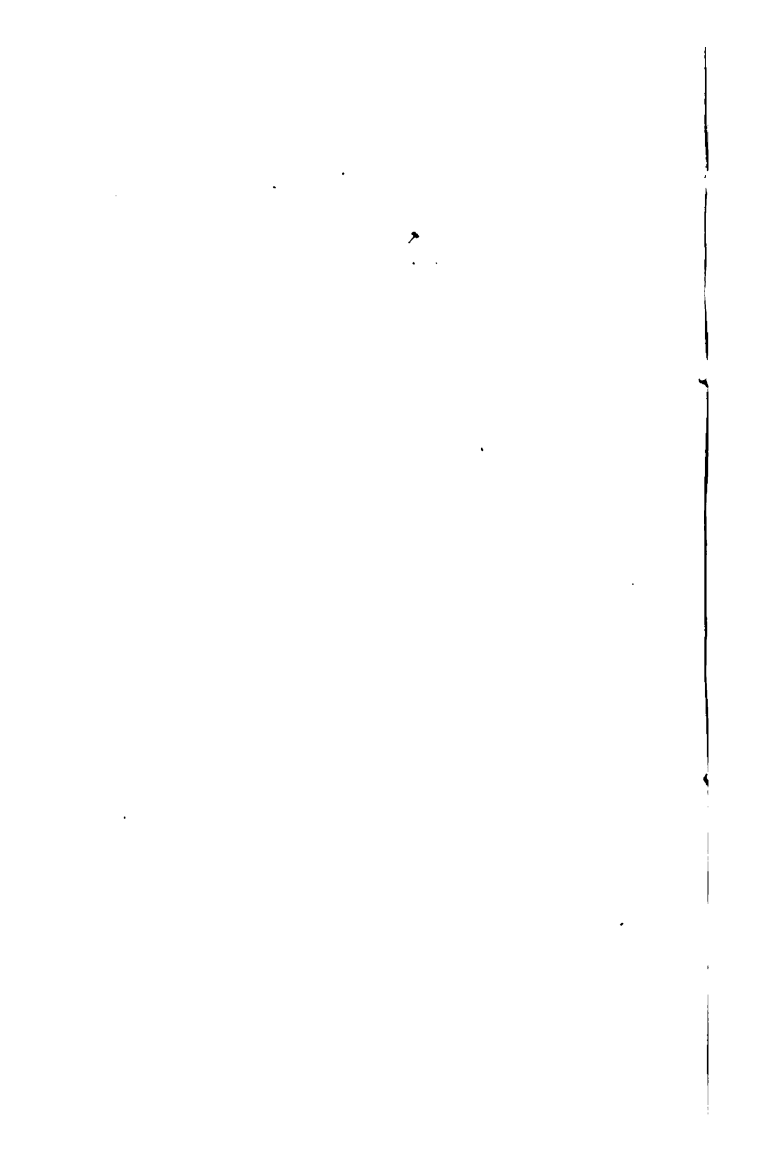
A LA

## BANDE DES AMANS



**C**est aussi à vous, troupe gaillarde, que s'adressent ces lettres, non lettres mais sagettes, ce croy-je, que Cupidon luy mesmes a forgées et trempées dans les plus savoureuses délices de sa mère. Non, je ne pourrois croire qu'Aristenet les eust escrites si naïvement pleines des plus secrets et sacrez mystères d'Amour, si Amour luy mesmes ne se fust servi de sa main, après l'avoir bien-heuré de toutes ses faveurs. Heureux eussai-je esté, si la beauté que j'adore, eust pareillement daigné favoriser mes services d'un gra-







AD CYRUM FOUCALDUM

*Epistolarum Aristeneti*

*Gallicum interpretem.*



Εἰς Κελτῶν φωνὴν ταύτην ὅτι βιβλὸν ἔτρεψας

Θηλυκὸν εὐφραίνεις, ἀρσενικόντε θεῖον.

Κύπρις γὰρ Φοῖβόσπε πολὺ χαίρονται ὅτ' αὐτῶν

Τὸν δούλον προσάγεις ἡμῖν Ἀριστένετον.

Σ. SAMMARTHANUS.



IN CYRI FOUCALDI

*Metaphrasin Gallicam epistolarum*

*Aristeneti,*

*ex nominis anagrammate.*

ODE

ΚΥΡΟΣ Ο ΦΟΥΚΑΛΔΕΙΟΣ.

ἜΥΣ Ῥ' ΕΧ ΦΟΙΒΟΥ Ο ΚΛΑΔΟΣ.

*Egrègius ex Phæbo ramus.*

Τί Καλλιφύλλου μεῖζον

Στέφους παράσχειν Κλειδας

Ἔχοντι δεῖ Ἔρωτος.

Καὶ γὰρ ὁδοὺς ἀνοιξας

Γλώσσης, νόου τε, νόκτα

Μυχῷ χθονός ἀπείρξεν.

Κ' ἴδου νῦν ἀνίκητος

Νεανίδων παρειαίς

Χρύσειος ἐννυχεύει.

Ἵπέρ τε πόντος φοιτᾷ,

Καὶ ἀγρίαις ἐν αὐλαίς,

Ἄυλαστέ τῶν ἀνάκτων.

Καὶ ταῖς πτέρυξι λάλοις,

Κ' αὐδῇ νέα εὔγλωττος,

Νέω τε φωτὶ ἀβρός,

ΚΥΡΟΣ Ο ΦΟΥΚΑΛΛΔΕΙΟΣ,

Ο Ρ ΕΥΣ ΚΛΑΔΟΣ ἘΚ ΦΟΙΒΟΥ

Ο δῶκε ἐρμηνεία

G. HEGATUS.



## *Ad Misogynas.*



Βίβλος ἐκείνη ἔχει, Χάριτας, Μούσας, Ἄφροδίτην,  
Κόσμον, ἐπιστήμην, ἡδυπαθῆτε πόθον.  
Φεύγετε ἐντεῦθεν θλιβίαι, καὶ φεύγετ' ἐνόρχαι,  
Μηδὲν ὄτ' ὑμέτερον βίβλος ἐκείνη ἔχει.

*Ant. Boerius Cons.*



LE PREMIER LIVRE  
DES  
ÉPISTRES AMOUREUSES  
D'ARISTENET



I

ARISTENET A PHILOCALE

**N**ature a bien mignonnement fa-  
çonné ma maîtresse, mais Vé-  
nus sur tous l'a embellie et ornée  
de ses graces, luy donnant place au nom-  
bre des Charites; d'autre costé le gentil  
Cupidon luy a monstré à darder heureu-

sement de ses beaux yeux mille traicts amoureux. O l'excellent chef-d'œuvre de Nature ! ô le vray parangon des Dames ! ô la vraye et vive image de Vénus ! je veux du mignardelet pinceau de mes paroles tirer au plus près du vif cette rare et admirable beauté. Ses joues peintes d'un naturel vermeillon pesle-meslé de blanc ressemblent proprement à la couleur des roses ; ses lèvres desliées et entr'ouvertes d'un fort petit espace sont quelque peu plus incarnates que les joues. Elle a les sourcils noirs d'une noirceur non feinte ni apostée, en guise de deux petis arcs d'ébène, séparés d'un entre-deux bien compassé, le nez traitis et aligné à la proportion et délicatesse des lèvres. Les yeux grands, clairs et resplendissans d'une gaye lumière, ce qu'ils ont de noir ce sont les prunelles, qui sont très-noires, et le blanc d'alentour est blanc outre mesure. Ainsi l'un sert de feuille à l'autre, et contraires qu'ils sont, ils s'entre-donnent lustre par le voisinage. Vous diriez que les Graces ont là basti leur temple pour s'y faire adorer. Mais ses cheveux non-empruntez plus minces que crespou, ressemblent à la fleur d'ya-

*cinthe, dont parle Homère. Vénus mesme les a tressez et frisotez de ses doigts. Son col albastrin ne dément point le reste du visage, tant il est bien proportionné; et bien qu'il fust tout nud sans aucun ornement, il est de soy assez avantageux en mignardises et délices pour attirer les plus farouches. Mais néantmoins il est environné d'un beau carquan enrichi de pierreries où le nom de la belle est escrit, et chasque rang de pierreries font chasque lettre du nom. Sa stature est haulte et droite, sa robe bien estofée, et tellement collée sur son corps, qu'elle en semble estre l'escorce, ne cachant rien des linéamens et beautez qu'elle semble cacher. Voyez-la vestue, elle est très-belle, voyez-la dévestue, c'est la mesme beauté. Son marcher est cadencé, non par trop esbranlé, ainsi qu'un palme où un ciprès esmeu tout doucement de quelque vent follet. Car la beauté de sa Nature est volontiers hautaine et dédaigneuse. Mais c'est le gratieux souffle de Zéphire qui donne le branle à ses pieds, et les douces haleines des Cupidons donnent tout bellement en poupe à sa beauté. Les peintres les plus braves se sont tracé cette*



*beauté la plus parfaite qu'ils ont peu : voire, que quand ils ont voulu représenter, ou une Hélène, ou les Graces, ou Vénus la mère des Graces, ils ont tousjours eu recours au portrait de ma maistresse, comme à l'unique modèle et exemplaire de beauté, de laquelle se tiroient les desseins pour dépeindre toutes autres beautez. J'avais presque oublié à dire de quel effort ses tetons pommelans luittent en souspirant contre le gorgerin qui les couvre. Quand à ses autres membres, ils sont si tendrelets et si poupins, qu'en pressant tant soit peu ses os, ils ployent sous le doigt ainsi que de la cire ou de l'osier, de mode qu'ils reçoivent fort aisément les empreintes bien que légères et peu violentes, obéissant souplement aux embrassemens amoureux. Mais quand elle parle, bon Dieu, que de douceurs embasmées s'espandent de sa bouche ! que sa langue est bien pendue ! vous la voirriez et l'admireriez accoustrée du ceinturon des Graces jeter un rix si attrayant qu'elle dérobe insensiblement les cœurs de tous ceux qui la regardent. Ainsi florissante et brave de tant de riches beautez, le controlleur*

*Momus n'a que reprendre en elle. Comment est-ce que Vénus m'a voulu tant honorer que de me nantir d'une telle maîtresse? Car ce n'est point par devant moy qu'elle est entrée en lice pour le pris de beauté, ce n'est pas moy qui luy ay donné la pomme, pour gain de cause sur Minerve et Junon. Je n'ay pas prononcé l'arrêt difinitif de leur procès. Et toutesfois de son bon gré elle me donne cette Héléne. O vénérable Vénus, quels sacrifices te ferai-je pour ma belle Laïs? un chacun qui la voit l'admire et va priant à Dieu, que l'envie ne puisse mordre sur cette beauté: que le charme ne puisse offenser tant de graces. La bien-séance et joliveté de ma Laïs est si grande, qu'elle embellist mesme les autres Dames qui s'approchent d'elle. Les vieillards tous chenuz s'estonnent en la regardant, ainsi que les vieillards d'Homère faisoient d'Héléne, et vont disant: O pleust à Dieu que ceste Dame eust esté de nostre âge, ou qu'à présent nous revinsent nos jeunes chaleurs! Ce n'est pas honte à toute la Grèce d'avoir tousjours en la bouche une femmelette, puisque les muets mesmes se monstrent*

*l'un à l'autre par signe ma Laïs. Je ne puis plus poursuivre ce propos, et ne le puis achever ; si l'achevray-je pourtant, après avoir souhaité une infinité de biens à ceux qui décriront les graces de Laïs, l'amour de laquelle a tant eu de pouvoir sur moy, qu'il m'a contraint par plusieurs fois redire son beau nom.*

---

---

## II

Deux jeunes filles aimans à l'envi l'une de l'autre un jeune homme.

*Hier au soir comme je chantois en un certain recoin, deux jeunes fillettes assez jolies, et qui ne cédoient que de nombre aux trois Graces, me vinrent aborder riant fort amoureusement contre moy, et tantant entre elles à bon escient, d'une façon nullement déguisée, et qui ne sentoit rien de jeu ou moquerie, et m'usèrent de ces termes : « Puis qu'en rossignolant ainsi tes douces chansonnettes, tu nous as tra-percé le cœur de flèches d'Amour très-acé-*

*rées, dy nous de grace, en faveur de ta douceuse musique, qui coulant par nos oreilles s'est espandue tout par tout sur nos ames, pour l'amour de laquelle de nous deux est-ce que tu chantes? Car l'une et l'autre nous vantons d'estre aimées de toy, et pour cela nous avons martel en teste, gesnées d'une jalousie mutuelle, jusques à en venir aux mains et nous entr'arracher les cheveux. — Vraiment, » ce dy-je lors, « vous estes belles toutes deux, et de bonne prinse, mais au reste je n'aime ne l'une ne l'autre. Retirez-vous d'icy, fillettes, il n'y a rien pour vos oiseaux, et cependant appaisez vos colères et donnez trefve à vos débats. J'en aime une autre, et m'en vay de ce pas vers elle. — Il n'y a point » répliquent-elles, « en tout ce voisiné de belles filles, et tu dis néanmoins que tu en aimes une autre. Voilà bien un mensonge tout clair. Jure donc que tu n'aimes pas une de nous deux. » Je ne me peu tenir derire, et m'escriay : « Ouy dea, vraiment vous me ferez jurer par force. — A peine, » disent-elles, « avions-nous trouvé cette occasion à propos pour t'acoster et parler à toy, et toutesfois toi-mesmes en nostre*

*présence te moqueras de nous? Il n'en sera rien, nous ne te laisserons jamais, et ne nous frustreras d'une telle espérance. » Cela dit, elles me tirassoient, et moy j'endurois volontiers une si douce force. Or quant à ce point, j'en ay assez parlé, et tout ce qu'il était loisible à un chacun d'en sçavoir. Quand au reste, je le dyrai en un mot. Je ne fis mal à pas une des deux au moins qu'elles se plaignent, ayant trouvé un lit selon le lieu et la commodité propre pour l'affaire qui se présentoit.*

---

### III

Une dame et un jeune homme s'entre-donnent  
l'un l'autre du bon temps sous un arbre.

#### PHILOPLATANE A ANTHOCOME

*Nous avons passé le temps joyeusement et fait grand chère avec Limone, dans un jardin d'Amours fort bien assorti et convenable aux graces de la belle. Car là, il y avait un grand platane branchu et feuillu le possible, qui rendoit force umbrage*

*qu'un petit vent mollet rafraichissoit par haleinées, l'herbe estoit verdelette, toute esmaillée de fleurs, comme l'on voit à l'entrée du Prin-temps. Nou-nous asséons donc à terre au lieu le plus tapissé d'herbes et de fleurs, et tout autour à la ligne nombre d'arbres fruitiers :*

Poiriers et Grenadiers et Pommiers au doux fruit.

*On eust volontiers dit, suivant Homère, que ce lieu estoit sacré et dédié aux Nymphes autumnales. Tant y a que les rameaux de ces arbres, avec une infinité d'autres qui sont à l'environ chargez de fleurs et de fruits, embasment d'une douce odeur la beauté de ce lieu. J'en cueillis une feuille et la machai entre mes doigts, puis la portai au nez, cela me rendit un parfun très-suave. Là tout auprès y avoit une vigne assez haut-montée qui embrassoit à divers entre-las des ciprès, cela nous fist tenir un bien long temps le col tourné en arrière, pour regarder ses raisins qui pendilloient de rang l'un contre l'autre. Les uns sont desjà pleins de moust, les autres ne font que commencer à noircir et prendre couleur, ceux icy ne sont qu'en verjust, et ceux là*

*n'ont apparence que de lames et d'escrites. Or quand à nous, l'un en grimpant dedans l'arbre se halloit et mangeoit des plus mûrs ; l'autre, se soulevant de terre tant qu'il pouvoit sur le bout des ortueils, acrochoit de la main gauche une branche, et alongeoit la droite pour en cueillir ; quelqu'un estant monté présentoit la main au mestayer à qui les ans vieux avaient envié la disposition. Sous le platane ruisseloit une belle fontaine d'eau vive, si froide qu'elle glaçoit les pieds, si claire, qu'en nous baignant m'amie et moy l'on pouvoit remarquer à l'œil, parmi nos amoureux embrassemens, tous les traits et linéamens de nostre corps, au travers de son cristal. Durant ce passe-temps, je me trompai par plusieurs fois en la ressemblance des pommes avec ses tetins, et une fois entre autres, il m'arriva d'empoigner une pomme qui nageoit sur l'eau entre nous deux, cuidant que ce fust le teton pommelant de ma maistresse. Et vraiment quand j'y pense, la fontaine estoit fort plaisante de soy, tesmoins m'en soient les Nymphes jardinières, mais elle sembloit encores plus plaisante, estant embellie de ce*

bien-odorant feuillage, et des beaux membres de Limone, laquelle estant belle outre l'ordinaire de Nature, paroist néanmoins laide quand elle est despouillée, au pris des beautéz et des graces infinies qu'elle couvre au dedans. Cette fontaine, di-je, estoit plaisante et agréable, mais d'abondant un gracieux Zéphir esventoit doucement avec ses ailes tout le lieu et abatoit l'ardeur du Soleil, siflant et rendant un bruit sourd fort récréatif, et passant au travers des arbres fleuris se parfumoit d'odeurs, qui s'acordoient aux parfuns de Limone, et meslez ensemble récréoient également les sens, sinon que la civette avoit un peu l'odeur meilleure, pour ce seul point, à mon advis, que c'estoit le parfun de Limone. D'autre costé nous oyons la douce Musique que rendoit le murmure du vent et la voix harmonieuse des Cigalles, ce qui adoucissoit aucunement la chaleur du midi. Les rossignols voletans par ces ruisseaux dégoisoient à l'envi leur ramage. Nous prestions auss l'oreille au chant des autres oisillons, que vous eussiez dit proprement vouloir s'arraisonner à nous. Il m'est advis que je les



*voy encor : l'un se repose d'un pied sur l'autre sur un caillou, l'autre rafraichit son aile, cettuy-ci l'essore, celui-là bequette je ne sçay quoy dedans l'eau, et un autre en fin regarde contre terre et aguette s'il y a rien pour sa pasture. Nous autres ce-pendant devisions tout bas de leurs façons de faire, de peur qu'ils s'envolassent, et que nous fussions privez du plaisir de les voir. Mais nous eusmes encor une autre volupté, je vous jure, très-voluptueuse. Car un fontenier, en moins d'un vire-main, nous eut tracé de sa bêche un courant d'eau tout au travers de ce verger, le faisant venir d'assez loing, et le sommelier mist dedans son canal des bouteilles pleines d'excellent vin, lesquelles portées par le fil de l'eau, non en bloc et à la foule, mais séparées l'une de l'autre par un intervalle bien compassé, cingloient en guise de petites gondoles, ayant chacune une fueille de pampre toute droite qui leur servait de voile, afin de les faire heureusement surgir au port. Ainsi d'elles mesmes guidées par un vent mollet et délicat, tout ainsi que navires où le vent frappe en poupe, se venoient rendre tout*

*droit aux banqueteurs avec leurs délicieuses marchandises. Et chacun de nous les arrêtant au passage prenoit la sienne et buvoit d'autant, car il n'y avoit non plus en l'une qu'en l'autre. Et tout exprès l'eschanson bien sage et avisé avait fait chauffer le vin plus que de raison, puis meslé aussi avec de l'eau chaude, à la proportion de ce qu'il pouvoit juger que la froideur de l'eau pourroit bien rafraichir le vin, afin que l'excessive chaleur estant amodérée par une extrême froideur, leur breuvage fust assaisonné d'un gratieux tempérament. Voilà comment nous solemnisasmes la feste de Bacchus et Vénus, que nous accordions fort bien en buvant et faisant gaudechère. En ces entre-faictes Limone s'estant atourné le chef de diverses fleurettes, ressembloit à un beau pré, et certes cette coronne estoit très-belle. Mais paravanture que le temps nous présentera quelque jour meilleure occasion de dépeindre plus au vif la naïve couleur des fleurettes. Vien donc aussi, mon frère, estre de la partie avec nous, ce lieu appartient à cet homme de bien, Phyllion; vien, mon Anthocome, participer à ce plaisir avec Myrtale ta mignonne.*

## IV

D'un compagnon qui cognoissoit les Dames  
du mestier à les voir de loing seulement.

## PHILOCHORE A POLYÈNE

*N'a pas long temps que ce bon compa-  
gnon Hippias, grand abateur de bois,  
me rencontra, et avec un regard de tra-  
vers : « Vois-tu, » dit-il, « ho l'ami, cette  
Dame qu'une servante mène par sous les  
bras ? qu'elle est de belle taille, brave et  
en bonne conche ! qu'elle porte bien son bois !  
C'est par Dieu une fille de joye, et m'as-  
sure qu'elle se fait servir à couvert, j'en  
juge à la voir seulement. Acoston là, et  
sachons s'elle voudroit point rire un petit.  
— Mais, » ce dy-je, « cette robe noire me  
ressent l'acoustrement d'une honeste femme,  
et craindroi fort que nous entreprissions  
icy chose mal à propos, prenons y garde  
de plus près. Car j'aime ceux qui sondent  
les dangers, ains que de s'y jeter. » Hip-*

*pias se prend à rire, en me morguant, et de la main droite me baille de toute sa force un soufflet sur la joue, avec reproches que j'estois encore bien neuf et peu leurré au mestier de Vénus. Adjoustant qu'une femme de bien ne va pas à telle heure par la ville en cet habillement, souriant et jettant des œillades à un chacun : « Comment ? » disoit-il, « ne sens-tu point le musc dont elle est parfumée ? N'entens-tu point le mignard cliquetis de ses brasseslets d'or ? Et toutes ces singeries et mignotises que telles Dones ont acoustumé de faire, en alongeant tout exprès les mains, et surhaussant du bout des doigts son giron, afin d'attirer par là comme par un signal l'amoureuse jeunesse ? N'as-tu point veu quand je l'ay regardée, comme elle m'aguinoit du coin de l'œil ? Je cognoi la beste au poil. Allon, allon, suivon-la. Elle ne nous mordra pas, au contraire, j'en ay toute bonne espérance. Au reste à l'espreuve nous le cognoistrons, nous ne sçaurions qu'estre refusez, il faut sonder le gué. Si tu veux, sans tant songer, nous en verrons l'expérience. » Ainsi le rustre s'aproche, et l'aborde de parolles qui ne manquèrent*

*point de response, mais entre autres il se prend à l'entretenir ainsi : « Madame, au nom de vostre excellente beauté, oserions nous bien par vostre permission dire trois mots à vostre servante ? Ce n'est rien que vous ne puissiez bien sçavoir, et si ne demandons point cette faveur pour néant, vous recevrez de nous en récompense tout ce qu'il vous plaira. Or je sçay que vous estes si honeste que vous contenterez de peu, enterinez notre requeste, Madame, et ne soyez si rigoureuse à ce petit teton ici ». Elle adonc, tesmoignant courtoisement par l'intérieur de ses yeux qu'elle n'en estoit mal-contente, ne fit point autrement la rétifve. Elle s'arreste et un gratieux vermeillon luy colora les joues, qui jetta une lueur amiable telle que l'on voit briller aux lames d'or. Alors Hippias se tournant vers moi : « Et bien, » dit-il, « ay-je mal deviné le naturel de la Done ? Veu mesmes qu'en moins d'un rien, et avec bien peu de paroles, j'ay tiré d'elle ce que je désiroi. Mais tu n'entens pas encor les Mathématiques, suy moi donc et apren, et te façonne sous un bon maistre d'Amour. Car quiconque est maistre en cette science, qui*

*entend le ru du baston, il ne peut jamais mal finir, et paroist habile et propre à toutes choses. »*

---

---

## V

La malice d'une femme qui trompe son mari  
par une nouvelle ruse.

## ALCIPHRON A LUCIAN

*Il se faisoit une assemblée publique aux faux-bourgs, avec festins de tous costez, et Charidème avoit là convié ses amis en banquet, où se trouva une certaine Dame, il n'est jà besoin de la nommer. Charidème luy-mesme, tu sçais comme il est de complexion amoureuse, l'ayant de guet à pens rencontrée au marché, avoit tant fait, qu'elle luy avoit promis. Quand tous les conviez furent assemblez, voici venir de renfort un maistre d'hostel leste et galland, qui conduisoit un vieillard, que l'on avoit aussi prié. De tant loing que cette femme le voit, elle s'évade promptement, et plus viste qu'un*

trait se jette en la maison prochaine, ou ayant fait appeler Charidème : « Tu ne sçais, » dit-elle, « quel mal tu viens de faire sans y penser. Ce vieillard là est mon mari, et a bien recogneu la cappe que j'ay laissé tomber en m'en-fuyant. Et comme il est vrai-semblable, cela l'aura mis en cervelle. Toutes fois, si tu peux donner ordre de m'envoyer secrètement la cappe, et quelques bagages de vostre festin, je le rendray bien camus, et luy lèverai de l'esprit, sans me travailler beaucoup, la mauvaise opinion qu'il a maintenant de moy. » La bonne Dame ayant tout son paquet, s'en retourne à la maison, par je ne sçay quelle ruelle esgarée, premier que son mari, et ayant attiré une sienne voysine sa commère, complotent ensemblement des moyens pour donner la trousse au penard, qui ne faut pas à revenir incontinent, criant, soufflant comme un furieux et enragé, que sa femme luy avoit joué un meschant tour. « Ha ! paillarde, » dit-il, « tu ne coucheras jamais à mes costez, de ta vie tu ne souilleras mon lit si à ton aise. » Et prenoit argument du forfait de sa femme sur la cappe qu'elle avoit

*laissée, si que transporté d'une jalouse fureur il cerchoit son espée pour la tuer, lorsque voicî arriver à point nommé cette bonne voisine, à qui l'autre avoit fait le bec : « Voilà, » dit-elle, « ma grand amie, vostre cappe, et grand merci plus de mille fois. J'ai esté à la feste, s'il a pleu à Dieu, et assisté au banquet, là ou il n'y avoit rien de trop, tenez, en voilà encor quelques reliqua, ce sera pour vostre part. » Ces parolles refroidirent un peu la cholère du vieillard despité, et devint plus doux qu'un aigneau, mettant jus et son soupçon et sa rage, avec telle submission qu'il s'excusa luy-mesme envers sa femme. « Pardonne moy, » dit-il, « ma mie, j'estois hors de moy, je le confesse, mais quelque bon ange favorisant ta chasteté, pour le bien commun de nous deux nous a fort à point amené cette bonne voisine, qui par sa venue nous a garantis d'un très-grand mal'heur. »*





## VI

Une jeune fille dépucellée avant qu'estre mariée.

## HERMOCRATE A EUPHORION

*Une jeune fille disoit à sa nourrice : « Si vous voulez me promettre la foy de taire ce que je vous dirai, je vous découvrirai un secret. » La nourrice jure, et aussi tost la fille luy va dire : « Ha ! nourrice, il faut confesser la vérité, je ne suis plus pucelle. » La vieille se prend à crier, et à se déchirer le visage, détestant un si malheureux acte. « Pour Dieu, » dit la fille, « taisez-vous, ma mère, et ayez patience, de peur que quelqu'un ne soit léans aux escoutes pour nous entendre. Hélas ! bon Dieu, vous me venez de jurer tout à cette heure, que jamais au grand jamais vous n'en sonneriez mot : pourquoy donc, ma bonne amie, huchez-vous si haut afin que l'on vous oye ? J'ateste Diane que combien que je bruslasse d'A-*

*mour misérablement, j'ay résisté tant que j'ai peu, mais j'ay eu peu de pouvoir, et mon esprit se sentoit combatu de contraires pensées. Je disoi d'un costé en moy-mesmes : obéirai-je à l'Amour, ou si j'estouferai son feu? Tous les deux avoient ores le dessus et ores le dessous : mais à la parfin j'ai succombé à l'amour, qui s'augmentoit par le retardement ; et tout ainsi qu'une plante enracinée en terre, il croïssait de plus en plus en mon ame. Ainsi j'ay esté vaincue, je le confesse, par un brandon invincible. » La vieille repart : « Tu me contes un estrange accident, ma fille ; tu as dés-honoré ma vieillesse, mais pour-autant qu'une chose faite ne se peut rendre non-faite, il faut pourvoir au reste, et t'advertis bien que tu te donnes gardes cy après, de faire encore une autres-fois la folle, de peur qu'avec le temps et l'effet tu ne devinsses grosse, et que tes père et mère en sentissent le vent. Mais Dieu veille, que viennent bien tost tes nopces, avant qu'on en soit abruvé. Tu es desormais bonne à marier et s'en va temps de donner ordre, que ton père amasse l'argent de ton mariage. — Que dites-vous,*

*ma mère, il n'y a chose en ce monde que je craigne davantage. — N'ayes peur, ma fille, je t'apprendrai une recepte, pour faire à croire à ton mari la première nuit de tes nopces que tu es encore pucelle. »*

---

---

## VII

Un pescheur est prié par une jeune fille de luy garder ses habillemens tandis qu'elle se baignera dans la Mer, et cependant le compagnon la regarde à son aise toute nue.

### CYRTION A DICTIE

*Comme j'estois sur un rocher au bord de la Mer empesché à tirer à l'hameçon un très-beau et gros poisson, si que la gaulle de ma ligne s'en courboit toute, je voy arriver une belle jeune fille sadinette et de bonne grace, semblable à une ente qui a prins son croist à l'aise et sans estre forcée. Je dis à l'heure en moy-mesmes : voici une pesche bien plus agréable que l'autre.*

*Elle s'approche, et : « Je te prie, » dit-elle, « par ton Neptune, que tu me veilles garder mes hardes, pendant que je m'irai laver en cette eau. » Je ne fus ni fol ni estourdi, ains tout joyeux en accepte la charge, pour le désir que j'avois de la voir despoillée.*

*Adonc quand elle eut laissé sa chemise, je demeure esperdu pour la grande beauté de ses membres. Son col albastrin et sa joue vermeille éberluoit au travers de l'espoisseur de ses cheveux chataigners. L'albâtre du col et le vermeillon de la joue estoient de soy très-beaux, mais ils prenoient encore plus de lustre par la couleur voisine. En cet estat elle saute en la Mer, et nage dessus l'eau : car les flots estoient calmes et tranquilles. La blancheur de son corps faisoit honte à l'escume qui baluotoit autour d'elle. J'ateste les amoureux si je ne l'eusse veue despoiller, j'eusse pensé que c'estoit l'une de ces fameuses Néréides. Or quand elle fut saoule de se baigner, et la contemplant ainsi qu'elle sortoit de l'onde, tu n'eusses pas voulu voir peindre autrement Vénus sortant de la Mer. J'accours incontinent, et*

*rends l'habillement à la mignonne, ne me contentant de l'avoir haleinée de si près, sans la taster, et manier. Mais elle, avec une gravité et honeste honte, dont elle faisoit monstre, rougit et monstra de s'en formaliser, ce qui donna encore plus de grace à son visage, en sorte que son œil, bien qu'enflammé de courroux, m'agréa davantage, ni plus ni moins que la flame des astres, non flame, di-je, mais lumière plaisante. Cela fut cause qu'elle me brisa ma ligne de cholère, et rejetta mes poissons dans la Mer. Ce-pendant je demeure là entre deux selles le cul à terre, comme on dit, regrettant ma pesche perdue, mais bien plus encor la belle qui m'estoit eschapée.*



## VIII

L'escuyer d'un chevalier Amoureux.

## ÉCHEPOLE A MÉLESIPPE

« O la bonne grace ! ô la belle façon de piquer un cheval ! hé, que ce Chevalier est d'une heureuse rencontre en ce qu'il fait ! De beauté et d'adresse il surpasse tous autres. Je croy qu'Amour ne l'a jamais donté : ains c'est l'unique Adonis, le seul désir des Dames. » Ce beau chevalier entendit ces parolles, et me reprint, disant que je parlois à la volée, et que j'avois entamé un propos qui luy convenoit mal. « Il n'y a qu'Amour seul, » disoit-il, « qui sçache bien dresser un cheval ; il me manie et le cheval par mon moyen à sauts, à bonds, à courbettes, à voltes, ainsi qu'il veult. Amour tant plus je cours en son manège, et plus me serre les esperons. Poursui donc, gentil escuyer et par fai ta carrière, en chantant et flatant Cupidon

*par tes airs amoureux. » Alors je dis une chanson qui me vint à la bouche, prenant le sujet sur luy mesmes : « Et certes, Monseigneur, ne bougeant des termes de ma charge, je vous estimois affranchi des blessures d'Amour. Mais, si, doué d'une telle beauté vous estes amoureux, je proteste Vénus, que les Cupidons vous font tort, toutesfois ne vous en formalisez point davantage pour cela, ces petits archerots ont bien navré leur mère. »*

---

## IX

La ruse d'une femme pour toucher à son ami en présence de son mari, et de ses serviteurs.

## STÉSICHORE A ÉRATOSTHÈNE

*Une femme allant à la place estoit costé à costé de son mari, et tout autour une battelée de serviteurs. Mais aussi tost qu'elle aperceut son ami qui venoit, sans beaucoup songer, elle trouve sur le champ*

*une invention pour toucher honnestement et sans soupçon ce bel Amoureux, voire mesmes luy parler : qui fut, de faire semblant qu'elle estoit tombée, et donne des genoux en terre. Alors cet Amoureux, quasi comme par un complot de longuemain pourpensé secondant l'invention de sa Dame, luy présente la main pour la lever, et entre-lasse ses doigts avec les siens, à elle. Je ne doute pas que leurs mains à tous deux ne tressaillissent d'Amour. Tant y a que le gallant feignant en outre de la consoler en sa cheutte, luy s'acoutta je ne sçay quoy tout bas en l'oreille. Mais elle, en contre-faisant la blessée, porte en cachette sa main à la bouche et baise ses doigts où son ami avoit touché, puis les coula fort amoureusement par sus ses yeux, comme si elle eust voulu essuyer les larmes forcées qui luy tumboient des paupières.*





## X

Discours en forme d'Épître, contenant les  
Amours d'Aconce et Cydippe.

## ÉRATOCLÉE A DIONYSIADE

*Aconce, beau jeune homme, espouse Cydippe, aussi belle jeune Dame. Or n'a-il pas esté mal dit anciennement, que les mariages se font au Ciel, et que c'est par ordonnance divine qu'une chacune chose s'apparie volontiers avec son semblable. Car Vénus avoit prodigalement enrichi cette belle de toutes ses perfections les plus rares, se réservant tant seulement son demi-ceinct, pour dire qu'elle auroit quelque chose de spécial plus qu'une femme mortelle. Quand à ses yeux, ce n'estoient point les trois Graces, que dit Hésiode, mais les trois fois dix Graces qui les avoient remplis d'attraits et de mignardises. Le jeune homme de son costé, avoit aussi les yeux merveilleusement beaux, luy sans et attrayans, pleins toutesfois*

*d'une douce majesté, non moins que de chasteté. Une rougeur naïve et ressemblant à des lys et des roses pesle-meslez ensemble, luy coloroit les joues. De façon que par les douces violances de sa beauté il contraignoit un chacun à l'aimer. Il n'estoit pas fille de bonne mère qui ne cognoissoit Aconce, et l'ayant cognu, il leur estoit impossible de ne l'affectionner, voire, démesurement. A peine la honte pouvoit retenir les plus chastes que bruslans de son amour, elles ne courussent après. Tel estoit Aconce, quand il devint amoureux de Cydippe : car il failloit bien qu'il eust son change, et que luy, qui des traits aigus de ses beaux yeux avoit tant blessé de cœurs, sentist à son tour les pointures des flèches d'Amour, affin qu'il apprist par essay le mal que souffroient les ames langoureuses qu'il tenoit en la prison de ses graces divines. Or Amour, pour frapper ce grand coup, ne banda point son arc par manière d'acquit, et seulement pour se jouer, mais de toute sa force se racourcissant en luy mesmes, et ramenant la corde jusques à l'oreille, lui décocha un trait jusques au plus profond de sa poitrine.*

*Et de fait, gentil Aconce, dès lors que tu sentis le coup, tu fus si transporté, que tu prins cette ferme résolution en toi-mesmes, ou de mourir, ou de jouir. Bien est vray que l'archer gracieux qui t'avoit fait la playe, costumier par ailleurs d'inventer mille et mille ruses pour ses suppos, te donna une gentille invention, ayant pitié, comme je croy, de ta jeune beauté. Car ayant aperceu ta chère maistresse au temple de Diane, tu t'en allas incontinent au jardin de Vénus cueillir une très-belle pomme, et escrivant tout à l'entour des parolles tromperesses, tu la roullas secrettement devant les pieds de sa servante. Laquelle admirant la grosseur et la belle couleur de la pomme l'amassa aussi tost, discourant en elle mesme, à qui de toutes ces filles qui estoient là, cette pomme pourroit estre cheute de son giron par mégarde. « Ou bien, » dit-elle, « n'es-tu point quelque pomme sacrée ? mais quelle esriture est-ce là tout autour, et que veult-elle dire ? Madame, tenez, voici une pomme la plus belle que je vy jamais. Elle est estrangement grosse et rouge, les roses n'ont point la couleur si vive. Mon Dieu,*

*la bonne odeur, comme elle resjouist le cerveau mesmes à la sentir de loin ! Voyez un peu, je vous prie, Madame, que porte cette escriture. » La jeune dame prend la pomme, jette les yeux dessus, la leut et prononça ces mots : JE TE JURE, DIANE, QUE J'ESPOUSERAI ACONCE. Ce jurement estoit encore sur le bord de ses lèvres, jurement forcé et illégitimement conçu, que la pauvrete ayant honte de ce langage amoureux, jette la pomme, et laissa ses dernières paroles mi-achevées comme celles où il estoit mention de faire nopces, de quoy les honestes filles rougissent mesmes en les oyant dire à d'autres. Et la couleur luy en vint tellement au visage, que l'on eust dit, qu'elle avoit un rosier florissant dans ses joues, couleur qui ne cédoit en rien au coral de ses lèvres. Voilà donc comment cette fille jura, et Diane, qui l'escoutoit, conjura dès lors pour l'achèvement de ton mariage, ô Aconce.*

*Jusques icy, nous avons eu les paroles assez à main pour nous exprimer, mais je doute qu'il ne nous soit pas aisé au reste de pouvoir bien représenter au vif le débordement de la Mer courroucée, ni l'em-*

*brasement excessif de l'Amour. Car les nuictz ne fournissoient que de larmes, et non de sommeil au pauvre jeune homme, lequel ayant honte de pleurer le jour, fondoit toute la nuit en larmes; tant que les espines poignantes d'un morne désespoir le bourrellèrent si cruellement, qu'il commença de perdre peu à peu son embonpoint, et effacer ce beau teint vermeil de ses joues, ainsi qu'un homme qui est en chartre, portant en son visage palle et défiguré, plustost l'image d'un mort, qu'autrement. De façon qu'il craignoit fort à se trouver devant son père, et pour fuir sa présence, il s'en alloit souvent aux champs sous ombre de quelque autre négoce, qui donna sujet à quelques uns de ses compagnons les plus raillards, de luy donner un sobriquet; et le sur-nommèrent Laerte, pensant qu'il fust devenu laboureur. Mais, las! ce n'estoit pas ce qui menoit Aconce; ni bécher les vignes, ni houer la terre n'estoient ses plus pressans soucis. Tout son plaisir estoit de se retirer solitaire au fond d'un bois, entretenant son Amour des plus délicieux maiz de ses pensées. Ores couché sous un pin, et ores sous un myrthe :*

« Pleust à Dieu, » disoit-il, « que vous, arbres insensibles, eussiez de la voix et de l'entendement, pour pouvoir seulement dire ces mots, *Cydippe la belle* : ou pour le moins que vous les eussiez escrits sur vostre escorce pour tesmoigner à un chacun que *Cydippe est belle*. Hélas ! verrai-je point en brief ma seconde Ame, que je te puisse appeller aussi religieuse en serment qu'excellente en beauté ? Et que Diane ne soit point en peine d'avaindre de sa trousse un trait vangeur pour te meurtrir et punir ton parjure ? Mais, ô moy misérable ! pourquoy te viens-je imprimer cette crainte en l'esprit ? pour ce qu'on dit qu'à la vérité la Déesse ne pardonne pas aisément les péchez commis contre elle, mais que sur tout, elle aiguise toutes les pointes de sa rigueur encontre les parjures. Je prie donc encor à Dieu, comme n'aguères je faisois, que tu ne fausses ton serment ; Dieu, dy-je, t'en face la grace ; si de malheur il advient du contraire, dont Dieu nous gard', Diane te veille estre en aide et avoir pitié de toy. Car ce n'est pas toy, mais bien celui qui est cause du parjure, lequel doit essuyer toute la peine de ce forfait. Que

*je cognoisse seulement que la marque de ces lettres te soit demeurée tant soit peu en l'ame, alors acablé de ton foudre je perdrai franchement la vie, et n'espargnerai non plus mon sang, que si c'étoit de l'eau dont je voulusse embreuver la terre. Mais ô vous, chers arbrisseaux, le gratieux palais des oisillons doucement gringotans, n'estes-vous point aussi touchez d'un semblable feu que le mien, et qu'un pin brusle de l'amour d'un ciprès, ou quelque autre arbre d'un autre arbre ? Non, je ne le puis croire : car si ainsi estoit, vous ne seriez pas si fueilluz ; Amour ne se contenteroit pas de despouiller seulement vos rameaux de leurs feuilles, et de cette belle perruque verdoyante, mais il feroit passer l'ardeur de son brandon jusques à votre tronc et vos racines. »*

*Telles estoient les plaintes du jeune Aconce, langoureux de corps et d'ame, pour les mortels assauts que luy livroit Cupidon. Et cependant l'on se préparoit de marier Cydippe à un autre : et desjà les meilleures chanteresses de toutes les filles, estoient à l'huis de la chambre nuptiale, chantant d'une voix mélodieuse, Hymen,*

Hyménée : *ce beau motet composé par Sapphon. Quand de bonne fortune pour Aconce, tout à coup la mariée vint à se trouver mal, tellement que ses parens, au lieu de gayer espousailles, s'attendoient bien de luy faire des tristes funérailles. Toutes-fois aussi à coup elle retourne en convalescence, et commence on de rechef à tapisser et acoustrer le lict à la mariée ; mais comme si tout exprès fortune se fust voulu donner du passe-temps, elle retomba malade pour la seconde fois, et jusques à trois fois ses jeux continuèrent. Alors le père, se doutant de quelque chose, ne voulut point tenter davantage son malheur ni attendre la quatriesme recheute de sa fille, et envoya de ce pas consulter l'oracle, pour sçavoir lequel des Dieux s'opposoit pour empescher les nopces de sa fille. L'oracle pour response luy déclara de point en point et de fil en esguille tout ce qui s'estoit passé pour le regard du jeune homme, de la pomme, du serment, du courroux de Diane. L'advertissant en somme, qu'il eust à descharger incontinent sa fille de son serment et la desgager de sa foy jurée : joinct qu'en accouplant*



*Aconce à Cydippe, tu ne mesleras, disoit-il, du plomb avec de l'argent, mais tu feras un mariage vrayement d'or de part et d'autre.*

*Telle fut la responce d'Apollo, suivant laquelle ils donnèrent ordre d'accomplir aussi tost le serment et les nopces tout ensemble. Alors les autres filles compagnes de l'espousée chantèrent à force, leur Hymen, Hyménée, sans aucun destourbier, ni empeschement de maladie, comme auparavant. La guide-danse estoit là qui conduisoit leurs voix, et gouvernoit leurs pas, afin que le ballet suivist bien rondement sans sortir de cadence. Un autre venant à la traverse entonnoit avec les chantes, et frappant de ses mains l'une dedans l'autre, faisoit un son comme de tabourin de basque. Mais tous ces esbatemens ne plaisoient point à Aconce, pour-ce qu'ils luy sembloient retarder son bon-heur, si que jamais il ne trouva journée plus longue, ni nuit plus courte, que celles là. Aconce n'eust pas changé les plaisirs de cette heureuse nuit pour tout l'or de Midas, ni la possession de sa chère maistresse pour tous les trésors du monde. Et m'as-*

*seure qu'il n'y a celuy qui ne me l'advoue, si d'advanture ce n'est quelqu'un qui n'ait jamais gousté des plus exquisés délices de l'Amour, car il ne se faut pas esbahir si telles gens ont autre opinion. Ainsi ce vaillant Cavalier d'Amours, ayant eu un rude combat de nuit contre sa douce guerrière, cueillit puis après à son aise les fruicts les plus délicieux de ses jeunes désirs. Cependant tout le logis estoit éclairé de torches et de flambeaux où y avoit de l'encens meslé parmi, afin que par mesme moyen ils rendissent une lumière et une odeur agréable à la compagnie. Et les filles qui paravant avoient tousjours remporté le los et le prix de beauté sur les femmes mariées, pendant que Cydippe estoit de leur costé : maintenant qu'elle en est séparée et mise au rang des femmes, elles perdent cet avantage, tant Nature avoit favorisé la beauté de Cydippe, laquelle, tout ainsi que l'herbe aux feuilles d'or, embrasse son Aconce, se colle et se lie amoureusement à luy, recevans l'un de l'autre et buvans à longs traits le doux venin qui coule de leurs yeux, dont les rayons enflammez se choquans par ren-*

*contre font des esclairs plus vifs et plus brillans que ceux des plus vives estoilles.*

---

## XI

Une Dame aimant un jeune homme demande à sa chambrière s'il n'est pas beau.

### PHILOSTRATE A ÉVAGORE

*Une certaine Dame questionnoit ainsi sa chambrière : « Dy moy, je te prie, au nom des Graces, en quelle opinion as-tu le jeune fils dont je suis amoureuse ? Car il me semble beau ; mais paravanture qu'affollée de son amour, je n'en juge pas bien, et se peut faire qu'Amour m'aveugle et abuse ma veue. Dy moy, je te prie aussi, qu'en disent les autres femmes en le voyant ? ne louent-elles pas sa beauté ? ou bien si elles n'en font cas ? » Cette servante faicte à la dague en flatant sa maistresse : « J'ateste Diane, » respond-elle, « j'ay ouy de mes propres oreilles plusieurs qui tout bas entre les dents auprès de luy marmon-*

noient : Voyez le beau jeune homme ! Voyez une beauté faite à l'ami, accomplie de tout point par la Nature, il n'y a que redire. C'est au patron de ce visage qu'il failloit mouler les *Hermes*, non pas à celui d'*Alcibiade* : ô la belle beauté ! Je vous en prens à tesmoins, ô vous *Déesses de beauté* ; ô le gentil jouvanceau, aucunement bravache pour ses perfections, non pas en façon d'orgueilleux, mais ressentant son noble et gentil naturel ! Le seul porfil de son nez aquilin est bastant pour attirer à l'aimer. Mais cette chevelure, belle de soy, se monstre encore plus belle pour estre rehaussée sur le front et frisottée sur les temples, puis en dévallant vers les oreilles où elle se joint au poil doré de sa barbe qui cottonne. Voyez un peu les bigarrures de son accoustrement, qu'elles sont gayer ! car il ne représente pas seulement une couleur, mais cette couleur changeant retient tousjours son lustre vif et esclatant. C'est ainsi que nous devons souhaiter l'Amour en la prime-fleur de l'âge. Heureuse celle qui aimant et aimée d'amour réciproque, possède le cœur de ce jeune homme ! encore plus fortunée celle qui couche avec-

*ques luy, folastrant dedans un lit et jouissant des délices de sa beauté ! Les Graces l'ont regardée de bon œil. Brief il m'est advis que toutes les femmes sont amoureuses de luy. » La maistresse, joyeuse pour tant de bons tesmoignages, muoit de couleur à chaque mot, et pensoit, comme on dit, tenir Dieu par les pieds et gouster les joyes de paradis. Alors creut-elle fermement que son serviteur estoit beau. Car mesmes les femmes s'estiment estre belles quand quelqu'un les louange, et en les admirant se monstre passionné de leur Amour.*

---



---

## XII

Un jouvanceau appellant tout le monde pour juger des beautez de sa maistresse.

### EVHÉMÈRE A LEUCIPPE

*Qui vit jamais les beautez d'Orient ? qui eut jamais cet heur que de hanter les*

*femmes d'Occident? que tous ceux qui aimèrent onc les femmes s'assemblent de toutes parts et viennent juger de ma belle maistresse. Et dient sans mentir, si jamais ils cognurent une beauté si digne d'estre veue. Car en quelque endroit que vous la puissiez regarder, ce n'est par tout que beauté, vous rencontrez tousjours de la beauté. Momus s'en va d'auprès d'elle, pleurant, criant et se désespérant. Je contemplois ces jours par admiration son port et sa grace, je fus contraint d'admirer tout jusques à ses pieds. Car le pied mignard et bien troussé donne bien du lustre, voire mesmes à celles qui seroient mausades. Mais ses meurs conformes à sa beauté m'allèchent davantage, me lient de plus fortes chesnes. Car ma Pythias, estant née pour estre Courtisane de condition, garde néantmoins une simplicité naïve sous un naturel bonasse et sans malice, plus tournée à vivre en femme de bien qu'autrement. Et je jure, elle n'a rien qui m'ait tant maistrisé que son innocence et bonté. Si vous luy donnez quelque chose, quoy que ce soit, elle en fait cas et le prise, non pas comme ces bagasses sourcilleuses qui*

dédaignent tout ce qu'on leur donne. Cela fait que nous sommes perpétuellement l'un auprès de l'autre, ainsi que deux tourterelles. Qu'est-il besoin d'en dire davantage ? Je mets à part les secrettes délices de Vénus, qui se doivent celer. Une chose dirai-je bien, qu'elle ne se laisse point aller, qu'après une longue résistance, et qu'on ne l'ait vaincue quasi à force ouverte. Or son col sent je ne sçai quoy d'Ambrosie, son haleine est soëve, vous diriez en la baisant que ce sont roses ou pommes odoriférantes par mi du muscatel. Je passai la nuit sans dormir, ayant la teste panchée sur son sein délicat, et baisotois à tous coups le tremblement de son cœur. Ce n'est donc pas, comme disoit un certain, le seul chemin à la volupté, que le déduit vénérien. Car les laides n'ont point de Vénus, point de goust ni de saveur : vous ne sçauriez trouver en elles plaisir qui vous contente ni de long ni de lez, tant leurs esbats sont maigres. La fin du manger c'est l'assouvissement : mais cette fin icy, nourrist et resjouist tout ensemble. Il y en a qui l'estrangent du tout. Pour l'amour d'elle chasque jour m'est blanc

*et fortuné, et non moins fortuné que les jours que les Scythes souloient marquer sur leurs carquois. Or avois-je ouy dire maintes-fois, que l'absence est coutumière de rompre l'Amour, et dit-on communément*

*Autant de temps est-il ami  
Comme il me voit devant luy.*

*Mais, pour moy, je jure les graces de Pythias, qu'absente je l'ay également aimée et désirée, que présente, retournant vers elle autant passionné que jamais. Au contraire, les feux que son bel œil avoit allumez en mon cœur sont augmentés après l'avoir eslongnée, et le désir m'en a esté plus cher et préteux. En quoy je rends graces à fortune, de ce qu'elle ne m'a point fait oublier une créature qui m'est si chère; quelque poëte d'Amours diroit, en nous appropriant ce vers d'Homère,*

*Que nous retournons au déduit  
Et aux doux jeux du premier lit.*





## XIII

Un fils aimoit la concubine de son père : le  
Médecin descouvre cela, plustost par hazard  
que par art : et par finesse il persuade  
au père de la quitter à son fils.

## EUTYCHOBULE A ACESTODORE

*J'ay appris par l'expérience de beaucoup d'années, que tous arts ont besoin du support de fortune, et en contre'eschange que les arts apportent beaucoup d'ornement et de lustre à la fortune. Car les arts demeurent courts et imparfaits sans l'aide d'une divinité : ou la fortune reluist et s'embellist davantage, quand elle donne occasion aux ingénieux d'employer leur esprit. Mais pour autant que cet avant-propos, comme je pense, semblera un peu bien long à celuy qui désire avidement que l'on entre en matière, il vaudra mieux venir au point, sans dilayer davantage.*

*Charicle, fils de cet homme de bien Polycle, en-amouré de la garse de son père,*

*gisoit au lict malade, feignant d'avoir en son corps quelque maladie secrette. Mais en effect c'estoit maladie d'Amour qui luy troubloit l'esprit. Son père, praticquant le devoir d'un bon père et soigneux de son fils, envoye incontinant querir Panacius, Médecin digne de son nom. Ce Médecin luy taste le poux, consulte en luy-mesmes, et remarquant à l'œil certains signes des émotions de l'ame, ne recognoit en son patient aucune maladie dont les Médecins eussent accoustumé de juger. De façon que ce grand Médecin demeure un assez long-temps sans sçavoir qu'ordonner. Jusques à ce que ce jeune homme vint à voir de cas fortuit sa maistresse passer devant ses yeux : incontinant le poux luy commence à battre fort dru, sa veue se trouble, et son visage n'estoit pas en meilleur estat que son bras. Par ce moyen Panacius se doutant de quelque anguille sous roche comme on dit, descouvre la cause du mal par deux signes, et ce qu'il n'eust jamais comprins par la seule science, il en vint à bout par l'aide de fortune. Néantmoins il dissimula pour un temps le bien-fait de fortune, et fut cela l'un des premiers*

*points de sa cure. Peu après il retourne, et fait passer devant le lit du malade toutes les filles et femmes de la maison, non pas ensemble et à la foule, mais les unes après les autres et par intervalles. Durant ce mystère, il avoit son doigt sur l'artère du col du bras, et se prend à considérer la règle infailible des médecins, et le tesmoin irréprochable des passions naturelles. Adonc ce malade d'Amour, n'estant aucunement esmeu à toutes autres, dès qu'il apercevoit cette bien-aimée concubine, son pouls et sa veue se troubloient tout à coup. De là ce sage et très-heureux Médecin confirma de tout point l'opinion qu'il avoit conçue, touchant la maladie, laissant le reste entre les mains de Dieu servateur. Ainsi, faisant semblant d'avoir affaire de quelques drogues pour faire des médecines, il s'en va et promet de retourner au lendemain, avec tout son cas, donnant ensemble bonne espérance au malade et consolant le père désolé. Il se trouve au jour assigné, et adonc ce bon père et tous ceux de la maison l'appellant leur sauveur l'embrassoient amiablement. Luy au contraire s'escricoit aigrement, et en s'atristant d'une es-*

*trange manière, désespéroit de la guari-  
son. Alors Polycle le prie à jointes mains  
et l'enquiert de la cause de sa désespé-  
rance : mais il se fasche encor plus que  
devant, et brusquement il fait mine de s'en  
aller. Néanmoins le père le prie encor  
plus que Dieu, l'embrasse et le baise, se  
jette à ses genoux. A la parfin, comme si  
par contrainte et en cholère il en déclarast  
la cause : « Il est, » dit-il, « esperdue-  
ment amoureux de ma femme, et brusle  
d'un feu abominable. Quand à moy j'en  
suis desjà tout transporté de jalousie, et ne  
puis voir de bon œil la présence d'un ruf-  
fien desseigné. » A ces mots Polycle ayant  
honte de la maladie de son fils, et rougis-  
sant pour le regard de Panacius, toutesfois  
vaincu d'amour paternelle, ne craignit  
point d'importuner le Médecin touchant sa  
propre femme, disant, que cela seroit le  
salut de son fils, non pas un adultère. Pa-  
nacius, oyant ces prières, se prend à crier  
à pleine teste ainsi que font ceux qui sont  
en grand cholère, de ce qu'on le prioit que  
de Médecin il devint maquereau, et encore  
de sa femme, jaçoit que de parolles l'on  
donnast autre titre à un tel acte. Mais*

comme Polycle ne cessast de l'importuner plus fort, qualifiant cela de rechef du nom de sauvement, et non d'adultère, à l'heure le Médecin, s'arraisonnant comme s'il eust voulu inférer la conclusion de ce propos : « Comment, » dit-il, « et si ton fils aimoit ta concubine, voudrois-tu bien la luy bailler ? — Je le ferois, » respond le père, « par le Dieu qui m'a fait. — C'est donc à toy, ô Polycle, » repart le Médecin, « qu'il te faut adresser tes prières, c'est de toy-mesmes qu'il te faut impétrer cela, pren ta consolation de toy-mesmes, car c'est ta concubine que ton fils aime. Que s'il est juste et raisonnable que je quitte ma femme à un estranger pour luy sauver la vie, ainsi que tu disois, combien plus est-il équitable d'abandonner une femme usagère à ton fils prest à mourir ? » Il parla méthodiquement, il conclud vaillamment, et fist en sorte que le père obéist à sa propre loi. Mais en se résolvant il disoit en luy-mesme : « Ce que tu demandes, mon fils, est fascheux et malaisé à digérer, mais baste, de deux maux il en faut choisir le moindre. »

## XIV

Une Courtisane parlant aux jeunes hommes  
qui la caressoient de chansons et non  
d'argent.

## PHILÉMATION A EUMUSE

*La fluste n'est point propre à esmouvoir  
les Dames, et les filles de nostre robe ne se  
laissent pas aisément piper aux doux ac-  
cords d'un lut. Nous autres faisons joug  
seulement à l'argent, et ne nous repaissons  
de chansons. Que vous sert donc, ô jeunes  
gens, de bouffer ainsi des joues à force  
d'entonner la fluste? c'est battre à froid,  
les fredons de la lyre ne vous avanceront  
de rien, vous perdez votre temps. Que nous  
rompez-vous tant la teste avec vos hault-  
bois et instrumens de musique? n'oïrons-  
nous jamais autre chanson que celle-là?*

Mariez vous, fillettes,  
Le temps s'en va :  
La Dame est bien nicette  
Qui ami n'a ;  
Ces noms de pucelle et de fille  
Sont noms de sottie et mal habille.

*Mais ne sçavez-vous pas que toutes vos caresses ne sont que sottises et niaiseries aux Dames, si elles ne sont assaisonnées d'argent ?*

Amour de femme et ris de chien  
Tout n'en vault rien qui ne dit, tien.

*Peut-estre me cuidez-vous attraper aisément, comme quelque jeune hardelle non pratique en Amour, et qui n'est point encor' stylée au mestier de Vénus, vous persuadans d'avoir aussi facilement la raison de moy, qu'un loup auroit d'une brebiette mal gardée. Mais ayant autres fois par rencontre demeuré avec une miene sœur regratière d'amourettes, et avec ses challans, je ne leur semblai point mal propre à façonner : mesmes je commençai dès lors à apprendre les meilleurs tours de mon mestier, et m'affillai tellement l'esprit avecques eux qu'un rasouër sur la queue ne se fust pas mieux affilé. Ainsi je mesure l'ardeur des jeunes hommes au poix de leur argent, car je ne sçache plus grand signe de forte Amour que l'argent, et si l'on veut que je joue, il faut coucher sous corde.*

A cette occasion plusieurs nous voyant aller ensemblement elle et moy nous appelloient le joug de Crobylus, le pair de deux fausses testès. J'ateste les Graces, que je l'ay maintefois ouïe prescrire à ses poursuivans de telles ordonnances que celles-là : « Vous désirez la beauté et moy je désire l'argent. Cerchon donc tout gentiment sans mal-engin, vous et moy, les moyens de contenter nos désirs. Je souffre la mesme loy que je donne, obéissez-y, plutost que de vous amuser à des fariboles inutiles ; il ne tiendra pas à moi, pourveu que je voye esclairer : ce sera àussi tost besongne faicte. »





## XV

Deux villes se faisoient guerre mortelle : le  
Roy de l'une de ces villes devint amoureux  
d'une infante qui estoit de l'autre, dont  
estant fait jouyssant, pour récompense  
fist paix et alliance avec les  
citoyens.

## APHRODISE A LYSIMAQUE

*Pour n'en point mentir, je ne pense pas  
qu'il y ait chose au monde laquelle aye  
plus de force et d'efficace à persuader que  
Vénus. Ceux qui ont essayé ses douces  
violances, sçauroient bien qu'en dire, et croy  
que pas un d'eux ne dira du contraire :  
elle appaise les troubles, elle assopit la  
guerre, et réunist d'un très-ferme lien les  
plus grands ennemis. Ce petit archerot,  
d'un seul coup d'esguille, de la pointe d'une  
petite flèche, renverse et met à néant les  
plus braves Roys, les plus fortes armées  
et les plus grands apparats de guerre : il  
s'attaque à Mars mesmes en adoucissant*

*sa rage et sa fureur. De façon que tel attendra de pied coy l'ennemi tout armé, quelque vaillant qu'il soit, se targeant sous son bouclier et brandissant la lance, lequel à la seule veue d'Amour enfant nud, posera bas les armes, et présentera le gantelet se tenant pour vaincu. Celuy qui n'aguères estoit si bravache, un Roland, un Ferabras, s'enfuit à vau-de-route devant un petit garçonnet archer, quittant l'honneur de la victoire, et n'osant pas seulement affronter son ennemi ni le regarder en face. Je vous en donnerai un exemple :*

*Milet et Myos, deux fortes villes, se faisoient de long temps guerre cruelle, si que les habitants n'avoient aucun commerce ni trafic de chose quelconque ensemblement, sinon que durant quelques trefves de peu de jours, ceux de Myos eurent congé d'aller à Milet sous prétexte d'assister à la feste de Diane qui s'y chommoit, ce qui servit aux uns et aux autres d'induces et de cessation d'armes. Mais Vénus, ayant pitié de leur misère, les accorda gentiment par une telle occasion. Il y avoit une certaine fille, nommée Piérie, belle de Nature, mais alors rendue encor*

*plus belle par l'artifice de Vénus. Cette fille, durant ces festes, vint de Myos à Milet. Chacun alloit au temple de Diane (or Vénus tramoit toute l'affaire) où se trouve aussi avec les autres, cette jeune Dame accompagnée des graces, et Phrygie, Roy de la ville de Milet, lequel ayant avisé de bon œil cette belle pèlerine, se sentit aussi tost le cœur navré du trait de sa beauté. Il la recherche, il est le bienvenu, et sans autres longueurs les nopces furent chaudement brassées, afin que comme en un instant ces deux amans s'estoient tenus embrassez en un lit, leur deux citez aussi se peussent assembler en une heureuse paix. Ce prince donc, ayant receu un merveilleux plaisir au mariage amoureux de cette dame, désiroit fort luy en faire une honeste et digne récompense. « Or sus, » dit-il, « ma bienaimée, dites moi hardiment que me demandez-vous, et je m'efforcerais de le vous effectuer voire au double. » Mais vous, belle Dame, qui surpassez en beauté et en sagesse toutes les autres femmes, ni les carquans ne vous ont point changé vostre sage dessein, ni les pen-d'oreilles, ni les délices et bobances de*

la ville, ni les brasselets d'or, ni les robes de soye, ni le pourpre, ni les servantes Carienes, ni les excellentes broderesses de Lydie, de toutes lesquelles choses les femmes sont ordinairement affollées outre mesure. Mais d'abordée regardant à terre comme toute pensifve, et puis empourprant vos joues d'un gratieux vermeillon, abaissant honteusement le visage, et ores maniant du bout des doigts les bords de vostre robe, ores tournoyant le bout de vostre ceinture, ou bien escrivant du pied en terre, comme ceux qui de honte n'osent déclarer ce qu'ils ont sur le cœur, à peine enfin ouvrant la bouche pour parler, avez-vous tout bellement prononcé ces mots : « Je vous demande, Sire, qu'il vous plaise que moy et mes parens puissions librement quand nous voudrons venir en cette heureuse ville. » Phrygie cognut à demi mot le désir de la Dame affectionnée à son país, et qu'elle avoit envie de le reconcilier avec ceux de Milet. Ce qu'il luy accorda royalement, et Amour estraignit le nœud de leur amitié plus fermement que s'il leur eust juré la paix dessus les saints autels. Car l'homme est aisé à appaiser quand il

*est en heur, et qu'il a vent en poupe. La félicité c'est une douce force qui abat le courroux aux ames débonnaires, et qui efface les offenses par les heureux succès. Par ainsi, vous monstrez clairement, ô belle Piérie, que Vénus peut faire des orateurs beaucoup plus éloquens et plus persuasifs, voire que le Pylien Nestor. Car mainte et maintes-fois les députez de ces deux villes, hommes sages et bien-disans, s'estoient assemblez pour traiter de la paix, et toutes-fois ç'avoit esté en vain, s'en retournans au logis honteux et atristez sans rien faire. Delà court encore entre les femmes d'Ionie, un certain vœu : Plaise à Dieu que mon mari me daigne honorer de semblable faveur, que Phrygie honora la gentille Piérie !*



## XVI

Un certain estoit espris d'un amour qu'il n'osoit  
découvrir, dont estant fait jouissant,  
il rescrit son plaisir à un  
sien ami.

## LAMPRIE A PHILIPPIDE

*Frappé d'un trait d'Amours secret, je disois en moy-mesmes tout ennuyé : « Il n'y a personne qui cognoisse la playe de mon cœur, hors mis toy, Cupidon, qui m'as blessé, et ta mère qui te l'a si bien appris. Car je n'ose déceler ma passion ni aux hommes ni aux femmes, ce pendant mon feu caché croist et s'enflame de plus en plus sous la cendre. Car tout homme ayant l'esprit chargé de quelque fascherie que ce soit, s'il en esvente la cause et s'en ose plaindre, il se décharge l'ame d'un grand fardeau. De grace, Amour, je te prie, que tout ainsi que tu as navré mon cœur, tu faces un semblable coup au cœur de ma rebelle. Mais bien un coup plus léger, de*

*peur que sa beauté ne vint à se ternir par la douleur. » Cela dit, je m'achemine à son logis en intention de luy déclarer mon amour, j'entre cheux elle, nous devisons ensemble, et gracieusement elle m'entretient de discours tout confits au basme odorant que respiroit son haleine ; son regard honteux estoit assez bastant pour affoller un vray aimant. Je vy le bout de ses mains et de ses pieds, marques luisantes de sa beauté. Je vy son beau visage, je vy encor un endroit de son sein négligemment couvert. Au reste je n'euz pas la hardiesse de luy ouvrir ma passion. Ains seulement en souspirant je disois tout bas entre mes lèvres : « Hélas ! Amour, je te supplie, car tu le peux, fais en sorte que ma maistresse me prie la première, m'agace la première et me mène dans son lit ! » Ma prière ne fut point faite en vain à l'Amour, car il m'ouyt bénignement, et accomplit mon vœu. Et tout à l'heure la friande, me prenant par la main, me serre les doigts que j'avois escarquillez, et jette un doux souris, me faisant lire en son visage, peu auparavant sévère et tout à coup devenu Amoureux, qu'elle en avoit grand envie.*

*Si que transporté d'amour elle me prend la teste à beiles mains, et me baise si serré, qu'à peine pouvoit-elle déprendre sa bouche d'avec la mienne, et me broya presque toutes les lèvres. Mais en fin se retirant elle jettoit des souspirs entre-coupez, de petis bégayemens demi-muets, et son haleine plus soëfve de beaucoup que ses parfuns, me passa jusques en l'ame. Je vous laisse à penser le reste, car vous sçavez bien ce qui s'ensuit, à un bon enten-tu qu'est-il besoin de tant langager? Une chose dirai-je bien, que toute la nuit nous eusmes un grand combat, à qui surmonteroit son compagnon en délices et mignardises, tant que l'un et l'autre assemblant les outils de Vénus et pesle-meslant le plus sucrin de nos humeurs, nous estions pasmez en des ectases et ravissements si doux que les parolles nous demeueroient mi-prononcées en la bouche.*





## XVII

Le serviteur d'une fascheuse Dame.

XÉNOPHITE A DEMARET

*O la fascheuse femme ! ô les barbares meurs ! ô l'inhumain courage et naturel plus farouche que ne l'ont les bestes sauvages ! J'ay cognu des filles, j'ay hanté des chambrières, j'ay acosté beaucoup de femmes mariées, et comme soldat de Cupidon, j'ay souvent manié les armes pour son service ; car l'Amour me traîne çà et là, ainsi qu'un ruisseau qui serpente par des jardins, et ay planté maint trophée pour les victoires que j'avois remportées des Dames, donnant le saut à chacune par des pièges et stratagèmes d'Amour que je leur avois dressé. Mais à ce coup, je le confesse, je suis vaincu par Daphnide, et de vaillant Chevalier que j'estois, me voylà tout confus par une femmelette. Hélas ! je ne sçay plus à quel Saint me vouer : car c'est là le rollet, c'est la leçon de ces rusées ;*

si elle aime, elle endure : si on l'aime, elle dédaigne. Elle ne se laisse gagner aux caresses et mignardises, elle fait plus d'estat du gain que de toute autre chose. L'argent est son Dieu, et en somme elle n'a rien pour but que sa seule fantasie et n'estime rien au pris de son plaisir. Si d'avanture il luy eschape de rire, ce n'est que du bout des dents. J'admonestois ainsi cette rifage : « Ne ridez point vostre front, Madame, veu que vous êtes si belle. Ne froncez point vos sourcis, tant plus vous serez affreuse et moins serez vous jolie. » Mais elle ne tenoit conte de mes propos, et ne se soucioit non plus d'escouter mon conseil, qu'un asne le son de la harpe. Il ne faut pas pourtant perdre courage ni se désespérer. Les plus braves Amoureux sont sujets à ces traverses, tout vient à point qui peut attendre. La gouttelette d'eau, tombant continuellement dessus la pierre dure, la creuse à la parfin. Mais il faut apaster cette fuyarde d'un plus gros et plus friant morceau. Si encor à ce coup elle avale l'appast sans l'hameçon, je l'aguetterai de rechef, et jusques à la troisieme fois, je luy acro-

*cherai sa robe : car elle ne me vainquera jamais par opiniastreté, et n'abandonnerai point ma chasse, combien qu'elle soit très-pénible. Le propre de l'Amour, c'est d'estre diligent et invincible en ses poursuites. Avec le temps les Grecs eurent Hélène et saccagèrent Troye ; avec le temps et la paille, comme on dit, l'on mûrit les mesles. Secours moy donc, ô l'Ami, et me preste la main à cet ouvrage, car toy et moy bruslons d'un mesme feu, et en guise d'un flot maïstral le vent de tes désirs te boule-verse en la Mer d'Amour. Le péril est commun, ce dit-on, à ceux qui voguent en navire commune.*

---

## XVIII

Une Courtisane qui s'abandonne tant seulement aux jeunes et aux beaux.

### CALLICÈTE A MIRACIOPHILE

*Heureuse trois et quatre fois d'avoir rencontré un Amour désireux de beauté et*

nullement sujet à l'argent, plus qu'à son plaisir. Tu vas tousjours aux jeunes, pour prendre ton passe-temps avec eux comme avec tes plus grands mignons et favoris, tu n'affectionnes que la jeunesse, et embrasses volontiers ces leurons qui sont en fleur d'âge, et qui ne font que sortir de page : principalement tu fais part de tes faveurs aux beaux, et les hantes privément, mais tu méprises les lourdauts et recherches les courtois et damerets. Ni plus ni moins qu'un chien de bonne race, tu recognois au flairer ceux qui sont dignes de ta vénerie. Mais tu fuis les vieillards et les esloignes de toy de cent lieues. Voire mesmes que si quelque rassotté vieillard te venoit offrir les trésors de Tantale, pour salaire de ton amitié, tu ne les prises pas tant que tu penses devoir endurer patiemment les maigres caresses d'une vieillese réchigneuse ; tant s'en faut que tu voulusses te condescendre au dernier point, afin que l'on te vist endouairée de ce visage ridé et flestri, ensemble des autres appennages de la vieillese, lesquels sont déplaisans seulement à en ouyr parler, combien plus aurois-tu en horreur de

les toucher et manier ? Ainsi, à quelque pris que ce soit, tu aimes les beaux, car chaque chose, ce dit-on, cherche communément son semblable. Et l'âge égal produisant semblables volontez, par la ressemblance d'Amour, engendre semblables voluptez. Par ainsi, qui que nous soyons nous autres jeunes, tu nous louanges tousjours et en fais cas, comme de chose agréable et gentille. Tu appelles royal, celui qui a le nez aquilin, tu appelles gentil, celui qui l'a médiocre. Ceux qui sont noirs tu les estimes masles, les blancs tu les nommes fils des Dieux. Mais le nom des jaunastres et pallaux tu as opinion qu'il viene d'ailleurs que de ton Amour, qui déguise la palleur en quelque plus gratieux mot, et trouve tout bon, pourveu qu'il ne soit hors de saison. En somme tu penses, que de toute taille bon lévrier, tu mets toute pierre en œuvre, tu te sers de tous prétextes, et nous bailles tellement du plat de la langue, que tu ne pers aucun de tes challans qui soit en âge mûr et florissant, comme nous voyons les grands biberons faire estat de tout vin, quelque Si qu'il puisse avoir. Lequel

*exemple de vinoterie, ô bon Denys, si nous trouvons en nous-mêmes, pour néant l'allons-nous chercher ailleurs.*

---

---

## XIX

Un amoureux espouse la basteleresse dont il avoit eu un enfant qui sembloit à son père.

### EUPHRONION A TELXINOÉ

*Par mon ame la fortune a ce jourd'huy autant que jamais regardé de bon œil la pauvre Mélissarion, fille d'Aglais, quand elle l'a retirée des bastelleries pour luy changer entièrement son nom et son acoustrement en une façon plus honeste. Et moy, chétifve, je ne le dy pas par envie, suis-je donc confinée pour servir toute ma vie à des viles mommeries, et à des malcourtois serviteurs? Ça esté une bastelouse, nourrie assez mécaniquement cheux sa mère qui estoit fort pauvre, et vivoit au jour la journée; à mesure que l'âge luy*

vint, elle commence à paroître la plus belle de toutes ses compagnes, avec ce qu'elle estoit devenue hardie et effrontée pour son adresse à jouer sur l'eschafaut, il n'y avoit que pour elle à estre regardée. Car d'abordade, comme c'est la coutume, le monde rioit, puis après on s'en esmerveilloit, à la parfin on luy portoit envie à bon escient. Car je n'ay point souvenance, qu'elle ait jamais fait un faux pas, ni manqué en jouant. D'abondant ainsi qu'il advient ordinairement, l'artifice dont elle usoit, la faisant encor sembler plus belle, elle se rendit aimable, et désirée extrêmement d'une infinité de gens qui luy faisoient à l'envi mille présens à cause de l'excellence de son art. Par ce moyen la belle Mélissarion, entrée en vogue et en honneur, hantoit les plus gros de la ville, et toutesfois ce n'estoit pas son bon que le ventre luy levast, de peur que sa grossesse ne diminuast son crédit envers ses Amoureux, ayant perdu par le travail de l'accouchement la primeraïne fleur de sa beauté. Elle avoit ouy les contes que les femmes tiennent entre elles sur les caquetouères à huis clos, que depuis que la se-

mence a gagné une fois la matrice où se fait la conception, jamais elle n'en sort, mais demeure au dedans renfermée par la force de la Nature. Faisant son profit de cela, elle s'en est tousjours resouvenue, et lors qu'elle se sentit empeschée, et que la semence ne bougeoit point, elle en advertit sa mère, si bien que les nouvelles en vinrent jusques à moy, qui suis plus madrée en ces affaires. Je luy enseignai donc certains remèdes, que je sçavois, et fis en sorte qu'elle n'en eût que la peur, et son soupçon s'en alla en fumée. Mais depuis qu'elle commança d'aimer Charicle, très-beau jeune homme, et de grands moyens, qui l'aimoit d'amour réciproque, elle pria les Dieux tutélaires de la génération, qu'elle peust avoir des enfans de luy : à quoy elle ne faillit pas et conceut bravement, puis venant à son terme avec l'aide de Lucine, elle acoucha d'un fils, je vous jure, joliet, et que la Nature avoit naïvement fait ressembler au père. La mère prenant cela pour argent content et à bonne rencontre, baptisa l'enfant du nom d'Euty-chide, autrement Bonadventure, devenant affollée d'affection qu'elle luy portoit, pour



*beaucoup de raisons, pource qu'il estoit beau et joli, pource qu'il estoit aimable, et qu'il retiroit à son père comme deux gouttes d'eau. Car les beaux enfans ont cela d'avantage par sur les autres qu'ils excitent plus d'amour au cœur de leurs parens, et voit-on coustumièrement de deux enfans que le plus beau sera le plus aimé. Mais Charicle se sentit tellement passionner à la naissance de ce fils qu'il estima n'y avoir raison ni apparence que celle qui avoit porté un si beau petit fillot, fust plus appelée Courtisane. Et ainsi ayant retiré la mère de son infâme et honteux mestier, il la prend à femme, en intention de tirer des enfans d'elle. Mais la naissance de l'enfant acreut merveilleusement l'Amour du père, dont la mère recevoit telle joye, qu'en peu de temps elle reprint son beau teint et son premier embon-point : voire plus que n'ont accoustumé les commères qui relèvent de couche. Moy-mesmes prenant l'autre jour ma robe des dimanches, j'allay visiter Pythias, car c'est maintenant son nom, et vi à l'œil tout son bon heur. Et mesmes je donnay un baiser à l'enfant qui piailloit dans son*

*berceau, un baiser chaud, comme à un beau fils, mais tendre toutesfois, comme à celui qui est plus délicat qu'une feuille de rose, dont il a la couleur. Dieu me soit en ayde, je m'estonne comment il est possible que cette femme se soit ainsi changée de tout en tout en un moment. Vous la voirriez à présent, le visage baissé, la contenance et le geste posé, un ris sévère, ses cheveux négligemment troussés, son chapeau coiffé non plus à la j'en-veux, comme auparavant, peu de langage et encore fort modeste. Je vy aussi ses brasselets, et ses canessons, par mèdea, nullement curieux, mais à la bonne foy comme il les faut à une honeste Dame. Son carquan est de la mesme sorte que tous ses autres affiquets et babioles de femmes. L'on dit mesmes, que sortant hors du logis, elle va regardant contre bas, et chemine gravement, en femme toute moulée à la pudicité. Vous diriez qu'elle a esté ainsi nourrie dès le berceau. Brief l'on remarque en elle tous ces honestes exercices de filer, de coudre et de broder, que les matrones font en leurs mesnages. Va la donc voir aussi, Telxinoé, elle demeure icy près, et pren*

*bien gentiment ta plus belle robe. Mais pren garde, ma grand amie, qu'à cause de l'acoustumance tu ne l'appelles fortuitement Mélissarion au lieu de Pythias, et peu s'en faillut que je ne fisse la mesme faulte, je proteste Vénus, si Glycère qui estoit tout contre moy, en me poussant du coude ne m'en eust secrettement advertie.*

---

## XX

La femme d'un geôlier débauchée par un ruffien qu'il tenoit prisonnier.

### PHILACIDE A PHRURION

*Je gardois en prison un jeune homme trouvé en garrouage. Le voyant jeune et de bonne façon, j'en eu pitié, et luy détache ses fers, le laissant aller librement deslié qu'il estoit, par la prison, sans autrement avoir beaucoup l'œil sur luy. Le compagnon, pour me récompenser tout justement de cette courtoisie, m'a débauché ma femme. Jamais Eurybates, cet*

*insigne voleur, n'entreprit un tel acte. On dit qu'estant surpris en larcin, il fut mis prisonnier, et que s'estant insinué en la bonne grace des geôliers, il leur apprenoit comment il souloit dérober. Or avoient-ils des poinçons et des sponges, ce qu'ayant empoigné il grimpe sur le mur et s'évade : mais il n'enleva point la femme, qui n'estoit pas laide. Ce trait estant divulgué et trompette par tout, du commencement incroyable s'est tourné à la parfin en mal plein de risée. Ce qui m'en fasche le plus, j'atteste l'œil de Justice, c'en est la moquerie, que moy qui suis garde des prisonniers et de la geôle, n'ay peu garder ma propre femme en la prison.*

---

---

## XXI

Une Dame permettant tout à son ami, hormis le point d'Amour.

ARISTOMÈNE A MYRONIDE

*Enten un nouveau mal d'Amour, ô Myromide, tel que je n'en ouy jamais de sem-*

blable. Architèle Phaleron est si amoureux de Télésippe qu'il en meurt : elle, finalement vaincue par importunitèz de donner quelque accès au jeune homme, luy a limité une estrange manière d'aimer. « Touchez, » dit-elle, « mes tetins, cueillez sur ma bouche des baisers savoureux, embrassez-moy vestue tant que vous voudrez : mais ne me parlez point de faire cela, ne vous y attendez point, si vous estes sage, que vous ne cherchiez vostre mal-encontre, et que vous ne veniez à déchoir mesmes des privautez que je vous permets. — Soit de pardieu, » respond l'infortuné Architèle, « si vous le trouvez bon ainsi, ma Télésippe, je le trouve bon aussi, et penserai encor estre beaucoup redevable à la fortune, si vous me faictes cet honneur que de parler seulement à moy un mot en passant, et me favoriser d'une œillade. Mais je désireroi bien, si d'avanture il ne vous déplaiست, mon cœur, estre résouls pourquoy vous me défendez ainsi de tout point la jouissance ? — Pource, » dit-elle, « que les biens attendus sont beaucoup plus doux, plus agréables, et plus délicieux en la jouissance. Quand vous avez

*joui, vous mesprizez aussitost, et ce que vous aviez recherché avec tant d'ardeur et d'affection, vous le rejettez là sans en faire plus cas. Car les désirs des jeunes gens sont inconstans et volages, voire le plus souvent contraires à eux-mesmes, n'aimans rien que le change. » Voilà de quelle femme le désastré Architèle supporte les indignitez, voilà le mal qui le bourrelle. Il hante sa maistresse tout ainsi qu'un Eunucque, et pratique l'amour en lichant et margouillant : mais encor est-il beaucoup plus misérable que tous les Eunuques amans.*

---

## XXII

La Ruse d'une Dariolette.

LUCIAN A' ALCIPHON

*Glycère aimoit Charisie, et l'aime encor' à présent, mais ne pouvant supporter son orgueil, tu cognois le jeune homme, tu cognois ses humeurs, à peu près que cet*

*Amour ne s'est tourné en haine. Vouloir aimer estoit cause de la haine, haïr à mort estoit cause de l'amour. Mais elle, ayant communiqué de son fait avec Doris, qui estoit sa servante et sa Dariole, estimant que c'estoit assez consulté pour l'heure, la Dariole sort, comme songeant à quelque autre dessein. Charisie la rencontre de fortune. « Et Dieu te gard », dit-il, « ma bonne amie. — Ouay », respond-elle, « et d'où nous vient ce bon jour? » Le jeune homme réplique : « Que t'est-il donc arrivé de nouveau en cecy? » La Dariole repart, faisant semblant de pleurer amèrement : « Voilà, » dit-elle, « ta Glycère, qui affolle de l'amour de ce malhabille, ce malotru Polémon, et quand à toi, je n'en mentirai point, combien qu'il m'en face bien mal au cœur, elle te haït plus que la mort. — Dis-tu vray? » demande le jeune homme tout esperdu et transi, et peignant coup à coup son visage de diverses couleurs. « Il n'y a rien plus vray, » respond Doris, « que mesme elle me bat sans rémission si j'ouvre seulement la bouche pour parler tant soit peu de toy. » Alors Charisie monstra clairement qu'il aimoit plustost qu'il n'es-*

toit aimé. Car plusieurs, dédaignans celles dont ils pourroient jouir à l'aise, viennent à les aimer esperduement si la jalousie les enflamme. Par ce moyen, Charisie despouillant son audace première, se met à la prier à jointes mains, triste et desconforté (car l'orgueil se laisse incontinent aller et se ravalle, depuis qu'il se voit mespriser) ; puis, détournant la face, se prend à lamenter et crier désespérément ; ores panchant la teste d'un costé, et ores d'un autre, il arrosoit ses joues d'une infinité de larmes. « Qu'ay-je donc fait, » dit-il, « sans y penser, en quoy j'aye offensé Glycère ? Car à mon escient jamais je ne luy ay fait tort. Je voudrois, au nom des Amours, luy avoir demandé en ta présence, afin que je sache si elle a raison de se plaindre, et si j'ay rien commis, je l'amenderai. Et néantmoins, j'ay failli, je le confesse, je ne le veux nier. Quoy doncques ? ne me prendra elle pas à mercy, si je luy demande ? » Doris feignant d'en douter, à peine luy accorde, tournant le visage d'un autre costé. Charisie, ayant le cœur percé des pointes acérées de cette nouvelle douleur, ne sçavoit à quel party se résoul-



*dre. « Et quoy, » dit-il, « si je me jette à deux genoux devant elle, me recevra elle en grace? — Paravanture, » dit Doris. « Ainsi Dieu m'aide, il ne tiendra pas à moy que vous n'en faciez l'espreuve, pour essayer quel sera son courage, et comment elle sera disposée à vous rapatrier. » Tout de ce pas, ce beau Charisie, autresfois tant désiré, s'encourt tout joyeux au logis de sa maistresse, et confit en une infinité de prières, de larmes et de souspirs, se prosterne à deux genoux devant elle. Glycère fut quelque temps à contempler par admiration ce beau chef tant aimé, puis après de sa main délicate, luy soulevant tout doucement la face, fait lever le jeune homme, et de cachettes baisa sa main, qui avoit touché à chose tant souhaitée. Et sans délay luy accorda la paix. Car Amour, qui luy dévorait les moüelles d'un feu cruel, ne permettoit pas qu'elle peust user long-temps de dissimulation, ny faire tant soit peu la sourde oreille. Mais cependant la Dariole rioit sous chappe, faisant signe à Glycère, et par mines luy donnant à entendre, qu'elle seule avoit abbatu à ses pieds le superbe amoureux.*

## XXIII

Un estant amoureux et joueur, mal-heureux  
au jeu et à l'amour.

## MONOCHORE A PHILOCUBE

*Je suis aheurté tout d'un coup à deux  
maux, mon bel ami, et à peine pouvant  
supporter l'un, j'ay l'autre au lieu de sur-  
croist, doublement malheureux; l'un est  
mauvais, l'autre n'est pas meilleur. Une  
maistresse et un det me ruinent; l'une est  
insatiable, l'autre me dit tousjours mal, et  
favorise mes compagnons. Mais si par fois  
il m'advient de jouer ou aux dez ou aux  
quartes avec mes corrivaux, j'ay l'esprit  
si troublé d'Amour, que je ne sçay ce que  
je fay, de sorte que me trompant moy  
mesmes à conter ma chance, ou prendre  
mon pair, je me laisse piper mesmes à des  
pigeonneaux qui n'entendent rien au jeu.  
Car souvent hébété et estourdi d'Amour,  
en jettant les detz je leur donne mon pair*

*pour le leur. Au partir de là venant voir ma maistresse, je y fay une dernière main encore pire que les précédentes. Car ces heureux joueurs, ayant si bien fait leurs orges avec moy en gagnant tout mon argent, ne craignent pas d'en donner prodigalement à ma maistresse, achetant ses bonnes graces à force de présens : au moyen desquels ils sont les mieux-venus, et me battant de mes propres armes, ils font tourner la chance d'Amour contre moy. Par ainsi ces deux maux se rendent plus griefts et plus fascheux l'un pour l'amour de l'autre.*

---

## XXIV

Une Courtisane préfère l'un de ses favoris  
à tous les autres.

MUSARION A SON GRAND AMI LYSIAS

*N'a pas long-temps que les principaux,  
les plus huppez de mes serviteurs s'assem-*

blèrent un soir cheux moy, d'intrade ils ne sonnoient mot, et s'entrepousoient du coude l'un l'autre, à qui me feroit la harangue qu'ils avoient propensée entre eux d'un commun consentement. A la parfin le plus hardi de tous, contre-faisant le prescheur, mais en effect ton jaloux, s'avantura de me faire ces plaintes. « Veu que tu passes en beauté toutes les autres Dames, ce néantmoins tu ne fais point si bien ta bourse comme elles, car pouvant tirer beaucoup d'argent de nous, que tu méprises, tu abandonnes ta jeunesse en toute faveur à un seul Lysias, qui toutesfois n'est aucunement beau. Que si ainsi estoit, vrayement on ne devroit trouver mauvais que tant d'honnestes hommes fussent désarçonnez par un plus beau et plus galland, et t'excuseroit-on fort aisément de préférer une excellente beauté à l'or et à l'argent. Là où nous avons les oreilles rompues des louanges que tu en vais contant par tout, nous n'oyons autre chose que Lysias, Lysias, si qu'à nostre resveil mesme il nous semble que nous entendons tousjours bourdonner ce nom autour de nous. Tu en fais tes plats et tes honneurs comme de quelque

*excellence. Cela n'est pas un amour, non, ce n'en est pas un, c'est une vraie stupidité et bestise. Nous te prions seulement d'une chose, que tu nous die ouvertement si ta résolution est de l'aimer seul et quitter tous les autres. Car si tel est ton vouloir, nous n'y contredirons. » Ils me chantèrent ces vespres presque jusques à la minuit, lesquelles si je voulois redire de mot à mot, ce seroit faire des longs jours par des longs discours. Mais toutes leurs verbes et babilleries entrèrent par une oreille et sortirent par l'autre, autant en emportoit le vent. Aussi ne leur tins-je pas beaucoup pied, et leur dis en un mot : « Amour qui nuict et jour brusle mon cœur d'un feu continuel, m'a fait préférer un seul Lysias à tous autres. » Escoute encor' cecy, mon mignonnet; ils s'escrièrent alors et quasi comme par menasse : « Qui pourroit, » disoient-ils, « aimer un si niais, si lourdaut, et si mal appris? — Qui? » dis-je, torsant les mains, les espauls, et le visage tout ensemble, « Moy, vraiment. » Et aussi tost prins congé d'eux, les plantant là pour reverdir, et les priai au surplus, de pardonner à une amante; que ce que j'en faisois, ce*

*n'estoit pas le gain qui me menoit, mais seulement mon plaisir, or est-il qu'un seul Lysias me plaist et m'agrée. Mais quand à toy, mon petit Prince, haste toy de venir, viste, viste (la vistesse est requise en Amour); dépesche-toy et vien, te dy-je, et m'apporte seulement un baiser. Pour moy je te prendrai par les oreilles, et te baiseraï cinq cens fois. Le tout va bien, grace à Vénus, à laquelle j'ay sacrifié naguères. Je cognoistray qu'elle a regardé mes offrandes, et que je suis exaucée, si elle te rend ployable à mes vœux. Vien à moy, mon Lysias, accours, ma petite ame, vole légèrement sur les ailes d'Amour. Ce temps mesmes que j'employe à t'escire, me dure infiniment, tous ces gens là ne me semblent point hommes, ce ne sont que bouquins au pris de toy : je n'en fay non plus d'estat que de mes vieux souliers.*



## XXV

Une Dame accuse sa sœur de luy avoir  
soustrait son Amoureux.

## PHINELIS A PÉTALE

*Estant hier invitée à disner par Pamphile, nous y menons aussi ma sœur Telxinoé, ne prévoyant le mal que je me procurois, ainsi qu'il arriva de fait. Car tout premièrement elle vint accoustrée à l'avantage, sans oublier rien en la boëste, de ses plus beaux atours, les joues mignonement fardées, les cheveux agencez comme l'on pouvoit voir avec le miroer, et frisotez à l'amy en petits passe-filons. Elle avoit autour du col un riche carquan à broderie, l'ornement de son sein, et plusieurs autres tels affiquets, sur ses tetins, sur ses bras, sans oublier jusques aux gallons de ses cheveux. Au bout de tout cela, elle avoit une robe de soye si artificieusement faicte que l'on voyoit aisément*

au travers esclater la lueur de sa blanche charnure. Et cette belle Dame plus superbe qu'un Paon, se regardoit aller, se tournant par fois en arrière et aguinant si quelqu'un la voyoit point. En somme elle s'assiet à table entre Pamphile et moy, tout exprès, afin de l'esloigner de ma veue; et riaudant avec luy, faict en sorte qu'il se tourne le visage vers elle, si que tous deux ils commencent à boire d'autant, et à s'entre-pleuvir par beuwettes mutuelles. Le jeune homme trouvoit tout bon, comme celuy qui est facile à en-amourer, joint qu'il avoit desjà l'estomac eschaufé de vin. En ce faisant, ils s'entrebaisoient quasi de la bouche, buvant leurs baisers, et envoyant au cœur le vin qui avoit touché à leurs lèvres. Et mesmes Pamphile, trançonnant un morceau de pomme avec les dents, luy lance droit dans le sein : mais elle, après avoir baisé ce morceau, le cache entre ses tetins dessous la bande qui les serre. Moy cependant, j'enrageois toute vive, de voir de mes yeux propres ma sœur pour corrivale. Comment, disois-je, celle que j'ay nourrie entre mes bras ? est-ce là le sa-



*laire de son nourissage ? est-ce l'honeste récompense qu'elle m'en fait ? Je ne me pouvois estancher, et à chasque trait qu'elle faisoit, je me plaignois. Tu tiens donc ce tort à ta sœur, ô Telxinoé ? non plus Telxinoé. Mais que servent ces propos ? La sorcière s'en est allée avec assurance d'avoir rendu le jeune homme totalement sien. Telxinoé me fait tort, Vénus m'en soit à tesmoin, et toy, Pétale, nostre commune amie, que c'est elle qui a commancé une querelle de revanche. Puis qu'ainsi est, faisons à qui pis pis. Je luy baillerai du Bris contre Robert, à mau-chat mau-rat, passe sans flux pour ce coup, un clou sert à pousser l'autre, pour un qu'elle m'a osté, je lui en volerai trois.*

---

## XXVI

A une Comédienne Pantomime.

SPEUSIPPE A PANARÈTE

*Dès long-temps la renommée qui vole de bouche en bouche m'avoit dépeint ta bonne*

*grace. Or est-il qu'elle me l'a représentée la première, mais à présent j'admire d'autant plus cette beauté, que je la voy surpasser de beaucoup la renommée. Qui est celuy qui t'ayant veue danser ne s'en est estonné ? mais qui t'a veue et n'en est devenu amoureux ? Les Dieux ont leur Polymnie et leur Vénus, tu nous représentes ces deux naïvement enrichies de leurs dons. T'appellerai-je orateur ou peintre ? tu peins et représentes par gestes et mines toutes choses et tous propos. Bref, tu figures au vif l'image de Nature. Car, au lieu de couleurs et de parolles, tu t'aides d'une main gesticulatrice ou matachine, et de divers mouvemens : et tout ainsi qu'un Protée du Phare, tu te changes en diverses formes, selon l'air et la cadence des chansons. Le peuple cependant est là debout ravi en ectase, aidant par fois au refrain des ballades, singeotte des mains et secoue sa robe. Puis après estant assis s'expliquent l'un à l'autre les discours muets de cet em-parlé silence. Tellement qu'il n'y a celuy des spectateurs qui de joye ne désire en luy-mesmes estre basteleur et comédien. Mais sur tous, tu*

*imites fort exactement ce brave Harlequin de Caramalle. Ce n'est donc pas acte indigne d'un homme d'honneur, quelque grave qu'il soit et empesché à choses sérieuses, de donner une heure de relasche à tes matachineries. Car quelque-fois les jeux et passe-temps servent à relascher les plus sérieux affaires. De façon que moy, qui suis courrier publique, ay traversé beaucoup de païs, et visité l'ancienne et nouvelle Rome, mais je n'ay peu remarquer ni en l'une ni en l'autre, une qui fust semblable à toy. Heureux ceux-là qui jouissent de Panarète, tant elle est excellente en art et en beauté.*

---

## XXVII

Une Dame se moque de son serviteur qui  
la pourchassoit en vain.

CLÉARCHE A AMYNDRE

*Un certain jeune homme passant un soir  
par devant sa maistresse, il y eut une*

*autre femme tout auprès d'elle qui la poussant du coude luy va dire : « Par Vénus, ma grand amie, cettuy-là chante en passant pour l'Amour de toy, et vraiment il n'est point laid. Voyez, je vous prie, son manteau qu'il est proprement faict et bien estofé, mais qu'il chante doucement, et si a fort mignardement frisotté ses beaux cheveux : car cela est le propre de l'Amour, outre ce qu'il est bien honneste, qu'il contraigne à toute reste les Amoureux à se peigner et atifer, jaçoit qu'auparavant ils ne tinsent conte d'eux. — Quand à moy, »* respond la Dame, *« je jure les Cupidonneaux, que je le hay et le déteste, tout beau qu'il est : car il est si plein d'une bonne opinion de soy, qu'il s'estime seul digne d'estre aimé des femmes, et pense que pour sa beauté on le doive prier : et peut estre à cause de cela se fait-il nommer Philon : s'enorgueillissant plus qu'on ne sçauroit dire pour son jeune printemps, se faisant à croire qu'un chacun le regarde, il rabat ses sourcis à la gravité contre-faisant le prud'homme. A dire vray, je hais le serviteur qui pense estre plus beau que sa maistresse, et croit qu'il rend*

*beauté pour beauté, non pas tant pour tant, mais beaucoup pour peu. Mais je te prie de grace, pren garde comment avec son audace je le vais plaisamment galler, tu auras du plaisir en nos sornettes. Il y a un certain jeune homme insensé d'Amour qui m'aime, et toutesfois on ne l'estime digne seulement d'un clin d'œil, et en vain passe-il si souvent par nos rues, en vain il chante, en vain il fredonne à mes oreilles je ne sçay quoy de grossier et plus rustaut que la rusticité mesme, et n'a point de honte de faire tant de pas perdus, tant d'allées et de venues pour néant. Je serai contrainte, je vous jure, à la parfin de voiler mon visage, de honte que j'ay de sa sottise. » En tels ou semblables termes elle nazardoit le pauvre fat, jusques à descouvrir sa cuisse à nud, pour monstrier au compagnon sa grève droicte et bien façonnée, avec son pied mignard et bien troussé. Descouvrant en outre d'autres parties de son corps propres à mettre en appétit, afin d'exciter le jeune homme et luy en faire venir l'eau à la bouche. Luy oyant ces propos, car elle les avoit dit si bas, qu'il l'avoit peu entendre : « Dictes*

*moy, néanmoins, » dit-il, « tout ce qu'il vous plaira, et quand il vous plaira, car ce n'est pas de moy, la belle, dont vous riez, mais c'est à Cupidon à qui vous en voulez : j'ay espérance que ce petit archer vous frappera quelque jour d'une flèche si violente, que vous prosternant à mes pieds, vous me prierez de donner remède à vostre mal. » Elle adonc s'éclatant de rire, avec un hausse-bec et regard de travers, toqua de sa main droicte (car c'est une plaisante commère) dans la gauche, et par manière de desdain respondit : « Foy de ma quenouille, me voilà perdue ! que feras-tu donc, pauvre femme ? Dieu nous veille estre en aide. Mais non, gentil mariollet, demeure plustost toute ta vie apasté de tes vaines espérances, croyant de jour à autre que tu deviens plus beau, et ne veilles-tu jamais changer d'opinion, tant que ce tien Cupidon te viene revancher. Cependant ne cesse de chanter, de veiller et battre la semelle, frustré de l'effet de tes desseins, tourmenté seulement du feu d'Amour. Que le vent te soit tellement propice, que tu ne puisses ni démarer ni demeurer, comme on dit. En cet estat mourras-tu de soif*

*auprès de la fontaine, ne t'estant permis de toucher à chose qui m'appartienne, ni mes tetins, ni ma robe, ni mes baisers : et néantmoins que tu ne puisses jamais t'affranchir des cepts d'Amour. »*

---

## XXVIII

Un jeune homme ennuyé pour l'inconstance de sa Dame.

NICOSTRATE A TIMOCRATE

*Las! que Cochlis me donne de traverses! d'où vient que si promptement son amitié s'est estrangée de moy? je meurs d'ennuy et de tristesse. Dieu m'en soit à tesmoin : je suis troublé de mon bon sens, j'ay fait banqueroutte à ma raison, tant je sçay peu à quel party me résoudre ; il ne m'a pas esté possible de pouvoir encor rien cognoistre en cecy, non plus que si j'avois tracé une ligne dans l'eau. Qui pourroit assener un but instable? Ainsi Dieu m'aide, je suis au bout de mes finesses, et ne sçay en quelle sorte je la doy prendre.*

*Vraiment le nom de Cochlis luy a esté fort bien donné, pour ses humeurs gauches et tortues. Amour m'a fort bien déclaré son naturel et ses caprices par son nom.*

*Que si tu es aussi aheurté comme moy à son inconstance, haste toy, ami, je te prie, de despouiller cette véhémence affection. Car ores elle me faict tous traicts d'amante, me met en humeur, et m'allume un grand brasier en l'ame, et me remplit des meilleures espérances du monde. Ores plus muable que le vent, elle chasse fièrement celuy que naguères elle chérissoit très-amoureuusement, et me dénué de rechef de toutes espérances, si qu'elle m'a rendu l'esprit désormais aussi changeant que les complexions, en guise d'une toile de Pénélope, tantost dedans, tantost dehors. Que ferai-je? que deviendrai-je? ô maux insupportables! babou, des meurs trop démesurement bizarres! eh, que cette insolence effrontée faict de tort à sa beauté! Car, soit que vous l'advertissiez, soit que vous la priez, parler à elle et à un sourd c'est tout un. Pour conclusion, je n'y voy plus d'autre ressource, sinon qu'elle me chassera en fin, moy qui luy*



*suis tant serviteur, et assez mal-aisé à es-  
conduire. Ne tremble point, Timocrate, je  
ne suis plus ton corrival, je ne vay plus  
sur tes brisées. Aussi est-ce le fait d'un  
homme sage, de bien considérer ce qui im-  
porte, et de gayeté de cœur ne se mettre  
pas une espine au pied. Pour le reste de  
nostre amitié, jamais aucune envie ne la  
diminuera. Au contraire, je désire que les  
complexions de Cochlis se changent et de-  
vient meilleures en ton endroit, si bien  
que plus heureusement que moy tu te  
puisses ancrer en ses bonnes graces.*

FIN DU PREMIER LIVRE.



LIVRE SECOND  
DES  
ÉPISTRES AMOUREUSES  
*D'ARISTENET*



I

Épistre adressée à une Courtisane en faveur  
d'un ami.

ÉLIAN A CALYCETTE

**M**ADAME, *la présente sera pour vous  
prier en faveur de Charidème. O  
gratieuse Pithon qui donne la  
grace de bien dire et de persuader, soyez*

*moy à ce coup favorable, et secondant mes propos faites qu'ils ne soyent préféréz en vain. Ce sont là mes vœux, c'est ce que je souhaite. Quand à Charidème, il vous aime uniquement, ô Calicette, et meurt bruslant des douces flames de vostre Amour, et mourra en brief tout à faict, car sa vie ne tient qu'à un cheveu, et semble plustost une image de mort, qu'un homme vivant, si vous ne consentez un prompt remède à son mal violent. Seigneur Dieu, Madame, qu'il ne vous arrive pas, qu'aucun puisse accuser vostre beauté d'homicide, et que les Amoureux ne le reprochent à vos perfections, qui ne sont nées que pour donner la vie et non pas pour l'oster. Je sçai que vous plaignez de luy, et non à tort. Il vous a offensée, je le confesse, il vous a offensée. Las! il en est assez puni : il ne faut pas pour cette offense qu'il endure la mort. Pour Dieu avisez-y, et imitez Vénus vostre Déesse, en tant qu'il est possible à une femme. Vénus porte le feu, elle s'arme de flèches, mais néant-moins elle est accompagnée des Graces. Vous bruslez ceux qui vous regardent : vous blessez mesmes les absens : appliquez donc aussi courtoisement*

*selon la fleur de l'âge. Apprenez encore ; car je ne craindrai de vous instruire par divers argumens. La femme est semblable à un pré : ce que les fleurs sont au pré, cela mesmes est la beauté à la femme. Tant que l'herbe est verdoyante au pré, autant de temps les fleurs retiennent leur couleur entière. Mais aussi tost que le Prin-temps s'en va, les fleurs desseichent, et le pré s'envieillist. Ainsi, que reste-il à la femme, quand sa beauté est passée, et son embon point flestri ? il faut qu'elle en jeusne et devienne chaste malgré elle. Car Amour ne loge point en un corps non encores florissant, ou bien qui passe fleur. Mais en ce qui florist et est de bonne odeur, Amour y fait sa résidence. Mais qu'est-il besoin d'user envers vous de si long discours ? c'est vouloir enseigner aux Dauphins à nager que de vous vouloir apprendre à faire l'amour. Partant changez de fantaisie, Madame, et amollissez vostre courage, rendez vostre volonté encor' plus humaine que vostre corps n'est beau, afin qu'on puisse dire, ô la beauté excellente en douceur et courtoisie ! Voyez-vous pas que la Rose fanist, voyre sans estre cueillie ? Et bien,*

*cruelle, n'estes-vous pas d'accord avecques moy ? Mais je voy bien que ouy. Au moins si j'ai quelque cognoissance de vostre naturel facile et aisé à ployer. Je vous irai donc voir et vous amènerai le jeune homme, auquel je désire servir de héraut-d'armes pour moyenner sa paix : car un trucheman d'Amour est plus à priser que tout l'or du Pérou. Mais vous mettant sous le pied les faultes passées, et acceptant de bon cœur le service qui vous est offert, vous serez cy après plus douce et gratieuse à vostre Charidème.*

---

## II

Un priant Dieu en une église, devint Amoureux d'une Dame : maintenant tourmenté d'Amour il luy escrit.

### EUXITHÉE A PYTHIAS

*Nous allons à l'église pour demander à Dieu soulagement de nos maux, mais au lieu d'allégement, je suis tombé de mal-*

heur en plus grand ennuy que jamais. Car comme tout bellement levant les mains au Ciel je faisois ma prière, je me trouvai à l'heure mesme je ne sçai comment saisi du mal d'amour. Et en tournant par mégarde les yeux vers vous, Madame, dès la première œillade, je senti le coup mortel que me donna vostre beauté, et ne me fut possible depuis que je vous eu veuë, de destourner mes yeux ailleurs. Mais vous apercevant que je vous regardois, comme il est ordinaire à celles qui sont franches de la passion d'Amour, vous vous estes cachée sans faire semblant de rien, et tournant la teste, avez mis votre main au devant du visage, descouvrant seulement tant soit peu de la joue. Me voulez-vous avoir pour vostre serviteur ? Me voilà, enchesnez moy. Car qui s'oseroit dire le favori de Pythias, sinon un seul Jupiter changé pour l'amour d'elle en taureau, en or, en cygne ? Mais plaise à Dieu, qu'il m'arrive tant d'heur, que tout ainsi que je loue vostre beauté, je puisse aussi louer vostre humanité en mon endroit : et vos humeurs farousches ne chassent celuy que vos perfections ont si bien captivé. Je

*m'aquitterai de ce vœu envers vous, ô bons Dieux, si vous m'obligez tant; et quand à vous, Madame, je vous jurerai par celuy des Dieux que vous voudrez, ou plustost par tous ensemble, qu'autant qu'il vous plaira me commander, et je desire que ce soit à tousjours, autant je vous promets continuer mon service amoureux.*

---

---

### III

La femme d'un Avocat accuse son mari  
de ne pas bien faire les affaires  
de la maison.

GLYCÈRE À PHILINNE

*A la mal'heure fus-je bien mariée, ma commère, avec Strepsiades bon Avocat. Car quand il est question de travailler au lit, il passe les nuicts à instruire ses procès, s'excusant qu'il se faut préparer pour les plaidoyers qu'il doit faire, et comme s'il vouloit jouer quelque farce, il démène tout bellement les lèvres, et marmonne à tout par luy, je ne sçay quoy parlant à luy-*

*mesme. Pourquoi donc, puis qu'il n'avoit que faire de femme, a-il espousé une jeune fille en la fleur de son âge? estoit-ce pour me communiquer de ses procès? estoit-ce pour feuilleter ses livres toute la nuit avecques luy? j'ay bien d'autres pensées en l'ame et d'autre parchemin à gratter que celui-là. Que s'il pense faire de nostre lict une eschole à plaidoiries, qu'il s'assure que sa nouvelle mariée ira désormais coucher cheux ses voisins, et s'il continue ainsi à vaquer aux affaires d'autruy, sans avoir soin des nostres, je chercherai un autre Avocat, pour travailler à mes pièces et faire ma besongne. Ne devine-tu pas, ma com-mère, ce que je veux? Tu l'entens bien, ouy. J'ay escrit ceci à la haste, car à bon-enten-tu, il ne faut qu'un demi mot. Tu pourras comprendre le reste de ce que j'ay desjà dit. Avise donc, ma bonne amie, ce que nous ferons en cela : un barbier rait l'autre, ce dit-on. Tu dois, estant femme, avoir compassion de moy, jaçoit que la honte m'aye empesché d'escire si ouvertement ma conception que j'eusse désiré. Donne ordre, je te prie, que nous mettions quelque pièce à ce pertuis. Cela est ton de-*



*voir que toy maistresse courratière, et d'ailleurs ma cousine, tout ainsi comme au commencement tu as servi à bastir nostre mariage, maintenant aussi qu'il s'en va ruiné, tu luy serves d'arc-boutant et de pilier pour le soustenir. Croy moy, voisine, je tiens le loup par les oreilles, je ne le puis tenir longtemps, et ne l'ose laisser aller, de peur que ce chicaneur ne me dresse quelque partie, et ne me baille le blasme de tout cecy, à moy qui n'en puis mais.*

---

---

## IV

Un qui attend une chambrière empeschée.

## HERMOTIME A ARISTARQUE

*Hier au soir comme j'ay de coustume, en une venelle j'appellois Doris avec un siflet. Elle mettant la teste à la fenestre, commence à paroir ainsi qu'une vive estoille, et à voix bassette : « J'ay ouy, » dit-elle, « mon cœur, le signal accordé, mais je ne sçay comment descendre. Mon maistre est*

ici. D'ailleurs, mon mignon, je ne daigneroi descendre pour te voir seulement par rencontre et par manière d'acquit. Atten un peu, j'iray tantost plus commodément, et payerai les arrérages de ce délay par un plus long plaisir. Pour Dieu, aye patience et ne te décourage point pour ce soir. Ne te défies de l'Amour qui me serre le cœur, et ne m'allumes jà un plus grand feu en l'ame. » Par ces parolles me donnant courage, et me consolant, et me dardant ses propos ainsi que sagettes, elle me persuada de demeurer voire jusques à la minuit, s'il estoit besoin. A la parfin elle vint, feignant d'aller tirer de l'eau, prenant sa seille en la main et me sembla en cet équipage d'aussi bonne grace que si elle eust eu un carquan d'or au col. Mais ses cheveux, vrai Dieu, qu'ils estoient beaux et longs ! Ils estoient un peu retroussés en arrière des sourcis, mais gentiment atournez tout à l'entour du front tirant vers les oreilles. Les joues prenoient lustre des yeux, il y a bien du plaisir à les baiser, mais mal-aisé à le déclarer. Elle me disoit : « Pendant que nous avons loisir, mon cœur, dépeschons-nous, et ne perdons si belle occasion, qui ne se recouvre pas

*aisément. » Alors nous commençâmes à nous entr'embrasser étroitement, et fîmes joyeusement, ce que je ne veux pas dire. Car les esbats des amans sont beaucoup plus doux et plus savoureux après quelques fascheux troubles ou empeschemens.*

---

---

## V

Une fille amoureuse d'un joueur de lut.

## PARTHÉNIE A HARPEDONE

*Ha ! la belle voix ! ha, le bon lut ! bon Dieu, qu'ils rendent une douce harmonie car la voix mariée avec le son de l'instrument fait un mélodieux accord des Muses et des Graces. Quand à ce point, chacun le voit. Mais ce beau visage dans lequel on peut lire une Musique entière et une belle disposition de tons, mais ces yeux amoureux obstinément fichez sur moy, chatouillent plus mon ame, que les gratieux accords et les mignards fredons de ces beaux*

*airs. Achilles n'estoit pas véritablement beau s'il estoit autre; il n'estoit pas vray imitateur de Chiron et n'estoit pas bien aprins en la musique, s'il pinsoit autrement les cordes de son lut. Pleust à Dieu, qu'il me voulust aimer, et que je visse son amour également réciproque à la miene. J'ay avancé un grand mot. Car qui trouverra-il belle, sinon celle qu'il aura daigné regarder de bon œil? Mon Dieu, que ce voisinage m'est doux et agréable! Combien que néantmoins il me cause de très-aigres douleurs. Je sens mon cœur gros de soupirs, se débatre à toute heure, et par un grand effort vouloir comme saillir dehors, et me faire ses plaintes. Cependant chargée et accablée d'ennuy, ores j'incline ma teste languissante sur mes genoux, et ores je la panche comme morte sur mon espaule. Mais quand je voy mes amours je rougis de honte, je frissonne de peur, je soupire de joye. O très-bénigne flame! pourquoy te nourris-tu ainsi dans mes moüelles? quel tourment si soudain est cecy? et si ne sçay comment se fait cela? Car une douleur indicible me ronge éternellement, et de mes yeux ruissèlent jour et nuit deux fontaines de larmes qui*

*m'arrosent les joues, mille et mille pensées, ainsi que flots escumeux bouillonnent en mon ame, et me martèlent ni plus ni moins, que l'on voit les rayons du Soleil, réfléchiz de l'eau d'un bassin, battre à coups redoubléz le paroi, et d'un mouvement tremblotant représenter le branlement des undes. Seroit-ce point plustost Amour, ou le brandon d'Amour, que l'on dit, qui se fust emparé de mon cœur? Las! pour quoy ce Dieu porte-tison, laissant ses supposts ordinaires, et accoustumez à ses feux, vient assaillir une vierge simplette, et esprouve ses forces contre une jeune fillette non encor assez forte pour soustenir les combats de Vénus? Moy, qui ne bouge d'enfermée en une chambre, tenue de court et sous la clef, à qui à peine est-il loisible, à cause de tant d'yeux qui me veillent, de mettre la teste à la fenestre pour regarder en la rue? Heureuse la fille qui vit franche de soucis amoureux, soucieuse pour tout de filler sa quenouille. J'ay honte de ma passion. Je recèle mon mal, et n'ose pas prendre conseil de personne, craignant de découvrir ma maladie. Car je ne me fie point trop en mes servantes. Las! que je suis en*

*grand esmoy! et à mesure que la douleur me presse, je ne la puis dissimuler, ni en mon marcher, ni en ma contenance. Et qui pis est, je ne voy point dont je puisse tirer soulagement, ni moyen aucun pour donner trèvé à mon martire. Car tousjours se présente à mes yeux, ce jeune homme, mon gracieux adversaire, qui me met hors de moy, me pille ma raison, et me coupe chemin à tout conseil. Car comment, chétive que je suis, pourrai-je consulter d'une chose, de laquelle j'ignore totalement la nature et la qualité? Je suis encores neuve en matière d'Amours, nullement façonnée aux doux embrassemens, et ne sçay en sorte quelconque de quel bois se chauffe Amour. Baste, c'est trop souffert. Or' à Dieu toute honte, à Dieu toute honesteté, à Dieu le faux honneur de ma trop ennuyeuse virginité : je sens Nature qui me force, à laquelle, comme on sçait, il ne chaut de la rigueur des loix : je franchirai le saut, et mettrai pour ce coup toute vergogne sous les pieds, paravanture que j'affranchirai mon ame d'un tourment si grief. Pendant que j'escri ces discours il m'est venu en l'esprit un trèsamiable penser,*

*s'il se pourroit point faire, que ce jeune homme, mon seul désir, eust à cette heure souvenance de moy. O que je serois heureuse non de jouir seulement de ses plaisans regards, mais bien de le tenir toute une nuit entre mes bras! Mais toy, ma bonne amie Harpedone, (car je t'ay escrit naïvement selon ma passion la douce amertume des flèches qui me blessent), vien me donner conseil, vien sous ombre de demander de l'estain, ou quelque fillerie, ou brief quelque autre trafiquerie de femmes. A Dieu, et en l'honneur de Cupidon, qui m'a luy mesmes le premier appris à le prendre à serment, que ce que je t'escri ne passe point plus outre, et qu'il demeure secret entre nous deux.*



## VI

Un jeune homme à qui son corival a coupé  
l'herbe sous le pied.

*Tu fais du bravache et du Rodomont, pource que tu es aimé. Tu tranches du grand, et rabas tes sourciçz pensant bien estre quelqu'un. Tu marches sur le bout des pieds, enflé d'orgueil, haut à la main, nous mesprisant nous autres petits serpens qui rampons sur la terre. Tu fais du pall'allant et enfles tes joues, comme un joueur de cornemuse, tu es plus escartellé et bouffi que ta mère quand elle estoit grosse. Mais pourquoy penses-tu que tu as esté aimé si tost et si facilement? cuides-tu point, gentil magot, que ce soit pour tes beaux yeux, et pour ton beau nez? Non, non, je luy quitte ce point, je ne suis pas marri, qu'elle aye un tel homme que toy, car elle te mérite. Vivez, et vous tenez joyeux long temps ensemble, et faites un enfant qui ressemble à son père : à telle*



*guaine tel cousteau, Monsieur vaut justement Madame. Tu m'as supplanté et jouis de ma maistresse ; et maintenant passant par devant moy, tu marmonnes à dessein je ne sçay quoy tout bas entre les dents pour me faire despit, tu me morgues d'un ris moqueur et me regardant d'un œil de travers, me hoches le menton; tu me brocardes et ris à gueule ouverte, pour ce que tu m'as désarçonné. Mais je te brave bien plus joyeusement, de ce que je t'ay fourré cheux elle, et que j'ay remporté un congé beaucoup plus souhaitable que ta victoire Cadméene : car il est certain, qu'en une mauvaise querelle celuy qui a le dessus est tousjours le plus intéressé.*

---

## VII

Une servante amoureuse du mignon  
de sa Maistresse.

TERPSION A POLYCLE

*Une jeune servante devint amoureuse du favori de sa maistresse, cette affection luy*

estant née pour gouverner les Amours de l'un et de l'autre : car elle les avoit ouy par plusieurs fois comme ils faisoient ensemble leur tripotage Amoureux, pendant qu'ils l'avoient mise au guet pour espier que quelque estourdi n'entrast à l'improviste. Elle les avoit aussi veuz au milieu de leurs embrassemens, de sorte que par les yeux et par les oreilles Cupidon s'estoit plongé avec son brandon et ses flèches en la poitrine de la fillette, et de mal'heur, estoit encor assaillie d'une autre misère à cause de sa condition : car Amour s'esclavoit à la servitude mesme, ne luy estant permis de participer aux doux esbatemens de sa maistresse, et n'avoit rien de commun avec elle, que le désir amoureux. Que feroit-elle la pauvrette ! Mais Amour ne la laissa point endormie. Estant allée pour appeller ce mignon de couchette, luy va dire tout simplement à la franche marguerite et sans déguiser les matières : « Si tu voulois, mon mieux aimé, avoir cy après une messagère favorable ? Mais qu'est-il besoin de langage ? Toy qui n'es point apprentif en Amour, tu cognois bien mon désir. Te semblé-je point belle ? N'y

*a-il qu'une beauté au monde qui t'agrée ?  
Que songes-tu ? veux-tu point faire cela ?  
ouy, ouy, tu le feras, je le sçay bien. »  
Le galland prend la fille qui estoit belle  
et pucelle, et sans se faire beaucoup tirer  
l'oreille, tout sur le champ luy bailla ce  
qu'elle demandoit, cueillant les fruicts ver-  
delets de ce sein puceau, et savourant de  
vrais baisers. Car les baisers des femmes  
sont flasques, ceux des Courtisanes sont  
traistres, mais les seuls baisers des pu-  
celles sont vrays et naïfs, semblables à  
leurs meurs qui sont simples. Ils se don-  
nent parmi une sueur agréable, et parmi  
les doux parfuns d'une soüefve haleine ;  
lors que vous les voyez pantoises et hale-  
tant à peine entre vos bras, leur cœur  
s'aproche de la bouche, et leur ame nage  
dessus les lèvres preste à vouloir sortir ;  
qui leur mettroit la main à la poitrine, on  
sentiroit un merveilleux ba-battement. Or  
ces deux Amoureux folastroient ainsi en-  
semblement, quand la maistresse mali-  
cieusement vint troubler leurs esbats, mar-  
chant de ralette tout bellement sans faire  
bruit pour les surprendre : adonc outrée  
d'une jalouse rage elle se jette sur la*

*pauvre fille et la tire par les cheveux. Mais la pauvrete s'escriant disoit : « Non, madame, la fortune ne m'a point assujetti l'esprit comme le corps à un dur servage. J'ay aimé pour ce qu'il m'estoit loysible : pour Dieu, pardonnez moy. Combien plus est-il raisonnable qu'une amante aye pitié d'une autre amante ! Ne veillez, ô ma maistresse, déshonorer l'Amour, auquel vous et moy faisons un si fidèle hommage ; de peur que sans y penser vous ne vinssiez à offenser les Cupidons, desquels nous trainons un mesme joug, esclaves toutes deux. » Telles estoient les plaintes de cette fille, mais la maistresse, prenant secrettement la main de son ami : « Tu ressembles, » dit-elle, « aux Siciliens qui cueillent le verjust et laissent la vendange mûre, quand tu t'amuses à une jeune fille qui n'est pas encor en âge, mal apprise et mal duitte aux doux baisers : car la vierge qui n'a point esté instruite ès mystères de Vénus, est nice et mal plaisante au desduit Amoureux, ne sachant assaisonner d'assez de mignardises les plaisirs de la couche. Au contraire une femme comme moy, qui sçait que c'est, qui a expérimenté les af-*

*fares, se chatouille elle mesmes et comble son ami d'un plaisir souverain ; la femme donne elle mesme ses baisers, il les faut donner à la fille et les ravir par force. Mais tu n'es point nouveau-né en ces choses ; que s'il ne t'en resouvient plus, viens çà, mon mignonnet, acolle moy, et je te ferai revenir deux fois, trois fois la mémoire de nos délices passées. »*

---

## VIII

Un qui aimoit sa belle-mère résiste  
vaillamment à son Amour.

### THÉOCLÈS A HYPÉRIE

*J'aimois une belle fille, que je n'avois veüe qu'une fois, ses parens me la donnèrent en mariage. Heureux certainement et fort agréable m'estoit un tel parti : car j'avois la femme que je désirois, et y avoit espérance que le nœu de nostre Amour seroit perpétuel, veu que les mariages sont*

*plus asseurez, quand ils sont faits par amourettes. Mais Cupidon jaloux de mon bon-heur, m'a changé mon affection, me rendant Amoureux de ma belle-mère, au lieu de ma femme. Que feroy-je chétif? de quelle audace tiendray-je propos d'Amour à mon espouse, et par quel droit oseray-je en tenir à ma belle-mère? N'est-ce point par amitié qu'elle m'appelle son fils? et maintenant comment appellerai-je maistresse par Amour, celle que si souvent j'ay appelé ma mère? Par ainsi, soit que je jouisse, soit qu'elle m'esconduise, en toute sorte je seray misérable. Vous Dieux chasse-maux, délivrez-moy de cet inceste, que jamais il ne m'arrive d'avoir affaire à la mère et à la fille tout ensemble.*



## IX

Un jeune homme craignant qu'il n'arrive  
quelque malheur à sa maistresse, pour  
un parjure qu'elle a fait.

## DIONYSIODORE A AMPÉLIE

*Tu cuides volontiers que je sois fort  
marrî contre toy, pource que tu m'as  
quitté, moi qui t'aimoi si ardemment.  
J'ateste ta beauté, que cela m'est léger au  
prix d'un autre souci qui me presse bien  
plus. De ce que toy jeune et simplette avec  
un tel mespris tu as faussé ton serment.  
Quand à pour mon regard, je veux bien  
que cela te demeure impuni, envers les  
Dieux qui président aux juremens. Com-  
bien que tu me dédaignes, moy ton fidèle  
amant, et que desloyaument tu ne me  
gardes pas la foy promise. Mais j'ay  
peur, il faut que je le die, ores que je ne  
désire rien moins, j'ay peur que les Dieux  
n'en prennent vengeance, et que cela me*

*soit plus grief que non pas estre décheu de tes bonnes graces. La cause de mon mal, c'est mon mauvais destin : je ne te blasme pas du tout, au contraire je ne cesserai jamais, ma chère vie, de prier l'œil de justice, que tu ne reçoives telle punition que tu as méritée en mon endroit. Mais bien plus, que si derechef, il t'arrive de tomber en la mesme faute, elle t'excuse, et pardonne de rechef à ta jeunesse. Car il ne m'est rien plus souhaitable que d'endurer mon feu, pourveu que je voye qu'il ne t'en mésadvienne. A Dieu, mauvaise, et bien que tu m'ayes fait tort, les Dieux te pardonnent. Qui est-ce, je vous prie, qui estant offensé pourroit faire de meilleures prières ?*





## X

Un peintre devenu amoureux du portrait  
d'une fille qu'il avoit tirée après le vif.

## PHILOPINAX A CHROMATION

*J'ay portrait une belle fille, et puis je suis devenu amoureux de ce portrait. C'est mon art, et non le dard de Vénus qui m'a enfanté cet Amour. C'est ma propre main qui m'a blessé, misérable que je suis ! encore ne suis-je pas mauvais peintre. Car jamais je n'eusse esté espris d'une laide image. Mais maintenant autant que l'on admire mon art, autant prend-on compassion de mon Amour ; car je ne serai pas estimé moins malheureux amoureux, qu'excellent ouvrier. Las ! que me servent ces plaintes ? et pourquoy accusé-je ma main ? J'ay veu en des tableaux, Phèdre, Narcisse, Pasiphaé. Tousjours le fils de l'Amazone n'estoit auprès de Phèdre. La fureur de l'autre estoit totalement déna-*

*turée. Quand au chasseur, en trempant tant soit peu la main dans la fontaine le visage aimé s'esvanouissoit, et se perdoit parmi ses doigts. La fontaine peindoit Narcisse, mais le tableau représentoit la fontaine et Narcisse, comme altéré de sa beauté. Là où, j'ay m'amie tant que je veux, et paroist tousjours belle à mes yeux sans jamais se troubler ni changer par l'atouchement de la main, ains demeurant constante, gardant tousjours une mesme beauté, rit doucement, et entr'ouvre mignonement la bouche : vous diriez que la parole est sur le bord des lèvres pour se faire ouyr. Et moy par fois j'approche mon oreille pour escouter ce qu'elle voudroit dire, mais la trouvant muette, je cueille des baisers sur sa bouche, sur la fossette de ses joues, sur la vousture de ses sourcis, et la prie de m'embrasser et faire la chousette. Mais elle, en guise de Courtisane qui allèche son ami, ne sonne mot. Je la jette donc sur un lict, la serre entre mes bras, et l'approche de mon sein, pour essayer s'elle pourroit donner remède à mon ardent désir. Au contraire le tableau m'affolla davantage. Je devins tout perclus*

*et transi, et y a grand danger qu'à la parfin je ne meure pour trop aimer. Ses lèvres m'obéissent bien à toute heure, mais elles ne me rendent point le fruit des baisers. D'ailleurs que me servent et de quoy me guarissent ces cheveux très-plaisans à la veüe et néantmoins qui ne sont point cheveux ? et ce pendant chétif je verse un fluve de larmes, dont le portrait s'embellist davantage. O vous Dieutelets aux ailes dorées, fils de Vénus, donnez-moy de grace ma maistresse vivante, animez ce tableau, et que je puisse voir cette œuvre morte bastie de ma main, rendue plus excellente par le moyen d'une vive beauté, et ainsi faisant un gratieux mélange de mon art avec la Nature, je voye l'un et l'autre s'accorder amiablement ensemble.*



## XI

Un jouvanceau aimant également sa femme  
et sa garse.

## APOLOGÈNES A SOLIE

*Je voudroi, s'il estoit possible, demander à tous les Amoureux l'un après l'autre, si aucun d'eux eut jamais l'esprit assailli de deux Amours en un coup. Car faisant autrefois estat de courir l'esguillette et d'en prendre où j'en trouverrois, afin de me dépestrer de ces folles Amours, au moins ce m'attendois-je, j'espousai une belle et honneste femme. Et toutesfois je ne suis pas moins affollé d'une mienne garse que j'estois pour lors ; de façon que l'Amour de ma femme n'est qu'un surcroist d'Amour. Car si d'avanture j'ay l'une, il me souvient pareillement de l'autre, et mon esprit se présente en mesme temps son portraict amiable. En sorte que je deviens semblable à un pilote plein de doute et*

*d'es moy, lors que deux vents contraires,  
l'un d'Orient, et l'autre du Ponant, em-  
pouvent son navire, le boule-versant çà et  
là, et aheurtant les flots bour-souflez l'un  
contre l'autre, et toutesfois le guident par  
mesme route, et le font surgir à mesme  
port. Mais plaise à Dieu que tout ainsi  
que deux amours divers logent paisible-  
ment en mon cœur, de mesmes ces deux  
femmes puissent demeurer en paix sans  
jalousie ensemblement en ma maison.*

---

---

## XII

Un riche homme espouse à dessein une femme  
pauvre, de peur qu'une riche ne le  
voulust maistriser.

### EUBULIDE A HÉGÉSISTRATE

*La pauvreté mesme n'a pas puissance  
d'adoucir et d'aprivoiser la mauvaistié  
d'une femme testue et mal complexionnée,  
ni la rendre tant soit peu souple et obéis-*

*sante aux commandemens de son mari. Et en cette intention j'avois prins une femme pauvre, de peur de recevoir trop d'incommodité d'une riche. Mais j'en ay belles lettres. L'occasion et la source de mon amour fut la pitié que j'avois de sa pauvreté, je pensoy de prime-face me douloir seulement de son infortune, ne sachant pas, fol que j'estois, que cette compassion estoit l'enfantement d'une passion amoureuse. Car souvent l'Amour prend naissance de la pitié, et miséricorde. Mais elle qui du commencement n'avoit rien tout à plat, a de bien loing surmonté l'orgueil et le desdain de la plus riche qui fust, en sorte que de fait et de nom elle est vraiment Dynamache. A peu qu'elle ne met la main sur moy, et comme une cruelle maistresse feroit à son esclave, elle me commande à baguette, sans m'honorer comme riche, ni me craindre comme mari. Voilà le douaire qu'elle m'a apporté. Mais je jure Dieu, il m'en souvient encore, elle m'emballa d'un merveilleux trousseau. Elle s'abille pompeusement, comme si elle avoit envie de me mettre au bissac dedans trois jours ; il n'y a manière qui luy peust*

*fournir, voire quand l'or et l'argent luy découleroyent ainsi que l'eau des rivières. Or moy en luy montrant le meschant manteau repetassé que je porte, je la reprenoi joyeusement en parolles couvertes, de sa prodigalité : « Ma femme », luy disoi-je, « vous estes trop mesnagère. » Mais elle n'en fait que secouer sa robe, et ne s'en soucie point. Le mespris de cette femme écervellée me martelle tant plus l'ame, que je l'aime extrêmement. Le mal me met quasi hors de mon sens, et me faict presque sortir hors des gonds. Car je ne voy ni fond ni rive en mon désastre, je ne sçay comment je m'en dois aider, sinon d'envoyer cette diablesse en quelque estang, auparavant qu'il m'en arrive pis. Car le naturel des femmes est de s'amas-tiner davantage, tant plus elles voyent que leurs maris en endurent ; ce sont louves, faites vous bestes elles vous mangeront. Qu'elle trousse donc son sac et ses quilles, l'animal farousche qu'elle est. Je le veux ainsi, cela est arresté, net, et tout à cette heure. Tu es vrayement femme.*

Je ne vay pas suivre à la trace  
La Lionne enragé' qui passe.

## XIII

Excuse d'une Courtisane à son ami  
qui la dédaigne.

## CHÉLIDONION A PHILONIS

*Pour néant tu me dédaignes, mon cœur,  
en vain estimes-tu que j'ay esté esprise  
d'autre amour que la tienne. Ainsi Vénus  
me soit propice, depuis que tu t'en es allé,  
j'ay tousjours gardé constamment en mon  
ame la souvenance de nostre amour, ores  
qu'en t'enfuyant à Mégare, tu me laissas  
endormie. Mais estant esveillée, je criois  
à tout par moy : Ce n'est point là Philo-  
nide, c'est un Thésée. Toutes les femmes  
m'appellent Ariadne, par ainsi tu es mon  
Thésée, mais il n'est point au monde de  
Bacchus. Les oreilles te doivent bien tin-  
ter, car souvent je te nomme parmi mes  
larmes. Hé! que si tu sçavois, ce que je  
dy de toy la nuit, que je passe sans fer-  
mer l'œil, et comment je cache entre mes*



*tetins mesmes, tes lettres, nommément celles qui sont escrites de ta main, tes lettres le seul soulagement de mon cœur tressaillant pour l'amour de toy, et puis après je les baise un million de fois. Je sçay, je sçay, le soupçon qui t'abuse. Tu pense qu'à la mode des Courtisanes, qui se prestent à la jeunesse sous espérance de gain, je fay semblant d'aimer ceux qui s'acostent de moy, pour les embraser davantage. Car il m'est force de tendre mes filets et chasser ailleurs afin de ne t'importuner si souvent, sachant bien qu'il ne faut pas tant baiser son ami à la bouche, comme on dit, que le cœur luy en face mal. Mais tu m'accuses sans avoir cogneu aucune feintise en moy; de grace je te prie autant qu'il m'est possible, en faveur des larmes que je respans sur tes lettres, ne m'accuse plus. Jay failli, je le confesse, au moins si tu daignes ouyr celle qui librement te confesse sa faute. Et pource ordonne m'en telle amende qu'il te plaira, pourveu que ce ne soit point le divorce et séparation de nostre Amour, car ceste seule sorte de punition me seroit insupportable, et j'en ateste tes beaux yeux*

*dont tu me décoches au cœur mille traits amoureux. Je me donnerai bien garde dorénavant de t'offenser aucunement. Car je ne t'aime plus comme mien, ô Philonide, mais je t'aime comme moy mesmes. J'ay escrit cecy, Amour m'en est tesmoin, jetant larmes, souspirs, et sanglots à chaque mot que j'escrivois.*

---

---

## XIV

Renouvellement d'Amour.

MÉLITE A NICOCHARITE

*Si Cupidon n'eust proutement deslié le charme fait contre nous, et que Vénus à l'instant ne se fust trouvée preste pour nous garentir tous deux de ce mal, la belle Vénus dy-je, mère du beau Cupidon, une guerre mortelle et une haine implacable nous eust tenu en divorce toute nostre vie. En vain les malheureux jaloux de nostre belle amitié se sont esjouïs, et leurs*

*embusches dressées contre nous s'en sont allées en fumée. Partant, ma chère vie, je proteste les amiables Cupidons qui nous lient ensemble, qu'hier entrant cheux toy, d'abordée je pleurois à chaudes larmes, et ne pouvoi me saouler de saluer, baiser et rebaiser cette maison tant pleine d'amour, puis toute esprise d'une joye craintive, riant gratieusement je baisotois mes doigts qui avoient touché les murailles. Mais entre-ces-deux, me défiant aucunement, je disois en moy-mesmes : sont ce ici choses vrayes, ou bien songes qui me deçoivent ? De trop d'amour naissoit ma défiance. Et toy, dès que tu aperceus ta petite Mélissarion, tu estendis incontinent ta main et la tournas courtoisement de bonne grace en signe de resjouissance pour cette veüe tant désirée et attendue. Je rends un million de grands mercis aux Dieux protecteurs des amitez, de ce que de rechef ils renouvellent et réunissent nostre amour, lequel je sens à présent plus grand et plus violent, que les mignotises et délices ont coustume d'estre plus plaisantes en amour après quelques riotes et fascheries.*

## XV

Deux amies, l'une mariée, l'autre veufve, sont  
amoureuses ; la mariée aime le valet de  
la veufve, et la veufve aime le mari  
de la mariée.

## CHRYSE A MYRINE

*Nous sçavons, ma commère, toy et moy  
quelles sont nos amourettes : tu aimes  
mon mari, et moy je meurs de l'amour de  
ton valet. Qu'est-il de faire pour remédier,  
par quelque subtile et gentile invention, à  
nos désirs l'une et l'autre ? Je cerchoi,  
comme tu sçais, le moyen pour procéder  
à ce remède. Et à point nommé quelque  
bon Dæmon m'a inspiré en l'ame un très-  
bon advis, où je ne songeoï point. Voici  
donc mon conseil, Myrine. Il faut que tu  
contre-faces la courroucée et feignes de  
vouloir chasser à coups de baston hors de  
ton logis ton serviteur mon petit maistre  
amoureux : mais je te prie pour Dieu espar-  
gne-le, et ayant esgard à mon amour ne*

*frappe pas trop lourdement. Il adviendra de ce patelinage, que ce beau et bien acueilli valet se retirera cheux moy comme amie de sa maistresse, et en contr'eschange je t'envoyerai mon mari aussitost, le chassant aussi du logis à coups de bec et à force de prières, sous prétexte d'aller faire la paix du valet avecques toy. Par ce moyen l'une et l'autre ayant ce que nous désirons, ne laisserons eschapper l'occasion qui se présentera si à propos sous la conduite d'Amour, et ferons nostre fait tout à loysir. Mais ne te haste point, et le tenant long-temps prisonnier entre tes bras, fay luy bien gaigner son avoyne, et moy de mon costé j'alongeray aussi les estriers tant que je pourray. A Dieu donc, voysine, et ne regrette plus la mort de ton défunct mari, ayant recouvré au lieu de luy, mon mari pour ton ami.*



## XVI

Une Courtisane escrit au jeune homme qui  
la laissoit pour en prendre une autre.

## MYRTACE A PAMPHILE

*Tu me dédaignes et ne fais point d'estat de moy qui t'aime tant. Quand tu ne peux avanger ailleurs à tes poursuittes, tu te retires à moy qui suis vraye et fidèle amante. Tu passes et repasses cent fois par devant mon logis comme un homme qui n'y fut jamais et ne le cognoist point. Tu fais donc le brave et dédaigneux en mon endroit, Pamphile ? Et à bon droit, pour autant que je ne t'ay fermé la porte, quand tu me venois voir, faisant responce que la place estoit prise, au contraire ne prenant excuse aucune, tu as esté à toute heure le bienvenu. Quand je t'ay veu bruslant et affollé d'un amour mutuel, alors je t'ay perdu, et si t'aimois estrangement, et ne dissimuloï point mon amour. Car vous*

*autres jeunes hommes aiant cognu une fois qu'on vous aime, vous commencez à dédaigner. Et pour cette cause justement tu adores une seule Thais ; elle t'est belle, pour ce qu'elle te fuit. Vous autres n'aspirez qu'à choses malaisées, méprisans ce qui est à la main et de facile accès. Que si par fois après luy avoir fait une infinité de présens, priée et repriée en vain, tu t'en vais sans rien faire, alors tu as recours à moy par faute d'autre, prisant beaucoup cette belle Dame de trois deniers. Mais je n'en donne le blasme qu'à moy mesmes, qui suis cause de tous ces maux. Car ayant souventefois juré et rejuré que je romprois cette sottte amitié, si tost que je te voy je deviens toute transportée, et me jette à ton col, sans me resouvenir aucunement de mes sermens, et t'embrassant estroitement je te baise sans cesse, te tiens serré entre mes bras et permets que tu me touches librement le tetin. Tu me cuides, peut estre, avoir tousjours en cette sorte, courtoise et facile à appaiser : mais j'a-teste les Amours, tu le cognoistras à l'effet. Mais qu'est-il besoin d'en jurer davantage, puis que je puis m'obliger à cela de moy-*

*mesmes, et à ma volonté en prononcer un arrest sans appel ? A Dieu, ma seconde ame, et au nom des tetons et des baisers de Thaïs, ne me sois plus si rigoureux et défiant.*

---

---

## XVII

Un Rufien prie importunément une honeste femme de son déshonneur.

### ÉPIMÉNIDE A ARGINOTE

*Vous me remonstrez courtoisement, Madame, et vostre parler ressent aucunement sa pitié. Car vous m'allez disant : « Et quoy, Monsieur, me serez-vous tousjours importun ? Voulés-vous point me donner patience ? Je suis mariée, laissez moy pour telle que je suis, sans tascher ainsi à me dés-honorer, passez vostre chemin, de peur que mon mari ne survienne, je seroi faschée qu'un si honeste homme eust du mal à mon occasion. » Mais, Madame, en*



*me faisant ces remonstrances, vous montrés par vos propos, que vous n'avez jamais aimé, que vous n'avez jamais veu amoureux, car vous parlez en femme non-pratique en l'amour; un vrai amant n'est nullement honteux, non pas mesmes quand il faudroit recevoir des affronts. Il n'est point craintif, non pas mesmes quand il faudroit mourir. Qu'il ait vent et marée, ou non, si ne laissera-il de faire voile. Ce sont des sacrifices, des offrandes plus agréables à Vénus que l'encens et le sang des animaux. Ne me tenez donc plus tels langages. Ce sont contes et pures moquettes où on ne doit point prendre pied. Mais moy, hardi amant, sans m'estonner de rien, j'imiterai la vaillance des Laciens; car entre eux, les mères admonestent leurs enfans, quand ils vont à la guerre, et quand à moy, c'est mon esprit qui me presche bien plus amiablement. Vois-tu ce bouclier, mon fils, disent-ellès, ou le raporte, ou qu'il te raporte. Ainsi l'un ou l'autre, vaincu de vos beaux yeux, Madame, ou je mourrai, ou je vous aurai. Les detz sont jettez, arrive telle chance qu'il pourra. Et cependant, ô belle entre*

*les belles, n'estimez pas que ceci, soient seulement les escrits de ma main ou de ma langue. Vous vous abuseriez de tout en tout. Ce sont les empreintes d'une ame amoureuse qui respand toute sa passion par ces parolles.*

---

---

## XVIII

Un maquereau contre-faisant le Magicien,  
pour piper un Amoureux.

### MANTITHÉE A AGLAOPHON

*Une Dame appelée Telxinoé, contre-faisant la femme de bien, se couvrant la moitié du visage d'une cappe, et à peine osant lever les yeux pour regarder le monde, pipoit et affrontoit finement la jeunesse mal-avisée. Car la fausse louve portoit contenance d'une douce brebis, sainte Nitouche ; vous n'eussiez pas dit, qu'elle eust sçeu troubler l'eau. Pamphile l'ayant je ne sçay comment avisée de bon œil, en devint aussi tost amoureux, car*

*recevant par ses yeux la charmeresse poison de sa beauté, s'embrasa de telle sorte, que forcené, il couroit çà et là en guise d'un toreau esguillonné du taon. Mais il craignoit de luy déclarer son amour, d'appréhension qu'il avoit pour cette feinte chasteté. La Dame qui entendoit le matois, eut bon nez et descouvrit incontinant l'envie du jeune homme . . .*

*Adonc cet affronteur s'acoste de luy, non en qualité de maquereau, ou maquinon d'Amour, mais comme l'un de ces magiciens, et diseurs de bonn'adventure. Et luy contant plusieurs choses estranges, promist par ses charmes divins de mettre la dame en la possession et discrétion du jeune homme. Et de fait après luy avoir tiré de la gibecièrè quelque nombre de ducats, il fist venir par la vertu de je ne sçay quels mots qu'il grummeloit entre les dents, la Dame dont est question, droit à ses pieds, comme il s'estoit vanté, lors que fortuitement en passant elle s'estoit apparue à eux. Mais elle, pour faire valoir la marchandise, et donner créance à la feinté, s'assiet d'abordée ayant sa cappe sur la*

*teste, en contenance d'une honeste femme : et gousta quelque peu de ce qui estoit dans ces fioles d'argent. Tant qu'à la parfin elle vuida celles qui estoient d'or. Et sur le champ, elle se prend à crier, qu'elle estoit touchée d'un amour réciproque, adjoustant que c'estoit là la première fois que Cupidon l'avoit navrée ; en somme elle représentoit naïvement tous les signes et gestes d'une amante. Elle pleuroit incessamment, et tournoit à tous coups les yeux vers le jeune homme, ores plaignant sa passion, et ores regrettant amèrement sa chasteté perdue. J'eusse autant aimé voir un viel singe apprendre à faire la moue. L'autre cependant, avec sa trongne de Magicien, faisoit de l'estonné à chasque point, et élevoit ses mains en l'air, comme en signe d'une victoire inespérée. Et firent ces mommeries, trois et quatre, voire une infinité de fois, jusques à tant qu'ils eurent mis à la flac, et réduit au tapiç le malheureux amant. De façon que n'ayant plus de quoy mestier mener, ni de quoy fournir à l'appointement, ils luy baillèrent du pied au cul, et l'envoyèrent paistre. Mais luy outré d'amours, importunoit de rechef*

*cet ouvrier, qu'il refist encore ses enchantements, pour attirer la Dame, niais jusques à là, qu'il ne s'apercevoit point qu'on l'affrontoit et que cettuy-cy n'estoit qu'un bailleur de canes à moitié. Alors le supposé Magicien : « Mon frère », dit-il, « nos charmes ne se font pas à toute heure, ni quant on veut, et d'ailleurs tu t'es assez esbatu pour ton argent. » Ainsi tous deux se retirèrent après avoir bien plumé le jeune sot : elle sous le masque d'une femme de bien et d'honneur, luy comme en une assemblée imitant les gestes des Boëmiens et diseurs de bon'aventure, se servant de noms de diables, feignant des marmottements dits à vois bassette, et barragouinant je ne sçay quels mots horribles et espouvantables, et luy mesmes faisant semblant de trembler advertissoit par fois le jeune homme de n'avoir point de crainte.*



## XIX

Une femme enseigne sa servante à luy servir  
de Dariole.

## ARCHILOQUE A TERPANDRE

*Voyez, je vous prie, par quels artifices  
une femme dressoit sa chambrière pour  
luy chercher de la venaison. Voici sa leçon.  
« Ou c'est un songe, ma fille, que j'ay veu  
en mon dormant, ainsi que volontiers il  
advient, ou de vrai non pas en resverie,  
j'ay ouy eette nuit assez basse heure des  
jeunes hommes folastrans qui chantoient à  
mon huis : car les rues sont libres mainte-  
nant, la patrouille ne va point, et est per-  
mis à qui veult, de jouer, de rire, et de  
chanter. J'ateste les Muses, ils chantoient  
fort mignonement, ils avoient la voix  
plus douces que Sirènes. — Ce n'est  
pas de moque, non, Madame, » respond la  
fille, « que vous les avez ouy ; car il y a  
un jeune fils, bien peigné, à qui la barbe*

*ne fait que cottonner, qui vous aime de longue-main, il a nom Hippotale. Au reste il est assez noble et gentil pour sa beauté seule. Je sçay cela, car maintesfois il m'a parlé de vous : Je voudroi bien, me disoit-il, avoir dit seulement un mot à ta maistresse. Mais je n'avois osé le vous rapporter. » La maistresse demande tout soudain à cette chambrière : « As-tu point sceu ce qu'il vouloit, ma bonne amie ? — Je m'en suis aucunement aperceue, » dit elle. — « Or qu'il revienne donc encor un coup chanter, » respond la dame, « sans qu'il soit adverti néantmoins que j'aye rien ouy, ni que cela viene de moy, et s'il mérite d'estre aimé, je luy ferai un bon tour. » Il revient, il se monstre ayant le chef couronné d'un chapeau de roses, il chante plus mélodieusement que jamais, il est trouvé beau ; ainsi sans beaucoup de mystère, on le fait entrer, et l'un et l'autre avec un merveilleux contentement cueillent les fruicts de leurs amoureux désirs, en acouplant sein contre sein, non seulement leurs corps d'une douce estreinte, mais unissant aussi leurs ames par les baisers : car cela est l'effet du baiser, c'est ce qu'il*

*cerche. Leurs ames courent l'une à l'autre hastivement par la bouche, s'esgayent et s'escarmouchent sur leurs lèvres, où il se fait un très doux meslange et conjunction d'esprits.*

---

---

## XX

Une Dame r'envoye fièrement son serviteur à cause du mespris ordinaire aux amans après la jouyssance.

### OCÉANIE A ARISTOBULE.

*Un jeune homme amoureux nommé Lycon, en vain patientant et donnant des aubades tous les jours à sa Dame, l'accuse de trop grand dureté et se plaint d'elle à bon escient. Car luy tout confit en prières et supplications telles qu'ont accoustumé les amoureux d'user envers leurs maistresses : « N'aurez-vous point, » dit-il, « pitié de vostre serviteur ? Ne serez-vous point fléchie var quelque compassion de*



*ma douleur ? Voilà, je fay joug à vostre beauté, et me rends vostre prisonnier, moy qui jusques icy ay tousjours esté invincible et triomphois de tous mes ennemis. » Mais elle pour response, luy allègue cette chanson digne d'une tigresse, plustost que d'une femme : « Quand vous parlez à moy, vous parlez aux rochers, vous peignez dessus l'onde, vous embrassez les vents, et semez sur l'arène. Brief, vous faictes tout ce que des hommes à déloisir font, et qui ne savent à quoy passer leur temps, sinon chercher leur mal'encontre. » A la parfin le pauvre jeune homme désespéré entre desmesurément en colère, et à demi fol et enragé se prent à luy chanter poüilles, et luy dire injures : « Eh ! que tu es une cruelle et venimeuse femme pleine de fiel et de poison ! Que tu es inexorable ! Je vous en appelle à tesmoins, vous cieux et terre. Une ame si barbare devoit plustost vestir le corps d'une Lionne farousche. » Mais elle en dodelinant un peu de la teste, mettant son chapron de travers, sa main sur les roignons : « J'aurai bien », dit-elle, « et sans me tourmenter, la raison de tes propos. Tu ressembles aux faucilles*

*de Beausse, tu n'as que le bec, tu ne sçais que japper ; tout ce que tu contes, ce sont contes et fadaises. Au reste pour te respondre en un mot, et te clorre la bouche pour jamais : les bestes sauvages ne bougeans de leurs tesnieres et forests assailent peu souvent les hommes, mais quand vous les pressez et poursuivez à la chasse, elles apprenent à se revancher et à estre cruelles : tout de mesmes nous aprenez-vous par vos continuelles chasses et poursuittes à n'estre point pitoyables, mais à estre revesches, à nous moquer insolemment de vous, et vous bailler des cassades. Car tandis que vous aimez, vous couchez sur la dure devant l'huis de vos maistresses, bien-heureux, ce dites-vous, d'en baiser le coureil, vous faites les petis, et priez que l'on daigne seulement parler à vous par le guichet. Vous serez tout un jour à muguetes une fenestre pour dérober seulement une œillade. Vous faites en pleurant mille et mille sermens que la langue profère et non le cœur. Car les hommes aiment les femmes comme le loup fait la brebis, et telle amour est une amour de loup. Mais aussi tost que vous*

*avez à cœur saoul contenté vos désirs, et que par un contre-coup d'Amour, celles qu'auparavant vous aimiez, commencent à vous aimer, alors vous devenez glorieux, superbes, et pleins de braverie, vous triomphez de nostre pucelage, vous faites vos risées des pauvres malheureuses, et bouffis d'orgueil, vous foulez aux pieds les Cupidons, que n'aguères humbles vous adoriez. Car vos larmes sont volontaires, elles ne durent qu'autant qu'il vous plaist, et sèchent aussi aisément que la sueur de vostre front. Quand à vos juremens, vous avez opinion qu'ils ne viennent pas jusques aux oreilles des Dieux. Desloge donc d'icy, faux affronteur, retire toy de moy, loup ravissant, et n'appelles plus bestes cruelles, celles qui se gardent de tomber entre les griffes des bestes inhumaines comme toy. »*



## XXI

Un amant fait comparaison de sa maistresse  
avec les autres Dames.

## ABROCOMAS A DELPHIDE

## SA MAISTRESSE

*Sur ma foy, j'ay contemplé toutes les Dames que j'ay peu voir, non pour les requérir de cela, Mon cœur, afin que vous ne preniez pas mes parolles au pied levé, mais pour vous parangonner de bout en bout à elles, comme ainsi soit que vous passez en beauté toutes autres ; et sur toutes vous avez aussi prins la meilleure place en mon cœur. Et je jure Cupidon qui a si heureusement navré mon ame des traits aimez de vos rares perfections, que de tous points vous surpassez toutes les autres en beauté, gentillesse, et bonne grace. Car vos graces sont sans fard et sans affecterie, et toutes nues, comme on dit ; une rougeur naïve vermeillonne vos joues,*

*vos sourcis d'ébène esclatent brunement sous l'albâtre du front : et n'est point besoin de vous atourner la teste de guirlandes, vos cheveux sont assez beaux. Brief, d'autant que la rose est plus soëfve et agréable que toutes autres fleurs, d'autant paroissez-vous entre les autres Dames. Car vous ravissez, Mon tout, et captivez les esprits d'un chacun en vous voyant seulement, par une je ne sçay quelle façon inusitée, mieux que le pescheur n'attrape le pöisson, ni l'oiseleur l'oiseau, ni le veneur le faon. Car ces animaux se prennent ou par l'appast, ou par la glus, ou quelque autre moyen, mais par une seule œillade vous nous esclavez en riant. O ma mignonnette, le seul bien et souhait de mon ame, ou plustost l'ame de mon ame, puissiez-vous vivre trèslonguement et trèsheureusement! Car c'est à vous seule que s'adressent mes vœuz, et prie tous les Dieux, qu'ils me facent tant de grace de ne me destourner jamais l'esprit de cette sainte volonté. Or sus remportez donc, Ma vie, cette belle victoire par l'aide de Nature, qui vous a si prodigalement enrichie de ses dons, et cependant je garderai pour*

*jamais le beau trait d'amour fiché dedans mon cœur, lequel je vous suppli ne vouloir arracher : car aussi bien ne sçauriez-vous et moy-mesme ne le voudroi, prenant plaisir en mon martire. Car je n'aime point à regret ni à contre cœur. Que je n'aye donc autre but, autre dessein, sinon d'aimer ma Delphide et estre aimé d'elle, de parler à ma belle et de l'ouyr parler.*

---

---

## XXII

Une femme fait sauver gentiment son ami.

CHARMIDE A EUDÈME.

*Une femme estant couchée avec son ruffien trouva un tel eschapatoire. Son mari revenant des champs heurte à la porte assez rudement, et l'appelle à haulte voix. La bonne Dame recognoissant le heurter et la voix de son mari, saute du lict en place, et mouvant la coëtte, brouilla tellement la plume, que l'on n'y pouvoit*

*remarquer aucune trace d'autre corps que le sien, car sans doute cela eust descouvert le moumon. Puis s'adressant au compagnon : « Ayez bon courage, » dit-elle, « et ne vous estonnez point, si je vous livre maintenant à mon mari pieds et poingts liez. » Adonc elle le garotte, ouvre la porte, et huche son mari comme si elle eust crié : Aux voleurs. « Je le tiens, » dit-elle, « mon mari, je l'ay prins ainsi qu'il vouloit voler nostre maison. » Ce mari s'en court incontinent aux armes, de cholère pour le tuer. La femme l'en empesche, l'advertissant qu'il valloit mieux le lendemain mettre le mal-faicteur entre les mains de la justice : « Que si tu as peur, » dit-elle, « mon mari, » je ferai la sentinelle, et veillerai avec toy pour le garder. . . . .*

LE RESTE DE CESTE ÉPISTRE DÉFAUT.

FIN.

L'IMAGE  
DU  
Vray Amant

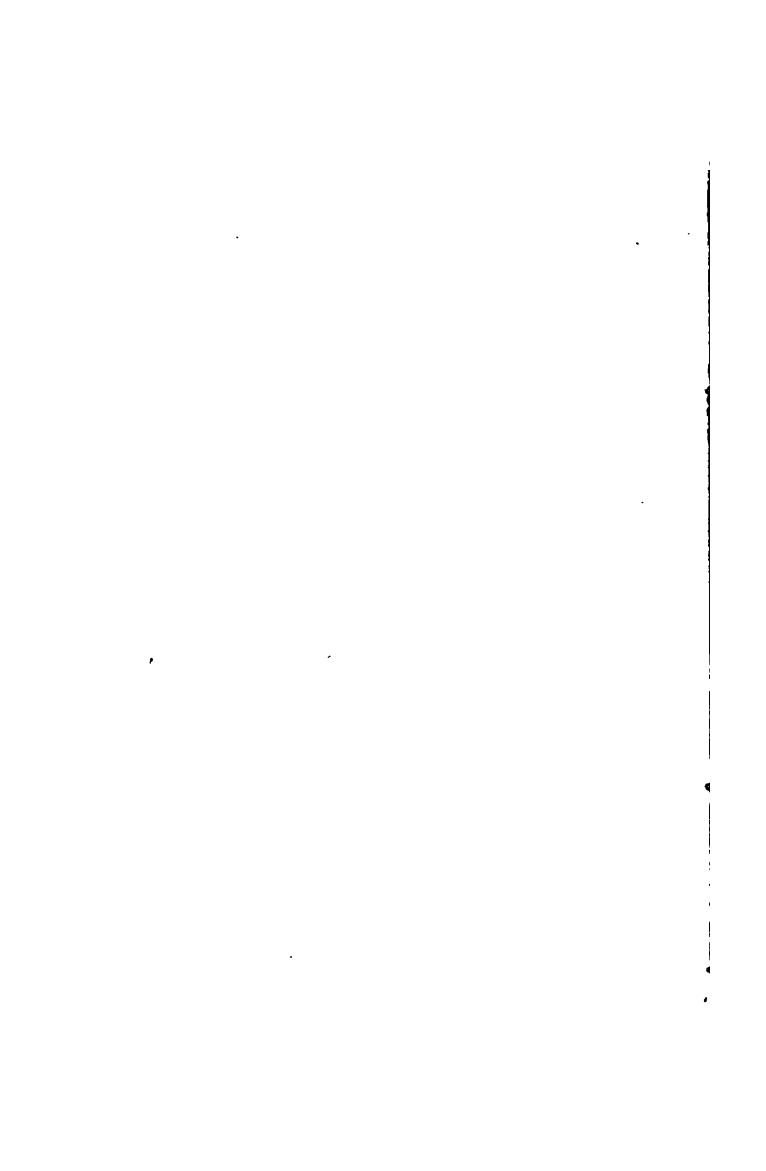
DISCOURS TIRÉ DE PLATON

PAR

*CYRE FOUCAULT*

SIEUR DE LA COUDRIÈRE







*A Madame*

## MA MAISTRESSE



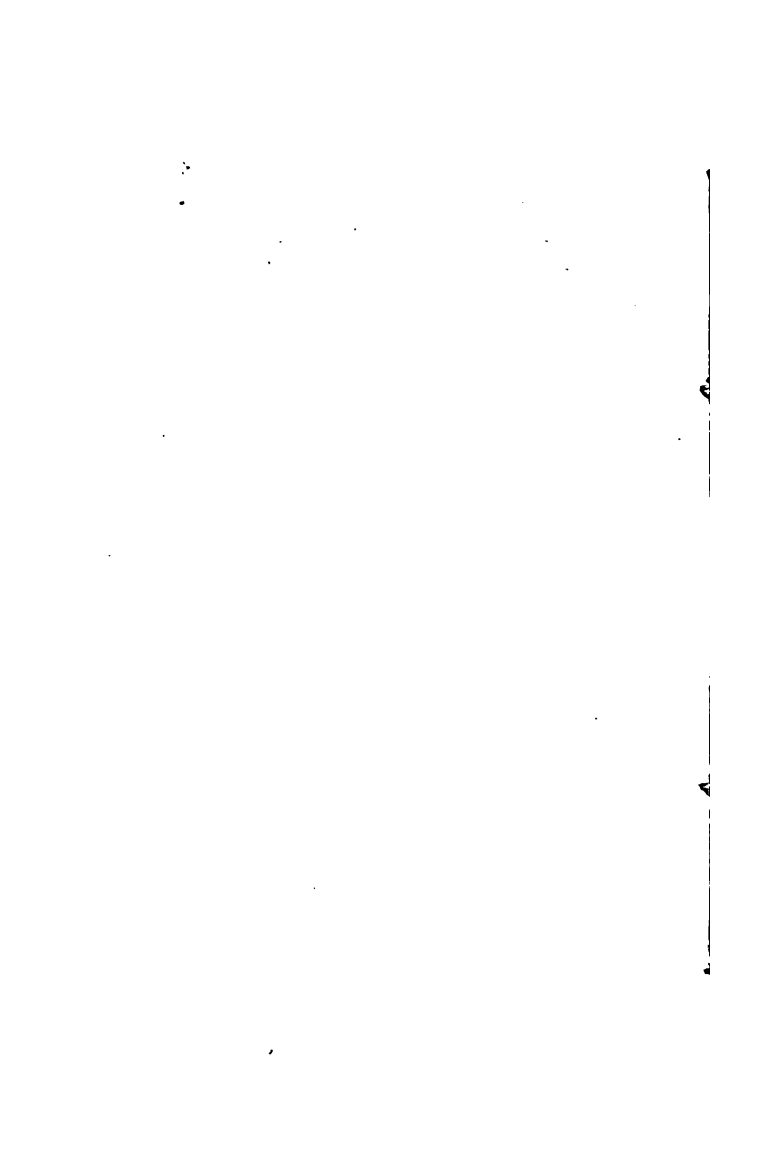
*a vie, Je viens offrir aux  
pieds de vostre excellente  
beauté les prémices des  
fruits presque avortons,  
qu'elle a par sa bénigne in-  
fluence fait germer et florir en mon ame;  
estendez encor tant soit peu les rayons de  
vos beaux yeux, mes deux Soleils, sur  
iceux ; ce ne seront plus avortons, ce se-  
ront fruits mûrs et parfaits, dont vous se-*

*rez honorée ainsi qu'une sainte Déesse. La Nature a voulu par une loy immuable, gravée en burin éternel sur le front de l'univers, que toutes choses eussent à retourner après un certain temps à leur source et à leur origine : mes actions ne sont point dénaturées, les loix de ma servitude éternelle vouée à vos perfections me commandent de vous venir rendre ce qui procédant de vous, justement vous est deu. Vous m'avez tout ainsi qu'un puissant Dieu à son prestre sacré, inspiré en l'esprit ces oracles de l'Amour : n'est-ce point la raison que vous en soyez honorée la première ? Et après que vostre volonté s'en sera rassasiée, au moins si elle les daigne favoriser de son regard, permettez que sous vostre aveu, ceux qui sont blessez de semblables coups que les miens, puissent essayer pour leur guarison semblables remèdes que moy. Ce que je vous ouvre en ce tableau, ce n'est simplement que la piteuse histoire de mes passions représentées gros-*

*sièrement et avec un rude crayon, ne pouvant les exprimer au vif, tant elles sont plus sensibles que dicibles. Si j'ay bien fait, la louange vous en est deue, qui m'avez donné ce pouvoir. Si j'ay mal-fait, la gloire pourtant ne vous en doit estre ostée, qui m'avez tellement occupé en la contemplation de vos divines merveilles, que bien que je sentisse un martire excessif, j'oubliais néanmoins mon martire, pour me noyer et me perdre aux délices de vos divinitez. Et ainsi pour vous trop aimer et admirer, je suis demeuré ce que je suis encor et serai toute ma vie, c'est à dire rien, sinon qu'il vous plaise me faire estre quelque chose en me tenant pour*

*Votre serviteur très-humble  
et très-dévoit,*

*La Coudrière.*





*L'IMAGE*  
DU  
Vray Amant

PAR LE SIEUR DE LA COUDRIÈRE



on jour, Mon cœur, ma vie, mon tout. Qu'il m'ennuyoit que je ne vous voyois ! Car comment ne m'ennuyeroit-il d'estre si long temps sans mon cœur ? mais pourrois-je bien durer une seule minute d'heure sans vous voir, vous ouyr, ou vous toucher comme celle dont l'aimable présence m'anime et me fait vivre ? Vous estes à mes

yeux, à mon ame et à ma vie, ce que mes yeux, mon ame et ma vie sont à mon corps, les yeux de mes yeux, l'ame de mon ame, la vie de ma vie, s'il est vray que le cœur soit la fontaine des esprits, et que les esprits soient les précieux canaux de la vie. Je vous dirai comment.

Amour, ce petit traistre, estoit caché dedans vos yeux en embuscade, lors que de guet-apens ainsi qu'un brigandeu il se lança d'un prin-saut dans ma poitrine, et par force m'arracha mon cœur, disant, qu'il le vous portoit pour vous en faire un présent ou plutost un trophée à vostre beauté, et m'assura que j'aurois le vostre en récompense, afin que par cet amoureux eschange vous fussiez mon cœur et je fusse le vostre. Mais las ! ce petit menteur ne m'a pas tenu promesse, et m'a laissé depuis l'heure haleter à peine ma pauvre vie je ne sçay comment, vivant sans cœur, que di-je vivant ? ains faisant semblant de vivre, ainsi qu'un fantosme, ou quelque monstre en Nature. Aussi n'y a-il rien plus monstrueux qu'un amant, lequel meurt en luy-mesme pour vivre en autrui. Je n'ay ni cœur, ni ame, ni esprits, qui ne se soient du tout retirez de moy pour s'en aller vers vous. Mon ame est si afriandée aux délices amoureuses de vostre belle face, qu'elle ne fait cas

d'autre chose, et méprise son corps pour s'en aller au vostre assouvir ses affamez désirs. Soit en dormant soit en veillant, tousjours mon ame est avec vous et jamais avec moy : si je songe la nuit, mon ame songe en vous ; si je pense le jour, mes penserz sont de vous. Si j'ouvre les yeux, je ne vois rien que vostre image. Si je les ferme, ma fantaisie ne se peint autre chose que l'idole saint de vos divines graces. Qui pourroit voir mon cœur à nud, au moins si j'en ay un, ou bien qui pourroit voir à l'œil ce peu de reste de mes esprits qui me font mouvoir et sentir, il y verroit comme en un clair miroër tous les traits les plus subtils de vos perfections si vivement gravez en caractères de feu, que mon cœur ou mes esprits ne sont plus simplement que le tableau vivant de vos perfections animé de ce peu de vie qu'il vous plaist lui donner.

Ne vous estonnez donc plus, Mon cœur, ne vous estonnez plus, si je viens si souvent chétif et misérable, ainsi que l'oisillon courant à la béchée, mandier le secours de ma vie de vos gratieux regards. Regards qui ont la puissance non seulement de donner la vie, comme l'on dit des tortues qu'elles animent leurs petis et les escloent à force de regarder, mais qui la peuvent aussi oster, et me l'ont



desjà ostée, en guise de basilic qui tue en regardant. Mais les morts que vous donnez, sont morts très-délicieuses, et prens à grand plaisir de souvent mourir en cette sorte. Las ! que seroit-ce de moy et comme serois-je heureux au pris s'il vous plaisoit de me donner des vies ?

Tous les autres regards presque sont vénéneux et pestifères. Le regard ententif d'un vieillard infecté empoisonne le cœur et le sang d'un jeune enfant. Celuy de l'envieux ternist la fleur et la beauté de cela qu'il regarde et aguigne d'un œil de travers. Le mal des yeux se prend en regardant ; la chassie, la jaunisse, la disenterie. Mais les regards des belles Dames comme vous, ostent la vie avec de si douces violances, et la rendent avec tant de mignardes douceurs, que vous ne sçavez lequel des deux est plus souhaitable ou la perdre ou la reprendre, si que charmez et enchantez par cette agréable magie, soit à vivre soit à mourir, nous laissons tirer volontiers de nos cœurs un secret consentement de leur emprisonnement, voire de leur ruine et de leur mort. En quels termes je suis tantost réduit ; jaçoit que la deffaicte n'en apparaisse en moy, et que le teint frais, et embon-point de mon visage traistre à son seigneur semble tesmoigner du contraire. Mais

tout ainsi que la foudre peut briser une espée dans son fourreau sans offenser ni entamer tant soit peu le fourreau : vous esbahissez-vous si le feu de vos beaux yeux, deux astres foudroyans, beaucoup plus violant et fort, me brusle et me consomme au dedans, sans qu'il s'en voye rien au dehors qui soit endommagé ?

Non, Mon cœur, si ce n'estoit de peur de vous déplaire, je dirois que vous seriez quelque enchanteresse ou magiciene, tant je me trouve esgaré et quasi ravi hors de moy-mesme si tost que je vous aperçoy. Et vous avouerai une chose, laquelle je sens mieux que je ne puis exprimer. C'est que quand je vous regarde, et que vous me regardez aussi, alors mesmement qu'il se fait un choc et une rencontre des rayons de nos yeux, ou les miens sont les plus foibles et faut bongré malgré qu'ils facent joug à la pointe des vostres, je sens en mesme instant une je ne sçay quelle humeur ou vapeur (j'estime que c'est le plus subtil des esprits qui s'évaporent ainsi du sang dont le cœur est le Roy) qui jaillissant de vos yeux se lance dans les miens et insensiblement coule jusques à mon cœur, lequel surpris par cette humeur estrangère, ainsi que d'un ennemi entré à l'improviste, devient froid et glacé, voire fol et esperdu,

s'altère et se change tellement qu'il demeure comme empoisonné, et s'il faut le dire, ensorcelé.

Quels effets sont-ce-là ? Si c'est pour me bien-heurer, et que votre cœur se serve de ses esprits comme de messagers pour me venir déclarer sa passion, ou plustost de sergens pour captiver mon cœur en la prison de vos bonnes graces : heureuse et désirée prison d'où je ne puisse jamais sortir ! Mais si c'est pour me martirer et me tenir seulement en perpétuelle langueur : pourquoi suis-je fait seul pour recevoir les coups mortels de votre cruauté ? que n'a-elle ses efforts aussi sensibles à l'endroit des autres comme de moy ? ce me seroit une grande consolation d'avoir des compagnons de misères. Qu'ai-je dit, lasche que je suis ? des compagnons de misère ? aurois-je bien le cœur de souffrir un compagnon d'amour ? Hélas ! nenni, aussi ne se peut-il, j'aimeroi mieux mourir que de me voir partager votre amitié, et la puissance de l'Amour, bien qu'elle soit grande, ne s'étend pas jusques là qu'elle puisse lier trois cœurs ensemble. Ses liaisons et ses nœuds ne se font que de deux en un. Ne prenez donc, je vous prie, au pied levé mes parolles, qui ne sont que parolles et sans aveu ; je me dédi, je désavoue ma langue qui a si témérai-

rement parlé avant que d'en avoir receu commandement du cœur. Je veux estre celuy-là où se décochent perpétuellement les flèches de toutes les douces ou fascheuses inclinations qui peuvent estre en vous, soit de vos rigueurs, soit de vos faveurs. Aussi bien ne suis-je né, amoureuse victime, que pour estre immolé aux pieds de vostre beauté sur le sacré autel de ma dévotion éternelle. Je suis le bois sec, les autres sont le verd, vostre feu ne les scauroit brusler comme moi. Mon ame est toute entière de souffre d'Amour, c'est à dire preste à s'embraser aux premiers raiz de vostre douce flame, ni plus ni moins que les flambeaux composez de cette drogue que l'on appelle Naphte, s'avient à la seule lueur du feu. Et je vous jure, Mon cœur, qu'il s'est fait en mes affections un tel embrasement que bien tost vous me verrez réduit en cendre, si vous ne rafraichissez cette ardeur par quelque gratieuse rosée de vos faveurs.

Les faveurs que je demande ne sont point autres que celles de l'Amour. Amour est un désir, son mal est le défaut, le remède à son mal c'est la jouissance. Et quoy, Mon cœur, vous secouez la teste. Ay-je rien dit que bien à propos ? c'est ce seul mot de jouissance, qui vous met en cervelle. Ne tremblez point, non : nous n'en sommes pas encores là, et à mon

grand regret : mais en attendant, je vous déclarerai bien sur quel pied je prétens venir à l'assaut d'une si forte place. Penseriez-vous donc bien que j'y voulusse entrer par la brèche et la ruine de vostre honneur ? et que quand je parle d'amour j'entende quelque chose de sale ou déshonneste ? le respect que je porte à vostre beauté, laquelle j'adore comme une divinité, et la bonne opinion que j'ay de vostre honesteté me met bien d'autres considérations en l'ame plus hautes, plus saintes et plus célestes que celles du vulgaire. Le vulgaire n'admire rien ès belles créatures, sinon cette lueur de beauté esclatant par le dehors qui ravit les yeux du corps et les fait estinceler d'une ardeur de concupiscence brutalle. Mais moy, je passe bien plus outre, et n'admire point la beauté de vostre corps sinon pour y remirer la beauté de vostre ame, dont je suis d'autant plus amoureux qu'elle est plus excellente et plus divine, que celle du corps.

Car nous avons, afin que vous le sachiez, Mon cœur, de deux sortes de beauté, l'une de l'ame qui est la vraye beauté, que l'on pourroit appeler bonté. Et la beauté du corps qui n'est que l'ombre, l'image et la fleur de la première. Ce que nous cognoissons par un certain discours de raison en considérant la

beauté extérieure du corps, qui se juge à l'œil par les proportions et distances bien mesurées de tous ses membres, avec une naïveté de couleur : comme quand ils ne sont point inégaux ou disproportionnés les uns aux autres : si la teste n'est point trop grosse ou trop petite au pris du reste du corps, si les jambes ne sont point trop courtes ou trop longues, et ainsi des autres, si au visage le nez, les yeux, et la bouche, sont compassez également et se rapportent bien en leur naturelle symmétrie.

Tout semblablement nous jugeons la beauté de l'ame par ses parties qui sont les vertus, quand elle en est bien accompagnée. Comme si nous voyons une personne sage, modeste, honeste, gracieuse, courtoise, amiable, brief, accomplie de toutes qualitez vertueuses : et tout ainsi que l'or paroist en sa naturelle splendeur lors qu'il est purifié de toutes les ordures et immondicitez que la terre luy apporte, tout de mesmes nostre ame se montre en sa beauté naïve quand elle est nettoyée des salletez estrangères comme si elle n'est point orgueilleuse, superbe, dédaigneuse, cholère, dépité : nous disons alors que c'est une belle ame.

Quand à la beauté du corps je vous en

donnerai aussi quelques traicts, si vous voulez, mais pour confesser la vérité je ne la vous puis figurer autrement que j'en ay le portraict au cœur, gravé par Amour d'un burin éternel en lettres de feu et de braise, si vivement que je ne voy et ne puis jamais plus recevoir d'autre beauté que celle-là.

En premier lieu, pour les parties de son corps que j'ay peu descouvrir à l'œil, toutes les proportions requises à faire une beauté parfaite y sont divinement bien observées. Pour celles que la robe m'a enviées, je pense, et voudroi bien le sçavoir autrement que par pensée, qu'il n'y manque rien aussi. Mais pour là vous tracer plus au vif et plus particulièrement, je commencerai par ce qui est plus visible et plus à la main.

La stature de son corps n'est pas encore arrivée à sa parfaite croissance à cause de sa grande jeunesse, mais il est aisé à juger qu'elle sera de médiocre taille, non trop grande ni trop petite, mais de bonne sorte. Elle a les cheveux à couleur de châtaigne semblables à ceux de Vénus. Son front est large et applani non ridé ni racourci, d'où sort une lueur pleine de douce majesté telle que l'on voit briller au front argentin de la lune. Ses sourciz tirent plus sur le noir que

sur le chataigner, et diriez que ce sont deux petits filets d'ébène ou bien les cordes de l'arc d'Amour. Ses yeux clairs-bruns flamboient ainsi que deux vives estoilles ou plustost comme deux Soleils d'une lumière rigoureusement douce, et doucement rigoureuse, l'un desquels semble flatter et l'autre menacer. Son nez traitis d'un porfil bien aligné se vient estendre mignardement sur ses lèvres de coral, lèvres où l'on voit perpétuellement fleurir les œillets et les roses. Ses joues semblent de la nege non foullée sur laquelle est espanché du vermillon. Quand elle rit il se fait au milieu de la joue une petite fossette où les Ris et les Graces se voyent assises. Eh ! j'oublois à dire sa petite bouche mignarde, ronde, vermeille, amoureuse, pleine d'attraits et de baisers bien chers et bien précieux, mais il n'est pas aisé de luy en dérober.

Et quoy ? Mon cœur, vous rougissez, avez-vous honte de vous ouyr dépeindre ? ou bien si c'est que le peintre n'est pas assez suffisant pour bien représenter au vif votre excellente beauté ? Si j'ay failli en entreprenant trop, excusez ma simple affection et accusez plustost le sujet par trop inimitable. Si vous estiez moins belle, ou si j'avois moins d'Amour, j'eusse fait moins de faute. Mais puisque ma



langue a manqué, je vous offre le tableau de mon cœur, pour y contempler le plus naïf de vos merveilles, bien au vif représentées. Et si vous estes tant soit peu amoureuse de vous-mesmes, vous aimerez bien chèrement ce tableau comme le sanctuaire, le temple sacré où se conserve avec toute sorte de dévotion, voire de superstition, tout ce que vous avez en vous de plus divin. Croyez, Mon cœur, et je vous jure par tout ce que j'ay de plus saint en ce monde, que c'est votre beau portrait qui m'a tellement charmé les yeux et la parolle que je n'en puis voir ni parler d'autre. Je serai un corps froid sans ame et sans sentiment avant que d'avoir autre Dame que vous pour maistresse de mes affections, ne m'estant rien réservé de ma première franchise, sinon la seule volonté d'obéir inviolablement à toutes vos volontez. S'il ne vous plaist d'en faire cas, et si vous ne m'estimez digne de recevoir les loix de vostre obéissance, ni d'estre vostre, je mourrai néanmoins vostre, et vous feray cognoistre que je ne suis pas moins constant que fervent en Amour.

Que pouvez-vous donc plus douter après tant de véritables assurances de mon amitié, ou plustost tant de gages certains et plèges assurez de la servitude éternelle que je vous

ay vouée ? Est-il besoin, priant pour l'amour, de prier par autre chose que par l'Amour mesmes ? S'il mérite d'estre receu pour sa dignité, mon amour est honeste et vertueux. Si pour sa puissance, dès qu'il s'est emparé de mon cœur, il en a chassé toutes autres affections, et s'en est rendu maistre absolu sans compétiteur. Si pour sa fidélité et constance, vous sçavez le temps qu'il y a que premièrement je me mis à vostre service, et si depuis je me suis peu esclaver sous autre joug que le vostre. Si pour la primauté, j'ay commencé à vous aimer devant tous et si je l'ose dire, devant que vous eussiez esté veue d'aucun, comme si le destin avoit voulu ciller les yeux de tous autres, pour ouvrir les miens aux raiz de vostre beauté. Si pour sa violence, il vous la faut considérer par vous-mesmes. Car si les effects ont quelque rapport et ressemblance à leur cause, vous devez croire que mon amour est infiniment grand et violent puisqu'il est produit d'une cause, assçavoir vostre beauté, qui est infiniment excellente. Si c'est pour le respect et pour la discrétion, hélas ! j'ay crainte bien souvent, que ma trop grande discrétion ne vous semble timidité ou froideur, tant le respect, signe inséparable d'un vray Amour, a de puissance sur l'impuissance de mes volontez, non plus volontez, ains sujettes et humbles servantes de

la vostre ! Voulez-vous donc pas donner quelque soulagement au mal qui me consume ? Quoy ? Pourrez-vous refuser cette petite faveur, non à moy, mais à l'Amour qui vous en prie par ma bouche avec tant d'humilité et de dévotion que si c'estoit la Déesse la plus inexorable du monde, qui eust au lieu de cœur un marbre dur, elle en seroit amollie ? Tant de vives estincelles qui brillent en mon Amour ne pourront-elles fondre les glaces de vostre ame trop dure et trop farouche pour recevoir un si gracieux hoste ? Voulez-vous des hommages ? voilà je me prosterne en terre à deux genoux devant vous, et vous adore non plus comme une Princesse mortelle, mais comme une Déesse immortelle. Voulez-vous des vœux ? ma bouche et mon cœur en sont tous confits. Voulez-vous des sacrifices ? je vous sacrifie mon corps, mon ame et toutes mes volontez. Mais paravanture faites-vous difficulté de loger l'Amour à cause que vous ne le cognoissez, et c'est trèsbien fait à vous, car on dit qu'il faut cognoistre avant que d'aimer. De moy si vous me cognoissez ou non, et si je mérite quelque chose, je laisse cela à vostre secret jugement ; mais quand à l'Amour je désire bien que vous sachiez quel il est, et de quel bois il se chauffe. Je m'assure que quand vous le cognoistrez, vous lui ouvrirez la porte de vostre cœur

toute grande et le priez de demeurer vostre hoste pour jamais.

Amour est désir de beauté, ou, comme disoit la sage Diotime, Amour est un enfantement au beau tant du corps que de l'ame. Quand Vénus la mère de Beauté nasquit, tous les Dieux s'assemblèrent, et firent un banquet solennel pour célébrer cette heureuse naissance, où Porus Dieu d'abondance s'estant en-yvré de nectar s'alla endormir dans un jardin parmi les fleurs; et Penie Déesse d'indigence désirant de longue-main avoir un enfant de Porus, se vint coucher tout auprès de luy, et de ses œuvres conceut Amour, lequel estant né se mit incontinant à suivre Vénus, pource qu'il avoit esté conçu à sa naissance, et d'autant qu'elle est Déesse de Beauté, Amour a tousjours depuis esté désireux des choses belles.

Or un chacun de nous, comme vous sçavez trop mieux, Mon cœur, est composé de corps et d'Ame. L'Ame qui a receu du ciel les semences des Vertus, quand ce vient en un certain temps, désire les enfanter en quelque belle ame. Le corps semblablement qui a receu de Nature les semences de la génération, désire de beaux corps pour y semer de beaux enfans. Cela ne se peut faire, sinon au Beau.

Car Amour qui est le guide et le conducteur de ce divin chef d'œuvre, n'a rien tant à contre-cœur, ne qui luy déplaît plus que cela qui est laid ; tant s'en faut qu'il se puisse allier de la laideur, qu'au contraire il la fuit et l'aborre, comme la chose qui luy est la plus ennemie. Et la Beauté sert à l'Amour en son enfantement ainsi qu'une sage femme ou quelque Dêité propice qui luy aide à produire son fruit sans aucune douleur, ni empeschement. Que si je ne voyois en vous seulement que la beauté du corps, sans la beauté de l'ame, il me seroit impossible de vous aimer ; car le Ciel ne m'a fait naître que pour aimer les choses parfaitement belles.

Et c'est, Mon cœur, cette beauté intérieure qui me ravit et me dérobe à moy-mesmes, c'est celle que j'adore si superstitieusement, et à laquelle si j'osois et si je l'avois veue à nud sans estre voilée de cette escorce mortelle, je ferois des sacrifices tout ainsi qu'à Dieu mesmes. Et néanmoins je ne laisserai, pour tesmoignage de ma dévotion, de vous dire que depuis l'heure de ma captivité, il ne s'est passé jour que je ne luy aye offert, voire sacrifié de mes meilleures pensées sur l'autel de mon obeysance, ou brusloit un feu continuel de désirs immortels. Tel est l'Amour qui me possède et un désir importun m'es-

guillonne par des esclans secrets à produire cette semence céleste des Vertus pieçà germée en mon ame, ni plus ni moins qu'à ces petis enfans à qui les dents commencent à percer, une douleur fascheusement plaisante leur démange, et espoinçonne les gencives.

Aussi tost que je vous apperçoi, je frissonne d'horreur, une crainte honteuse me glace tout le sang, le cœur me débat, et une sueur froidement bruslante me découle du front, ainsi qu'une mortelle rosée, se faisant peu à peu un si grand changement en toutes les parties et de mon corps et de mon ame, que je ne sçay plus ce que je suis, et demeure transporté en des ectases et ravissemens tout divins. Et si n'estoit le voisinage de vos beaux yeux d'où je hume à longs traits d'un costé le poison qui me tue, d'autre costé le nectar qui me r'avive, balançant ainsi entre des morts et des vies sans pouvoir ni vivre ni mourir tout à fait, je m'envolerois au Ciel au milieu de tant de chers transports. Mais non, je m'en irois au lieu où je désire le plus estre; car où pourrois-je aller ailleurs qu'en ce beau paradis d'Amour, vostre beau corps, la boëste bien aimable de vostre belle ame? Et cependant je demeure esperdu, affollé, et comme furieux auprès de vous, pour les accès redoublez de cette fièvre amoureuse. Ne

nuît, ne jour, le sommeil ne s'assiet sur mes paupières ennuyées de s'ouvrir pour recevoir autre clarté que la vostre. Je ne puis arrester en place, mais courant çà et là ainsi qu'un insensé je vay cherchant le repos en l'amiable refuge de vostre beau visage, lequel ayant devant moy je regarde avec tant d'ardeur et d'affection, soit ou pour quelque secrette divinité qu'il recèle, ou pour ce qu'il détient le trésor de mes désirs enserré, que si je le pouvois engloutir avec les yeux, je ne ferois point à deux fois d'une si délicieuse viande. Quand il m'en faut absenter, ô cruel et rigoureux départ ! il m'est advis que l'on m'arrache le cœur entre les dures pinces de mille tenailles rouges. Bien que vostre image est tellement imprimée en mon ame, que mon ame ne soit plus que l'image de vostre visage, et que par ce moyen il semble qu'il ne peut y avoir d'absence de vous à moy, puis que je ne suis plus sinon ce que vous estes, mais cela ne sert qu'aux yeux de l'ame qui repaist continuellement ses pensées de la contemplation de vos beautez, et non aux yeux du corps affamez de vostre veuë, comme de leur vie. Pour ce qu'estant tout ainsi que la glace d'un miroër qui ne représente ses objects qu'autant de temps qu'ils sont présens, ils ont incessamment besoin de vostre présence, comme de leur plus nécessaire et plus délicate nourriture.

Non, je n'estime rien au pris de tout cela que la lumière du Soleil nous monstre de plus admirable : ni mon père, ni mes frères, ni mes amis, ni les loix, ni les Roys (ils sont sujets eux-mesmes à l'Amour, et luy font humblement hommage aussi bien comme moy), ni leurs grandeurs et opulences, ne me sont rien au pris de vous.

Et pour vous dire vray, Mon cœur, je ne vous aime pas seulement pour ce que vous estes belle, combien que si vous n'estiez belle je ne vous aimeroi pas, mais sur tout pour ce que de vous dépend tout mon heur et mon mal-heur, selon qu'il vous plaira incliner la souveraine puissance, que vous avez sur mes destins, ou à la pitié ou à la cruauté; c'est vous qui tenez en main toutes mes bonnes ou mauvaises fortunes; c'est vous qui estes seule la guarison du mal incurable, sinon que par vostre moyen, qui me martire impi-toyablement.

Voilà la fin de mon Amour, voilà le remède que je cherche de vous. Si vous ne me voulez faire cet honneur que de m'aimer, trouvez bon seulement que je vous aime. Mais comment ne trouverriez-vous bon tout ce qui vient de la part d'un amant qui vous aime plus que soy-mesmes? ce seul nom d'Amant,



ce seul titre, vous doit oster toute crainte et tout soupçon de mal ou perfidie; et si vous croyez, comme je vous prie de croire, que je vous aime extrêmement; que devez-vous espérer ni attendre de moy, sinon que toutes choses qui soient à vostre avantage? Moy, que j'entreprisse rien à vostre deshonneur, ou qui vous portast préjudice? Amour m'en oste le courage, l'esprit et l'entendement. Il m'aveugle les yeux au mal et me les fait clervoyans au bien. Hé! ce seroit pour perdre vos bonnes graces : car aussi bien ne l'endureriez vous pas. Et telle perte me seroit plus griève et plus insupportable que la perte de mille vies, si tant Nature m'en pouvoit donner. Je ne vous recherche sinon que pour me bien-heurer, serois-je bien si fol et si mal né que de tarer moy-mesmes mon bon-heur?

Les faux Amans souhaitent et procurent à leurs amies des vices en leurs ames, des tares en leurs corps, et des infortunes en leurs biens; ils voudroient que tout fust dérégulé et désordonné en leurs actions, qu'elles fussent sottes, pauvres et infortunées, afin d'en abuser plus aisément; car leur ardeur n'est pas afin de s'unir perpétuellement et passer leurs jours avec elles, ains seulement pour en tirer le plaisir d'un jour ou d'une heure et puis les quitter après leur avoir imprimé sur le front

une éternelle marque d'infamie. Au contraire les vrais Amans comme moy, qui n'ont pour but de leur Amour que l'honesteté et l'union perpétuelle d'une réciproque amitié, ne s'enflamment que de chastes désirs, et si leurs maistresses estoient telles qu'ils les souhaitent, elles seroient Roynes, Princesses ou Déesses.

Ne craignez point, non, Mon cœur, ne craignez point : ce que je désire de vous, n'est pas à la façon de ces satyres bouquins, qui ne visent qu'à l'ordure et l'impudicité. Plustost le Ciel vangeur de mon parjure, me foudroye la teste de mille esclats de tonnerre, que j'attente rien en vous que ce que les saintes loix me permettront. Et en attendant ce jour heureux : seul jour qui doit luire à mes jours, au moins si le ciel et mon destin daignent estre si favorables à mes desseins, je ne demande sinon que vous me rendiez un Amour réciproque.

Vous dites, qu'il est défendu aux filles d'aimer. Ouy d'aimer follement. Et quoy ? Vous aimez bien vostre père, vostre mère, vos frères et vos sœurs ? Il n'y a donc point de mal à aimer honestement ceux qui vous aiment aussi honestement. D'où l'on cognoist assez que l'Amour est une chose à deux en-

vers, c'est-à-dire bonne ou mauvaise selon l'intention de celui qui en use et la façon. Si on en use vertueusement l'action est vertueuse ; si c'est aussi pour mauvaise fin, telle amour est à blâmer. Mais je vous prie, quelle offense y a-t-il à rendre bien pour bien ? Voudriez-vous haïr un qui vous aime ? Vous seriez bien cruelle et bien ingrate ; que feriez-vous davantage à votre ennemi mortel ?

Quoy ? vous appréhendez ; de quoy avez-vous peur ? d'estre trop honeste et trop gratuite ? Eh ! que pourroit-il jamais arriver de meilleur ni de plus souhaitable à un jeune homme qu'une belle et honeste maïtresse ? ou bien à une jeune fille qu'un sage et honeste serviteur ? Car s'il y a rien au monde qui nous guide plus droit et plustost au champ de la félicité par le pas de la vertu, qui nous y attire avec de plus fortes chesnes, et qui plus brusquement nous retire du vice, c'est l'Amour : quand nous avons honte des choses mal-faites, et prenons plaisir en celles qui sont bien faites.

L'Amour a des ailes, non pas pour voltiger inconstant çà et là, comme feignent les poètes, mais pour élever nos ames sur ses ailes, ou plustost pour bailler des ailes à nos ames,

afin qu'elles s'eslèvent vers les choses belles et immortelles, tirées à ce divin mystère par les gratieux attraits des beautez que nous voyons ici bas : ce qui arrive infailliblement lors que deux jeunes personnes bien nées, et d'un bon naturel, s'entr'aiment uniquement d'une Amour mutuelle. Car ils aimeroient mieux mourir d'un million de morts que de commettre rien de sale ou déshonneste l'un devant l'autre, rien qui ne fust bien à point et digne de louange. Ils prennent garde chacun d'eux à leurs actions de si près, pour le désir qu'ils ont de se complaire l'un à l'autre, que si d'avanture par mégarde il leur eschape de faire quelque chose de goffe et qui ne soit à faire, ils rougissent de honte, et un regret, un crève-cœur indicible, leur ronge l'esprit pour avoir esté veuz, par ceux auxquels ils désirent la moindre de leurs actions estre une perfection, et par manière de dire un miracle. Un gentil serviteur ayant les yeux de sa maistresse pour tesmoins, craindra plus de broncher que si c'estoit devant son père, devant sa mère, devant son magistrat, devant son Roy. Ni le désir d'estre riche, ni le désir d'estre grand, n'a point tant de puissance sur nos ames que le seul désir d'agrèer à nos Amours, pour lesquelles mesmes s'il est besoin nous ne craignons point de mourir, et ne pensons point avoir un plus digne sujet,

pour perdre la vie, si on la pouvait perdre, l'employant pour une chose que l'on aime plus que la vie. Ha! que le monde seroit heureux s'il n'estoit composé que d'Amours.

Je ne parle point des contentemens que reçoivent deux cœurs liez et attachez des liens d'une affection réciproque. Ce ne sont pas des contentemens, ce sont des ravissements, ou plustost des félicités qui ne se peuvent imaginer sinon par ceux qui en sont enyvrez. L'Amour nous fait goûter plus de délices en un jour que nous n'en pouvons espérer en un siècle d'années de toutes les passions qui nous maïtrisent, et suffit d'un seul charme de ses caresses pour détremper les aigreurs et les amertumes de tous les ennuys et les afflictions du monde. Un sou-ris donné à la dérobee, une œillade tirée de cachette, un soupir, un propos, un geste, et toutes ces petites singeries d'Amans, une mine amoureusement refusante et un dédain non dédain, mais un attrait dédaigneux, qui ne procède pas de contraire passion, mais qui tasche de la couvrir, et néantmoins qui la découvre davantage et allume quand et quand davantage les feux de nos désirs! Que si la privauté nous fait jouir de quelques particulières faveurs, lesquelles nous tenons superstitieusement cachées dans nostre sein (car le se-

cret est le baume de l'Amour), tous sentiers menans au dernier point, en quelle mer de joye se baignent nos esprits ! quand sous un tel calme, poussez de si gratieux vents, nous venons tout doucement peu à peu surgir au port heureux, où l'estoille de Vénus conduit les pélerins d'Amour.

Je sçay à la vérité que la plupart de ceux qui se meslent d'aimer, abusent de la dignité d'Amour, quand ils appliquent une si divine passion à choses viles et abjectes, voire à choses déshonestes. Et telle sorte de gens méritent bien qu'on leur ferme la porte au nez et d'estre bannis à perpétuité de la compagnie des vrais Amans. Mais ceux qui marchent d'un bon pied, avec une sainte et chaste intention, telle qu'est la mienne, tant s'en faut qu'ilz doivent estre rejettez, qu'au contraire ils devroient estre receuz les bras ouverts, ou plustost appelez et recherchez par grande affection. Eh ! quel plus beau trésor, quel plus riche acquest sçauroit on jamais faire que d'aquérir une belle et sainte amitié ? Ce n'est pas peu, Mon cœur, que de vous estre asservie une ame comme est la mienne, je ne veux pas dire si belle, mais si franche et si libre de toute autre passion, fors celle-là que vos perfections seules dignes de me commander, y ont plantées avec de si fortes ra-

cines, que la seule mort sera pour les arracher. Je me trompe, la mort n'a point de puissance sur mon Amour qui est immortel, conçu de semence immortelle; il m'accompagnera jusques au tombeau pour vivre éternellement dedans les cendres de mon cœur consommé par le feu de vos beautez.

L'Amour a cela de propre qu'il ne porte envie à personne et n'est point aussi envié; là où règne Amour l'envie et la jalousie, deux sœurs germaines, ne trouvent point de place. A cette occasion la commune loy des hommes ottroye de grandes licences aux Amoureux, favorisant leurs entreprises, et leur permettant d'inventer mille et mille ruses pour gagner les bonnes graces de leur rebelles, les flater, les louer, se mettre à genoux devant elles, les prier à jointes mains, et par manière de dire, les idolatrer. N'avoir ni sens ni mouvement aucun, sinon celui qui procédera de leur fantaisie, ainsi que d'un premier mobile qui donne le branle à toutes nos actions. Rire si elles rient, pleurer si elles pleurent, chanter si elles chantent, haïr ce qu'elles haïssent, aimer ce qu'elles aiment, brief s'assujettir au joug d'une extrême servitude extrêmement infame et deshoneste, si on la supportoit pour quelque autre occasion, soit pour de l'argent, ou pour

des estats, mais très-honorable et très-gracieuse pour avoir prins son commencement de l'Amour.

Dit-on pas bien davantage, qu'il est loisible à un Amant de se parjurer pour acquérir ou retenir les bonnes graces de sa maistresse ? De façon qu'il n'y a sorte de mal que l'amour ne rende excusable, tout àinsi que l'amertume du fiel seroit adoucie par une plus puissante douceur du miel. Mais qui voudroit accorder qu'il y eust du mal en Amour, là où il n'y a point de violance ni d'injustice, et où tout ne va que de gré et grace finissant aux termes d'une sincère amitié ? S'il y a de l'injustice, c'est quand deux beaux yeux après nous avoir charmé la raison, nous dérobent à nous-mesmes pour s'approprier la possession et de nos corps et de nos ames en toute puissance souveraine : mais s'ils se donnent aussi à nous en récompense, ne faisons-nous pas un désirable eschange ? d'ailleurs telle force nous plaist bien, et voulons bien estre ainsi violentez ; or quand on fait à nostre gré on ne nous fait point de tort. S'il y a de l'avarice, ce n'est qu'une avarice d'affections, desquelles encores sommes nous prodigues à l'endroit de nos Amours et avares à la vérité, à l'endroit de tous autres, S'il y a de la cruauté, ce n'est qu'alors que l'effort tyran-



nique d'une beauté nous oste l'ame et la vie quand et quand, mais aussi venant à estre aimez, nous recevons deux vies pour une, car nous recouvrons la nostre jà perdue, et prenons en don la vie de l'aimée, qui désire au réciproque vivre en nous, comme nous en elle. Et bien, Mon cœur, que dites-vous à cela ? les effets d'Amour ne sont-ce point des actions infiniment vertueuses, voire les vertus mesmes ?

Paravanture faictes vous difficulté de m'aimer, pource que vous n'estes pas encore bien assurée que je vous veille du bien, et que je vous porte une vraye et cordiale affection. Hélas ! en pouvez-vous douter après tant de marques luisantes, tant de signes apparents de mon Amour trop visible ? Un feu si clair comme le mien se peut-il bien cachér sans estre veu, de vous principalement qui l'avez allumé ainsi qu'un moindre flambeau s'allume à la brillante lumière d'un plus grand ? Aussi tost le Soleil traverseroit nostre monde sans estre veu de nos yeux. Ou bien ce sont les ténèbres espoisses de vos trop sombres deffiances qui estouffent les rayons de ma flame, qu'ils ne vous puissent luire. Ce sont les glaces de vos incrédulitez qui esteignent les estincelles de mon feu pour vous en oster le sentiment.

Pourtant si jamais je n'ay osé ouvrir la bouche pour le vous déclarer jusques à maintenant, c'est la grandeur de ma passion égale à la grandeur de vos mérites qui m'a lié la langue d'une telle impuissance que je n'ay peu le déclarer que par signes selon l'ordinaire des extrêmes douleurs, qui se font assez entendre d'elle-mesmes, par leurs eslanemens, sans qu'il soit besoin de la parollé.

Ne m'avez-vous jamais veu soupirer auprès de vous sans cause aparente ni sujet aucun, sinon celuy qui me venoit de vous ? Quand je vous regarde si souvent les yeux gloutonnement ouvers, si qu'il semble que je doive vous avaler, que dites-vous en vous-mesmes ? quand vous me voyez esperdu, transporté, languissant auprès de vous : quoy ? que c'est une passion commune et ordinaire, les autres vous en font-ils de mesmes ? un discours interrompu qui va de coq à l'asne, comme on dit, pallir, rougir, souspirer à tout propos, perdre contenance, se plaindre, louer importunément, se fascher, prendre un dédain avec une humeur bravache, et puis chercher sa grace avec toute sorte de submissions et de prières, entrer en des vains soupçons, se defier, caresser, courtiser, avoir l'ame sur les lèvres, les penser sur le front, le parler dans les yeux, ce sont des signes visibles, des tru-

chemens certains de l'inflammation du cœur qui envoie ainsi ses ambassades au dehors pour tesmoigner les accès de sa fièvre, qu'il tient cachez au dedans avec tant d'inquiétude.

Puis donc que vous estes désormais assurée, Mon cœur, de la grandeur de mon Amour qui est sans pair, pouvez-vous plus refuser honestement place en vos bonnes graces à celui qui s'est osté à soy-mesmes pour se donner à vous? Voudriez-vous bien refuser un présent si précieux, non pour le mérite du présent, mais pour le mérite de celui qui le fait? Amour vous a donné mon cœur, voudriez vous refuser un si digne et si recommandable donneur? c'est une grande impiété que de refuser les présens des Dieux. Or maintenant laisserez-vous périr une chose qui est tant vostre, qu'elle ne le peut plus estre davantage sinon en tant qu'il vous plaira la mettre davantage en vos bonnes graces?

Entretenez mon cœur, ce vous est un très-fidèle esclave acquis, il vous servira très-dévotieusement en tout ce qu'il vous plaira luy commander. Et si vous servira encore de trophée et de despouilles triomphantes pour honorer vostre beauté, laquelle on estimera d'autant plus puissante, que jamais nulle

autre ne se l'est peu assujettir, tant il estoit dédié à vos fers et vos liens gratieux. Il faut peu pour son entretien, comme à un simple esclave : ayez seulement agréable qu'il soit vostre, le voilà content. Mais comme vray Amant il a besoin de quelques particulières caresses pour sa nourriture ; la moindre de vos faveurs procédant d'un cœur également passionné, luy sera une Ambrosie pour l'immortaliser.

L'Amour est une chose merveilleusement précieuse ; il ne s'achette que par luy-mesme ; il porte son pris et sa valeur quand et soy, et n'y a que l'Amour qui puisse payer l'Amour, ni l'or ni l'argent, ni les pierreries, n'en sçauroient jamais égaller le mérite. Il se nourrit de nos plus chères pensées, c'est son sucre, son miel, et ses délicatesses. Et si ne veut qu'on les luy offre par manière d'acquit, ni comme en passant. Car le Dédain, garde et conservateur des privilèges des Amans, veille incessamment sur leurs actions, et se tient là tout prest pour les recevoir entre ses bras quand ils ne sont pas receuz ainsi qu'ils le méritent, et les mettant à couvert de son asyle contre les outrageuses pluyes des refus et mépris, il laisse les amans dédaigneux, et dédaignez à leur tour, entre les fascheux orages et les importunes tempestes des dépits

et crève-cœurs pour se voir délaissés, après avoir été si ardemment chéris.

L'on peint Amour enfant, plus aisé à offenser qu'à appaiser, et s'il s'appaise, sa paix n'est de durée que par le moyen de beaucoup d'amoureuses caresses réitérées sans cesse. L'on raconte qu'aussi tost qu'il fut né il ne faisoit que languir, et s'en alloit mourant peu à peu sans que sa mère Vénus par l'entremise des Graces donna ordre de lui amener promptement un petit frère appelé Anteros ou Contr'amour, par la compagnie duquel Amour reprit vigueur et s'accrut merveilleusement, en sorte que depuis il n'a peu vivre un seul moment de temps sans ce petit frère, et faut toujours qu'ils soyent l'un avec l'autre. Ce qui nous apprend, Mon cœur, que nous devons contr'aimer ceux qui nous aiment, autrement nous sommes homicides, sacrilèges, et s'il se trouve encor au monde rien de plus détestable, plus cruel et plus barbare. Tuer impiteusement tant d'innocens désirs esclos en mon ame par l'excellence de vos divinitez, amortir tant de saintes flammes que le feu sacré de vos beaux yeux y a si chastement allumées : vous ne le ferez pas, ce seroit démentir vostre beauté qui ne promet rien que douceur et débonnairété, vous auriez honte d'estre si contraire à vous-

mesmes et à vostre beau naturel qui ne vous a point fait un cœur de roche insensible aux traits de la pitié. Et d'ailleurs vous sçavez bien que cette puissance divine tutélaire des Amans qui a l'œil sur leurs ardeurs chastie avec toutes les pointes de rigueur ceux qui dédaignent et méprisent une Amour saintement commencée. Je craindroi fort qu'il vous en arrivast quelque mal-heur ; et cela me seroit une re-charge de douleurs plus grièves mille fois que vos dédains, voire que la mort mesme ; ores que c'est mourir martire que d'estre dédaigné.

Aimez-moy donc, Mon cœur, ou plustost contr'aimez ; si d'avanture vous cuidez qu'il importe à la modestie des filles de commencer en Amour, laissez-moy faire, j'iray devant, suivez-moy seulement, je vous mènerai droit au chemin de la vraye félicité. Aimez-moy, autrement je mourrai. Car comment pourrois-je vivre privé de l'entretien de ma vie qui sont vos bonnes grâces ? Mais aussi, si vous venez à m'aimer, je mourrai d'aise et de joye, pour me voir jouyssant d'un bien dont toutes les assurances les plus certaines du monde ne m'eussent peu donner la moindre espérance.

Davantage qui ne voudroit franchement

perdre la vie entre les bras d'une si heureuse jouissance, de peur d'estre contraint puis après de la perdre malgré soy au milieu de mille et mille regrets cuisans, estant privé d'un tel bien, comme toutes choses sont sujettes à changement, et principalement celles qui sont eslevées au comble de volupté? Mais aussi qui auroit le courage de mourir au milieu de tant de chers et précieux plaisirs? Toutes-fois aimez-moi : car s'il convient laisser la vie je l'aime mieux laisser en jouissant de vostre amitié, d'autant qu'il est moins douloureux de mourir en buvant quelque délicieux nectar, que de mourir de soif, et plus souhaitable de mourir de joye que de mourir d'ennuy.

Aimez pendant que vous estes jeune; si vous attendez plus long-temps vostre âge se passera ainsi comme une fleur, et ne serez plus propre à l'Amour. Quand ce beau visage maintenant si poli et bien lissé, sera chargé de rides et de crasse, quand ce beau teint clair et net sera terni, quand ces roses et ces œillets de vos lèvres amoureuses seront blesmiz, quand cette gorge d'yvoire, ce sein de nege non foullée, ces tetons rebondis et souspirans je ne sçay quoy qui fait souspirer les ames les plus froides, ne porteront plus que les enseignes honteuses et déplaisantes

d'une jeunesse inutilement passée, ces deux yeux rians, les logettes des Cupidons, ores chargez de boue et d'ordure, ne feront plus que pleurer la perte des années passées : que pensez-vous qui vous affectionne ? qui vous recherche ? qui vous courtise ? En vain vous maudirez votre durté, en vain vous regretterez vos jeunes ans, et en vain vous essayerez à faire trouver beau cela qui n'est plus capable de beauté, et par conséquent d'Amour : car il y a une haine perpétuelle entre l'Amour et la laideur, comme entre la beauté et la vieillesse, la laideur, dis-je, ordinaire apennage des cheveux gris.

Amour est né parmi les fleurs. Il ne faut pas penser de le tenir en un lieu qui n'est point gay et florissant, soit le corps ou soit l'ame : aussi tost qu'ils commencent à fanir et passer fleur, Amour s'envolle de là haut à l'es-sort, viste, et les quitte. Ni plus ni moins que la Déesse Até, Déesse malencontreuse, ne va cheminant que sur les testes des hommes, et jamais par les pavez, pour ce qu'elle a les pieds tendres, dit Homère, ainsi Amour qui est tendre, floüet, et délicat, ne se promène que par les cœurs des jeunes : encor faut-il qu'ils ne soient point endurcis par la glace de ces humeurs sauvages et farouches qui ne peuvent recevoir aucune douce passion. Et



entre les passions, il n'y en a point une plus coulante et plus glissante que celle de l'Amour, une qui soit plus délicate ; elle se coule insensiblement dedans nos ames, et insensiblement elle s'en escoule.

Jouisson donc, Mon cœur, des fruicts savoureux que la printannière saison nous offre ; nous sommes vous et moy en l'Avril de nos ans. Pendant que nous sommes eschaufez d'un beau sang, que l'ardeur ne manque point à nos désirs, et la vigueur à nos corps, prenez l'occasion, et ne perdon le temps qui est si cher, et lequel s'en estant une fois envolé ne retourne jamais plus. Votre humeur et la mienne s'accordent bien ensemble. Heureux, infiniment heureux les Amans à qui le Ciel a fait tant de faveur, que de les acoupler sous le joug de semblables complexions ! Vous estes d'une humeur gaillarde, et moy aussi. Vous fuyez la mélancholie et je la hay plus que la mort. Vos actions tendent toujours à quelque chose de beau et de gentil ; et les miennes qui suivent les vostres comme l'éguille touchée de la pierre d'Aimant suit la Tramontane, courent après les choses belles et gentilles. Je croy encor, que vous et moy sommes nez sous le bénin aspect d'un mesme astre, et que Vénus la mère des Amours nous regardoit au point de notre heureuse nais-

sance. Brief, il semble que le Ciel, qui apparie chaque chose à son semblable, vous aye voulu obliger de tout en tout à me porter pareille affection que je vous porte.

Et si vous pensiez bien, Mon cœur, je suis la moitié de vous-mesmes, et vous semblablement estes aussi ma moitié : ainsi vous et moy sommes les deux moitié d'un Tout, qu'il faut refaire en les rassemblant l'une avec l'autre, pour obeyr à l'Amour nostre souverain maistre qui n'apète que les choses belles. Or n'y a-il rien plus laid que ce qui est imparfait et manque de sa vraye forme, qui seule donne l'estre et la beauté à toutes choses ?

Si vous me demandez à quoy je cognoi, que je suis vostre moitié, et que vous estes la mienne : je le cognoi aux signes qu'Amour luy-mesmes m'en a donné. Signes indubitables que le Ciel m'imprima en l'ame, lors qu'il me sépara d'avecques vous. Car au commencement vous et moy nous n'estions qu'un corps et qu'une ame, Mon cœur ; mais quand le Ciel nous voulut envoyer ici bas pour habiter la terre il nous sépara en deux, pour quelque considération occulte que nous ne sçavons pas ; à telle condition toutesfois de reprendre chacun nostre moitié, dès la pre-

mière veuë, et se réunir si estroitement ensemble que jamais plus il ne s'en face séparation aucune. De là vient qu'un chacun de nous, dès que l'âge ordonné pour entrer en cette queste luy est venu, ne cesse de chercher çà et là sa moitié désirée, et aussi tost qu'il l'a trouvée, il est ravi d'aise et de joye pour une si heureuse rencontre, et brusle d'impatience de l'embrasser, se rejoindre et coller avec elle pour jamais d'un lien indissoluble. Et de là vient encor ce que l'on dit communément, que les mariages se font au Ciel et s'accomplissent en la terre.

Le signal de cette reconnoissance sont certaines marques que le destin engrave sous l'empreinte d'un mesme astre, ores que ce soit en divers temps, en nos esprits quand il les bannit icy bas pour y demeurer en leurs corps, desquelles marques il donne le mesme caractère et les mesmes traits à ceux qu'il nous ordonne pour estre nostres. De façon que dès aussi tost que deux personnes telles que cela s'aperçoivent, ils se reconnoissent incontinant à ces marques comme à des livrées, et leur esprit frappé de cet objet, se sent persuader par des raisons incognues, que c'est là je ne sçai quoy de luy, que c'est là sa moitié; Amour conducteur de tout ce beau chef-d'œuvre vient à la traverse, qui nous en

donne plus certain advis, et nous fait croire tout à fait, avec des persuasions si doucement violantes, et ausquelles il se trouve si peu de résistance, voire nous y en apportons si peu, que facilement nous nous inclinons de son costé. En quoy il monstre que ceux-là qui l'ont peint aveugle estoyent eux-mesmes bien aveugles ; au contraire il est très-clervoyant, et donne la mesme qualité à ceux qu'il touche, puisque du premier trait d'œil il leur fait voir si clairement des choses si secrettes et si obscures. Bien est vray qu'après nous avoir ouvert les yeux sur la beauté qui nous doit commander, il nous les ferme si aveuglement sur toutes autres beautez, quelles qu'elles soyent, que nous n'en pouvons plus voir qui nous agréent, si que bien souvent nous serons amoureux d'une personne qui ne sera pas belle, et d'une autre paravanture cent fois plus belle, nous n'en serons pas seulement esmeuz. La raison est, que ce n'est pas simplement une beauté laquelle nous aimons, mais c'est la nostre, ou partie de la nostre, celle dont nous avons les marques, celle que le Ciel nous a destinée, nostre esprit ne se pouvant disposer en sorte quelconque pour s'assujettir à d'autre. Toutes fois pour un si grand heur que nous recevons par l'entremise d'Amour en cette reveüe désirée, il nous fait tort à quelques uns en un point,

car c'est toujours le plus beau des deux et le plus accompli qui tient l'empire, c'est luy qui attire à soy et qui ravit, l'autre ne fait que suivre et se ranger volontairement à la chesne ainsi qu'un pauvre forsaire.

Et s'il vous en souvient, Mon cœur, et je vous prie qu'il vous en resouvienne, lors que premièrement, je vous vy, vous estiez encor fort jeunette (qui eust pu cacher sa maistresse aux yeux aiguz d'un amant ?), nullement capable d'aimer, au moins pour y fonder un sujet de vraye et entière amitié, sinoñ pour moy qui recognus incontinant par ces mouvemens secrets de mon ame, que vous estiez celle à qui j'estois destiné pour consacrer mes meilleures affections. De fait, il ne me fut possible de deslier mon cœur des charmes et des enchantemens de cette nouvelle veuë. Et depuis ce temps-là, quelque contrainte que j'aye peu donner à la liberté de mon esprit il n'a jamais voulu changer d'Amour, ou s'il en a receu par mégarde quelque autre, le vostre qui s'estoit logé le premier en la place l'en a tousjours chassé, et est demeuré le maistre comme encores il est à présent.

Assurez-vous, Mon cœur, que si vous n'estiez quelque chose de moy, je ne vous désireroi pas si ardemment. Voyez-vous comme

l'eau désire s'assembler avec l'eau, la terre avec la terre, le feu avec le feu, et ainsi chaque chose à son semblable? le pigeon cherche la pigeonne, le passereau la passe, le tourt la tourterelle. Tenez pour véritable, que jamais le Destin, sage conducteur des choses nées, ne permet que deux contraires s'entraiment. Ainsi le méchant est haï du bon, et le bon est aimé du bon. Mais bien plus; car le méchant ne peut estre vraiment aimé du méchant. Car si la ressemblance est cause de l'Amour, comment les méchants se pourront-ils entr'aimer. lesquels tant s'en faut qu'ils s'entre-semblent, que mesmes ils sont si dissemblables à eux-mesmes? le vice et la malice n'a rien que d'inégal et dissemblable à soy, la vertu est pleine de proportion, d'égalité, et de belle symmétrie, uniforme et constante à soy-mesme.

Si vous estes belle et bonne, comme vous estes, que devez-vous penser de moy? Excusez-moy si je m'ose donner en vostre présence ces qualitez de beau et de bon, qualitez que pour le respect que je vous porte, je confesse estre deuës à vous seule; ce n'est point la gloire ni la présumption qui me dominant en cela, c'est la vérité de vos perfections qui sont incomparables. Car si je suis quelque chose, je ne le suis que par vous, et en vous; c'est

de vous que me proviennent ces heureuses habitudes ainsi que de l'influence de mon astre. Et vous feroi tort de vous aimer si j'estois autre que beau et bon, mais je ne vous pourroi pas aimer si j'estois autre, puis que la ressemblance est principale cause de l'Amour. Aussi en voyez-vous aucun autre qui soit si passionné de vous que moy ? la raison de cela, c'est qu'ils ne vous ressemblent en rien, et ne scauroient vous affectionner comme il faut, pour ce qu'ils n'ont en l'ame, comme j'ay les caractères de vostre beauté. Que s'ils semblent vous aimer ils n'vous aiment pas, ils n'en font que semblant. Ce n'est qu'un visage masqué, qu'un ris contraint, que des caresses feintes, procédant quelque fois d'une honeste civilité, et quelque fois aussi d'une traistre dissimulation, pour essayer à gagner quelque chose sur vous.

Toutes ces considérations devraient bien amollir la dureté imployable de vostre cœur, et croire que puisque je vous aime par ordonnance céleste, mon Amour n'est que sainte et céleste. Joint qu'estant doués d'une beauté divine, vous ne pouvez estre adorée que de pensées divines et de volonteés saintes. A l'humain on donne l'humain et les choses divines aux diviniteés. Mon cœur s'est telle-

ment purifié au feu sacré de vos beaux yeux qu'il ne respire plus rien de terrestre ni de mortel, et désormais selon l'inclination que vostre Amour, l'estoille vénérable et guide de sa vie, luy plaira inspirer, il ne méditera plus rien que des ouvrages immortels, qui sont ceux dont je vous parlois naguères : la génération des beaux enfans et des vertus par le moyen desquels nous immortalisons et nos corps et nos ames.

Çà donc, Mon cœur, çà que je vous embrasse, et que nous refaçons vous et moy, cette admirable et désirable Androgyne : rassemblons ces moitié trop long temps séparées ; aussi bien les impatiences de mes désirs sont montées à tel comble, qu'il m'est impossible de les plus retenir.

Oùay, Mauvaise, voudriez-vous empêcher l'effet d'une œuvre si sainte et si divine ? quoy ? m'engarderez-vous de reprendre le mien ? Vous estes ma moitié, il vous faut réunir à moy, le Ciel l'a ainsi ordonné ; osez-vous contredire à l'ordonnance céleste ? Est-ce que vous craignez de n'estre plus rien après que je vous aurai reprise et réunie à moy qui suis vostre moitié, pour en faire un beau Tout ? Non, non, faisons autrement : ce ne sera pas vous qui vous joindrez à moy,



je me joindrai à vous, et au lieu que vous n'estiez que demie auparavant, vous serez toute entière, et moy je ne serai plus rien : dont il ne me chault, pourveu que je demeure tousjours collé avec vous. Ha ! que si vous aviez tant soit peu gousté des délices de ce doux rassemblement, vous diriez bien que tous les autres plaisirs de cette vie, ne sont que fumée, qu'ombres, et songes de plaisirs au pris de ceux-là qui seuls méritent le nom de plaisirs vrais solides et entiers. Mais las ! faut-il que je vous récite l'histoire des joyes d'autruy pour taire celle de mes douleurs ? ne vaudroit-il pas mieux essayer à tirer de vostre courtoisie quelque petit appareil de vos faveurs pour fomentier la playe qui me mine ? Mais c'est le naturel des misérables d'accroistre leur mal-heur par la considération du bonheur d'autruy, croyans encor, tant ils sont insensé, que cela leur sert de quelque soulagement. Et paravanture aussi qu'oyant discourir des remèdes dont les autres ont si heureusement usé pour la guérison de leur mal, vous serez touchée d'humanité pour remédier semblablement au mien, qui n'est causé que par vous et ne peut estre guéri que par vous.

Quand donc ces deux moitez viennent à se rencontrer, Mon cœur, ils tressaillent de joye,

et de premier abord demeurent si fort estonnez pour cette veuë si inopinée mais tant désirée, qu'ils ne peuvent bonnement croire qu'ils voyent ce qu'ils voyent, tant ils ont peur que cela ne soit pas. Amour incontinant qui se tenoit au guet de longue-main, découvre son signal, reçoit le mot à tous deux, et les fait recognoistre comme deux grands et anciens amis qui ne se seroient veuz de long-temps. Puis, par embrassemens mutuels, ils s'efforcent de relier en un, leurs esprits et leurs corps cy-davant des-uniz, avec intention de ne jamais plus les séparer, et de passer en cet estat tout le cours de leur vie. Vous les voirriez attachez bouche à bouche, sein contre sein, flanc contre flanc, s'embrasser si estroitement qu'ils demeurent tout en pasmoison, ne sçavent ce qu'ils font, ne ce qu'ils sont, et si n'estoit que par un monde de baisers, amoureusement gouluz, redoublez coup sur coup, à mesure qu'ils se déroberent la vie l'un l'autre, ils se la redonnent, leurs ames abandonneroient leurs corps au milieu de ces douces estraintes pour n'en pouvoir supporter l'extrême liesse. Vous les oiriez s'entre-faire une douce guerre d'amour et s'attaquer de petits bégayemens de leurs langues comme d'assauts, de parolles interrompues, de soupirs entre-coupez, de plaintes languissantes et de langueurs plaintives,

s'escarmoucher de prises et reprises assaisonnées de mille sortes des plus délicieuses mignardises, et des plus mignardes délices, dont ils se peuvent adviser pour tesmoigner l'un l'autre les contentemens qu'ils reçoivent par ce mutuel embrassement, ou pour mieux dire embrasement de leurs cœurs, qui se fondent doucement au feu de leurs désirs, ne leur restant plus rien, ce leur semble, pour estre aussi heureux que les Dieux mesmes, sinon l'immortalité de leur aise.

Et toutefois ce n'est point tant le plaisir de Vénus qui les transporte ainsi en ces ravissemens extrêmes, comme le plaisir d'avoir retrouvé et recouvré une chose tant aimée, assavoir leur moitié, au recouvrement et jouissance de laquelle ils flairent comme en passant et par advis de pays, comme on dit, les odeurs d'une félicité qui ne se peut goûter ne sentir parfaitement de nos sens. Car mesmes le déduit amoureux (bien que sensible en toute extrémité) est fade et maigre, s'il n'est prins avec une personne que l'on aime uniquement. De façon que l'Amour luy sert de sel et de sausse, et pour nous mettre en appétit, et pour nous en oster le dégoust. Si que ces transportez et langoureux Amans, après la jouissance de ces beaux corps par eux si ardemment cherchez et désirez, trou-

vènt encor je ne sçay quoy à dire à l'accomplissement de leurs désirs, ils ne sont point encor arrivez aux termes d'un parfait contentement, leur soif n'est qu'à demi estanchée. Que pourroit-ce donc estre qu'ils désirent si fort l'un de l'autre ? C'est je ne sçay quoy de plus voluptueux que tout cela, qu'ils ne peuvent pas déclarer, ains seulement ils le devinent en eux-mesmes, comme gens possédez de quelque enthousiasme ou fureur divine, ils le voyent des yeux de leur ame, et le sentent des parties plus sensibles d'icelle.

Que si au fort de leurs plus intimes caresses d'Amour, il se présente quelque Dieu qui leurs demandast : dites moy, ô Amans, qu'est-ce que vous voulez ainsi l'un de l'autre, et ce que plus vous souhaitez pour l'effet de tant d'amoureuses mignardises si chaudement pratiquées entre vous ? n'est-ce point que vous désirez vous mesler et confondre l'un dans l'autre, en telle sorte que jamais plus ne nuit ne jour vous ne puissiez estre séparez ? Si c'est cela, je vous fondrai ainsi que deux métaux amis, et de vous deux j'en ferai un, vous ne serez plus qu'un corps et qu'une ame, tant en ce monde icy qu'en l'autre. Il est tout assuré qu'ils respondroient que cela est le seul but de leurs désirs, et qu'ils ne demandent autre chose, es-

timans qu'ils ne seront jamais heureux sinon en remeslant comme jadis leurs deux corps en un, et qu'un tel meslange ne se peut faire sinon par cette amoureuse liaison.

Heureuse et trop heureuse liaison quand elle est faicte de sa vraye moitié, et malheureux ceux-là, voire par trop importuns ennemis de Dieu et de Nature, qui s'efforcent de l'empescher, et qui par leurs opinions fantasques s'opposent jalousement à l'heur de deux belles moitez qui désirent se rassembler et se rejoindre saintement ensemble. Car s'il y a de l'heur et du contentement en mariage, il ne vient pas d'ailleurs que de ce qu'une moitié se rapparie à son autre moitié, Amour ne les laissant jamais saouler tant soit peu l'un de l'autre qu'après toutes leurs amoureuses escarmouches, il ne leur reste tousjours un désir de se revoir et rattacher de nouvelles caresses comme avec de nouvelles forces. Au contraire, s'il y a du malheur et du mescontentement il ne vient pas aussi d'ailleurs que de la séparation de ces deux moitez, inique et tyrannique séparation, seule cause de tous les divorces, riotes et fascherries, de tous les déplaisirs et dédainz que deux pauvres personnes reçoivent l'un de l'autre, quand ils ne se peuvent accorder ne d'humeurs, ne de meurs, ne de volentez en

sorte quelconque. Mais comment s'accorderoient ils de volonte, veu que leurs corps et leurs ames sont entr'eux si discordans? veu qu'ils sont dediez à d'autres, dès le jour de leur naissance? que leur Destin, invincible ennemi, les tire ailleurs par force et les rend si fort opposites l'un à l'autre qu'il est impossible de les pouvoir rendre tous deux à un et d'accord voire en la moindre chose du monde?

Et bien, Mon cœur, puisque nous sommes désormais en un si beau chemin, qu'Amour de sa grace nous a ouvert le pas pour parvenir droictement au lieu où gist tout l'heur de nostre vie, que différons-nous plus? qu'attendons-nous davantage? Nous ne pouvons estre long temps en si bons termes. L'envie et la jalousie, espies importunes du bien des humains, viendront incontinent pour troubler nos desseins, et si une fois nous perdons cette belle occasion, nous ne la recouvrerons jamais plus. Comment, Mauvaise, vous ne me donnerez seulement pas un baiser? Eh! quelle cruauté est cecy? Un baiser est peu de cas. Vous me repoussez bien rudement. Que feriez-vous donc au prix si je demandois autre chose? Pensez-vous qu'un baiser entame votre honneur? Vous baiseriez bien un estranger d'Alemagne, voire devant les plus

ombrageux du monde qui ne s'en formaliseroient pas, et vous faites difficulté de baiser un de vostre cognoissance, et qui vous porte tant d'amitié. Est-ce que vous avez peur que mes lèvres, palles de trop d'Amour, ne viennent à ternir les roses de vostre bouche vermeille ? les abeilles vont bien baisotant et sucçotant les fleurs sans les effleurer. Non, Mon cœur, laissez-moi faire, j'iray plus doucement qu'une abeille, sucçant un peu de miel sur vos lèvres amoureuses, pour adoucir l'amertume de vos trop longues rigueurs qui me font mourir à petit feu cruellement. Laissez-moy faire, vous n'y perdrez rien : pour un baiser que j'y prendray j'y en remettrai cent, voire mille, et tant si vous voulez, qu'on ne les pourra conter. Encore ? et dea, nous allons de pis en pis ! quoy ? que je n'osasse seulement toucher des mains à vostre sein ? L'on touche bien à des reliques sacrées. Est-ce pareillement que vous craignez, que l'ardeur de ma braise ne face fondre la neige de ce beau sein délicat, le paradis de mes desirs ? non, non, ne craignez point cela, mon feu a desjà si bien opéré en moy que je ne suis quasi plus que cendre, et ce peu d'ardeur qui me reste s'esteindra aisément par la glace de vos froides affections. Quoy ? voulez-vous tout à plat me refuser une petite faveur seulement pour repousser l'effort de mes désespoirs, qui

acharnez sur moy s'efforcent de me perdre ? Allez cruelle, allez farouche, allez impitoyable ; non, vous n'estes pas fille de ceux que vous vantez, ils sont plus humains et plus gracieux que cela ; ou bien, ils vous ont fait tetter le lait d'une affreuse lionne parmi des déserts et des roches sauvages où vous n'avez appris que cruauté au lieu de courtoisie. Hé ! pour le moins une faveur, la moindre des moindres, pour consoler un peu mes défiances qui ne sont que trop promptes et trop communes en un grand Amour, autrement je croirai que vous les gardez pour quelque autre mieux venu que moy.

Hélas ! je disoi que là où règne Amour la jalousie n'a point de place, mais c'est où règne un froid Amour. Car où l'Amour excède, la crainte de n'estre pas aimé est excessive, de la crainte vient la deffiance, de la deffiance le soupçon, du soupçon la jalousie, mesmement si nos sens s'offrent de nous en vérifier quelque chose. Je ne vous en mentirai point, Mon cœur, venant vers vous tout plein d'amoureuses affections que j'avois confites au sucre de mes plus chères pensées pour essayer avec icelles d'adoucir aucunement les aigreurs de vos dédains et mépris ordinaires, j'ay veu je ne sçay quoy, et pleust à Dieu avoir esté aveugle. Que di-je avoir esté aveu-



gle? ouy, pour l'heure; car pour rien du monde je ne voudrois avoir été privé de la veuë lors que premièrement je vous vy si belle esclairer à mes yeux, ores que je ne sçay lequel m'a pu apporter, ou la veuë de vostre beauté plus de plaisir, ou la veuë de ce que j'ay veu naguères plus de déplaisir. Ce sont des privautez permises à un autre, que j'estimois estre deuës à moy seul. Et à un qui n'est seulement pas digne que vous le daigniez regarder en passant. Un qui ne les demande pas, et quand il le voudroit qui n'en auroit l'esprit. Vous-mesmes vous les luy offrez, et toutesfois est encore si sot qu'il ne les ose prendre. Mais las! qu'en feroit-il? les sçauroit-il bien goûster? Sçauroit-il bien contenter le moindre de vos désirs, luy qui ne sçauroit comprendre la moindre de vos perfections? Il n'y a que ceux-là, Mon cœur, qui ont du cœur et de l'entendement, qui puissent contenter une belle maistresse. Ils sçavent de quelles caresses il faut assaisonner leurs plaisirs, et cognoissant le mérite du bien dont ils jouyssent, ils s'efforcent de le regratier par une égale récompense. Pour le moins si vous dédaignez ainsi un honeste serviteur, je ne dy pas qui pense vous mériter, mais qui le désire, et si pour aimer on mérite, je dy, qui vous mérite par sus tous autres, pour ce que mon Amour surpasse

celuy de tous autres : mais pour le moins si vous estes si mal-conseillé de vos affections, que de n'en vouloir faire part à ceux qui le méritent, ne les prodiguez pas comme font aucunes que je voy se passionner de quelques sots, niais, et mal habilles pour laisser de très-gentils et très-honestes poursuivans. Mais quoy ? c'est l'ordinaire de ces présomp tueuses enorgueillies pour se voir recherchées, de se donner à telles gens, et puis après un long repentir leur ronge inutilement le cœur, et en vain leur fait maudire leur folle, car bon-gré mal-gré, il la faut boire dans le hanap ennuyeux d'un perpétuel regret.

Pardonnez-moy, Mon cœur, si je parle si librement à vous, je ne fay rien en cela que trait de vray Amant, et ne suis, à le bien prendre, pas moins jaloux de vostre bien que du mien. La jalousie n'est que signe d'Amour, et ne sommes jamais jaloux d'une personne que nous n'aimons pas. Je vous avouerai très-bien que je vous aimeroi toujours mieux pour moy, que pour tout autre, mais s'il advient que je sois si infortuné et si mal-voulu de mon destin que vous ne soyez miene comme je le désire, soyez pour le moins en la possession de quelqu'un qui en vaille la peine, et qui ne face point de honte à vos rares vertus, que l'on puisse dire à tout le

moins, si vostre élection a esté libre, que vous n'avez pas mal choisi. Car on vous estimera toujours telle que celui lequel vous aimerez. Mais il faut par nécessité que vous soyez telle, car chacun aime son semblable. Et cette loy d'Amour est inévitable : que ceux qui s'entresemblent volontiers s'entr'aiment. Bon Dieu, voudriez-vous bien aimer un sot pour estre estimée une sotte ? Non, je ne le puis croire, vous avez trop d'esprit et d'entendement, je vous cognoy trop bien, et m'asseure que quelque mine que vous faciez, ce n'est que pour me mettre en cervelle et pour m'esprouver. Vous sçavez trop bien juger des mérites d'un serviteur pour ne faire conte de ma foy et de ma persévérance.

Mais pour vous dire vray, Mon cœur, je fay tant d'estat de la possession de vostre amitié ; j'ay ce trésor en si chère opinion, que je ne puis souffrir librement qu'autre que moy y ait aucune part, non pas mesmes supporter l'ombre d'un corival. Aussi ne me semble-il pas que deux seigneurs puissent estre légitimes et entiers possesseurs d'une telle chose qu'est l'amitié. Les amitez ne se partagent point, elles se donnent toutes à un : qui en pense faire à deux fois, ou les diviser, il leur oste ce beau nom d'amitié ; ce n'est plus que flaterie, courraterie, et maquignonage.

Non que je veuille aucunement contraindre la liberté de vos affections, ce seroit contrevenir à l'Amour qui a ses actions plus libres que la liberté mesme; il ne force personne, et ne peut estre forcé, ou s'il force, c'est une si douce et agréable force, voire si volontaire, que n'estre point forcé en cette sorte, c'est une dure contrainte, une cruelle et insupportable tyrannie. Qui est l'ame, qui en tous ses desseins n'y veuille estre doucement tirée par les gracieuses chesnes de l'Amour? Je vous dy davantage, Mon cœur, que si librement vous ne m'aimiez, je ne feroi pas estat de vostre amitié, ce seroit une servitude : de laquelle on ne pourroit espérer ni beaucoup de contentement en jouyssant, ni une jouyssance de longue durée. Aimez donc qui il vous plaira, et vous plaise de m'aimer; aimez ceux qui vous ressemblent, vous n'aimerez que de vertueux et beaux esprits; aimez ceux qui vous honorent, et qui sçavent vous honorer, je m'assure que j'y seray des premiers.

Oh! quel esternuement est ceci? je vous baise bien humblement les mains, Mon cœur, et vous remercie du bien que vous me souhaitez, plaise à Dieu qu'ainsi arrive. Mais que me servira-il d'en faire mes prières à Dieu si vous-mesmes n'y apportez du consentement? favorisez au moins par quelque amoureuse

démonstration, ce signe qu'Amour me donne pour un bon présage de la conquête de vos bonnes grâces ; desquelles j'estime que vous n'avez voulu me rendre triomphant avant que de vous estre veü triompher sans contredit de la servitude que je vous ay vouée. Aussi pouvez-vous des-ormais assurément me graver sur le front la marque d'un perpétuel esclave de votre beauté, esclave qui néantmoins n'a que faire de chesnes et de liens plus forts que ceux dont l'Amour m'a jusques icy tenu garrotté dans vos prisons, d'où je ne veux jamais sortir, non pas mesme quand le Dédain m'en viendrait tirer, si quand et quand il ne vient accompagné du Désespoir et de la mort pour me tirer de ceste vie, laquelle je n'aime sinon pour l'employer humblement à votre service, et si tost que le sujet de vous servir, me cessera, qui sera lors que vous m'aurez osté toute espérance de jouir de votre amitié, je veux cesser de vivre. Car ne vivant que de cette espérance, voire ma vie n'estant plus que cette espérance, mon espérance morte comment pourrois-je survivre à ma vie mesmes ?

Voilà les derniers vœux de mon ame, les dernières parolles de ma bouche, pour arrêter inviolablement les résolutions de mon Amour trop fidèle ; que si vous en doutez, je

les vous signerai de mon sang pour plus certaine assurance. Mais qu'est-il besoin paravanture de deux ou trois gouttes de sang pour assurer une chose où tout mon sang et tous mes esprits se sont obligez, voire consacrez, avec tant de solennels sermens si religieusement jurez et si saintement gardez, pour vous en rendre un éternel tesmoignage? sermens que je ne fausserai jamais, et si je les fausse, j'appelle toutes les puissances divines, tutélaires des Amans offensez, pour vanger rigoureusement un si exécrationnable parjure. A Dieu donc, Mon cœur, à Dieu ma vie, à Dieu mon tout. Ayez seulement souvenance de moy et de mes plaintes, je seray trop heureux.

Κρυπταὶ κλαίιδες Ἔρωτος.

FIN.

i

b

i

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1



## Table des Matières

	Pages
Notice . . . . .	v
Dédicace . . . . .	i
A la Bande des Amans . . . . .	5

### LE PREMIER LIVRE

#### DES ÉPISTRES AMOUREUSES D'ARISTENET

I. — Aristenet à Philocale . . . . .	13
II. — Deux jeunes filles aimant à l'envi l'une de l'autre un jeune homme . . . . .	18
III. — Une dame et un jeune homme s'entredonnent l'un l'autre du bon temps sous un arbre . . . . .	20
IV. — D'un compagnon qui cognoissoit les Dames du mestier à les voir de loing seulement . . . . .	26
V. — La malice d'une femme qui trompe son mari par une nouvelle ruse . . . . .	29
VI. — Une jeune fille dépucelee avant qu'estre mariée . . . . .	32
VII. — Un pescheur est prié par une jeune fille de luy garder ses habillemens tandis qu'elle se baignera dans la Mer, et cependant le compagnon la regarde à son aise toute nue. . . .	34



	Page
VIII. — L'escuyer d'un chevalier Amoureux. . .	37
IX. — La ruse d'une femme pour toucher à son ami en présence de son mari, et de ses ser- viteurs. . . . .	38
X. — Discours en forme d'Épître, contenant les Amours d'Aconce et Cydippe. . . . .	40
XI. — Une Dame aimant un jeune homme de- mande à sa chambrière s'il n'est pas beau. .	50
XII. — Un jouvanceau appelant tout le monde pour juger des beautés de sa maîtresse. . .	52
XIII. — Un fils aimoit la concubine de son père: le Médecin découvre cela, plutôt par haz- ard que par art : et par finesse il persuade au père de la quitter à son fils. . . . .	56
XIV. — Une Courtisane parlant aux jeunes hommes qui la caressoient de chansons et non d'argent. . . . .	61
XV. — Deux villes se faisoient une guerre mortelle: le Roy de l'une de ces villes devint amoureux d'une infante qui estoit de l'autre, dont estant fait jouissant, pour récompense fist paix et alliance avec les citoyens . . . . .	64
XVI. — Un certain estoit espris d'un amour qu'il n'osait découvrir, dont estant fait jouys- sant, il rescrivit son plaisir à un sien ami. . .	69
XVII. — Le serviteur d'une fascheuse Dame .	72
XVIII. — Une Courtisane qui s'abandonne tant seulement aux jeunes et aux beaux. . . . .	74
XIX. — Un amoureux espouse la basteleresse dont il avoit eu un enfant qui sembloit à son père . . . . .	77
XX. — La femme d'un geôlier débauchée par un ruffien qu'il tenoit prisonnier . . . . .	82
XXI. — Une Dame permettant tout à son ami, hormis le point d'Amour. . . . .	83

TABLE DES MATIÈRES

227

	Pages
XXII. — La Ruse d'une Dariolette. . . . .	85
XXIII. — Un estant amoureux et joueur, mal- heureux au jeu et à l'amour. . . . .	89
XXIV. — Une Courtisane préfère l'un de ses favorits à tous les autres. . . . .	90
XXV. — Une Dame accuse sa sœur de luy avoir soustrait son Amoureux. . . . .	94
XXVI. — A une Comédienne Pantomime. . . .	96
XXVII. — Une Dame se moque de son serviteur qui la pourchassoit en vain. . . . .	98
XXVIII. — Un jeune homme ennuyé par l'incon- stance de sa Dame. . . . .	102

LIVRE SECOND

DES ÉPISTRES AMOUREUSES D'ARISTENET

I. — Épistre adressée à une Courtisane en fa- veur d'un ami. . . . .	105
II. — Un priant Dieu en une église, devint Amou- reux d'une Dame : maintenant tourmenté d'Amour il luy escrit. . . . .	110
III. — La femme d'un Avocat accuse son mari de ne pas bien faire les affaires de la maison. . . .	112
IV. — Un qui attend une chambrière empeschée. . .	114
V. — Une fille amoureuse d'un joueur de lut. . . .	116
VI. Un jeune homme à qui son cor rival a coupé l'herbe sous le pied. . . . .	121
VII. — Une servante amoureuse du mignon de sa Maistresse . . . . .	121
VIII. — Un qui aimoit sa belle-mère résiste vail- lamment à son Amour. . . . .	126
IX. — Un jeune homme craignant qu'il n'arrive quelque malheur à sa maistresse, pour un parjure qu'elle a fait. . . . .	128

	Pages
X. — Un peintre devenu amoureux du portrait d'une file qu'il avoit tirée après le vif. . . . .	130
XI. — Un jouvenceau aimant également sa femme et sa garse. . . . .	133
XII. — Un riche homme espouse à dessein une femme pauvre, de peur qu'une riche ne le voulust maistriser. . . . .	134
XIII. — Excuse d'une Courtisane à son ami qui la dédaigne. . . . .	137
XIV. — Renouveau d'Amour. . . . .	139
XV. — Deux amies, l'une mariée, l'autre veufve, sont amoureuses ; la mariée aime le valet de la veufve, et la veufve aime le mari de la mariée. . . . .	141
XVI. — Une Courtisane escrit au jeune homme qui la laissoit pour en prendre une autre. . .	143
XVII. — Un Rufien prie importunément une ho- neste femme de son déshonneur. . . . .	145
XVIII. — Un maquereau contre-faisant le Magi- cien, pour piper un Amoureux. . . . .	147
XIX. — Une femme enseigne sa servante à luy servir de Dariole. . . . .	151
XX. — Une Dame r'envoie fièrement son servi- teur à cause du mespris ordinaire aux amans après la jouyssance. . . . .	153
XXI. — Un amant fait comparaison de sa mais- tresse avec les autres Dames. . . . .	157
XXII. — Une femme fait sauver gentiment son ami. . . . .	159
—	
L'IMAGE DU VRAY AMANT, discours tiré de Platon. . . . .	161

DE LA  
**Démonialité**

ET DES ANIMÉES  
INCUBES ET SUCCUBES

*où l'on prouve qu'il existe sur terre des créatures raisonnables autres que l'homme, ayant comme lui un corps et une âme, naissant et mourant comme lui, rachetées par N.-S. Jésus-Christ et capables de salut ou de damnation.*

PAR LE R. P.

LOUIS MARIE SINISTRARI D'AMENO

de l'Ordre des Mineurs Réformés de l'étroite Observance  
de Saint-François (xviii<sup>e</sup> siècle)

*Publié d'après le Manuscrit original découvert  
à Londres en 1872 et traduit du Latin par*

ISIDORE LISEUX

SECONDE ÉDITION



PARIS

*Isidore LISEUX, Éditeur*

2, Rue Bonaparte, 2

1876

## TABLE DES MATIÈRES

---

	PAGES
AVANT-PROPOS. . . . .	VII
Démonialité : origine du mot. — En quoi ce crime diffère de ceux de Bestialité et de Sodomie. — Opinion de Saint Thomas. . . . . N <sup>os</sup> 1 à 8.	1
Le commerce matériel avec les Incubes et les Succubes n'est pas imaginaire ; témoignage de Saint Augustin. . . . . N <sup>os</sup> 9 et 10.	15
Sorciers et Sorcières ; leurs rapports avec le Diable ; cérémonies de leur profession. . . . N <sup>os</sup> 11 à 23.	21
Artifices employés par le Diable pour se donner un corps . . . . . N <sup>o</sup> 24.	31
Les Incubes ne s'attaquent pas seulement aux femmes. . . . . N <sup>o</sup> 26.	35
Esprits <i>Follets</i> : n'ont aucune frayeur des exorcismes. . . . . N <sup>o</sup> 27.	37
Histoire plaisante de la signora Hieronyma : le repas enchanté. . . . . N <sup>o</sup> 28.	39
Hommes procréés par les Incubes : Romulus et Rémus, Platon, Alexandre le Grand, César-Auguste, Merlin l'Enchanteur, Martin Luther. — C'est d'un Incube que doit naître l'Antechrist. N <sup>o</sup> 30.	57
Les Incubes ne sont pas de purs esprits : ils engendrent, donc ils ont un corps qui leur est propre. — Observation sur les Géants. . . . N <sup>os</sup> 31 à 33.	59

## Table des Matières

	PAGES
Les Anges ne sont pas tous de purs esprits : décision conforme du deuxième Concile de Ni- cée. . . . . N <sup>o</sup> 37.	77
Existence de créatures ou animaux raisonnables, autres que l'homme, et ayant comme lui un corps et une âme. . . . . N <sup>os</sup> 38 à 43.	79
En quoi ces animaux diffèrent-ils de l'homme ? Quelle est leur origine ? Descendent-ils, comme tous les hommes d'Adam, d'un seul individu ? Y a-t-il entre eux distinction de sexes ? Quelles sont leurs mœurs, leurs lois, leurs habitudes socia- les ? . . . . . N <sup>os</sup> 44 à 50.	93
Quelles sont la forme et l'organisation de leur corps ? Comparaison tirée de la formation du vin. N <sup>os</sup> 51 à . . . . . 56.	101
Ces animaux sont-ils sujets aux maladies, aux in- firmités physiques et morales, à la mort ? N <sup>o</sup> 57 et. . . . . 58.	115
Naissent-ils dans le péché originel ? Ont-ils été ra- chetés par Jésus-Christ, et sont-ils capables de béatitude et de damnation ? . . . . N <sup>os</sup> 61 et 62.	127
Preuves de leur existence. . . . . N <sup>os</sup> 65 à 70.	133
Histoire d'un Incube et d'une jeune nonne. N <sup>o</sup> 71.	151
Histoire d'un jeune diacre. . . . . N <sup>o</sup> 72.	155
Les Incubes sont affectés par des substances maté- rielles : donc ils participent de la matière de ces substances. . . . . N <sup>o</sup> 73.	161
Exemple tiré de l'histoire de Tobie : expulsion de l'Incube qui tourmentait Sara ; guérison du vieux Tobie. . . . . N <sup>os</sup> 74 à 76.	163
Saint Antoine rencontre un Faune dans le désert : leur conversation. . . . . N <sup>os</sup> 77 à 84.	173
Autres preuves de la corporéité des Incubes, no- tamment la Manne des Hébreux ou Pain des Anges. . . . . N <sup>os</sup> 90 à 95.	193
Comment il faut entendre ces paroles du Christ : <i>« J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette</i>	

## Table des Matières

	PAGES
<i>bergerie</i> . — Discours d'Apollon à l'Empereur Auguste : la fin des Dieux . . . . N <sup>os</sup> 96 à 101.	205
« LE GRAND PAN EST MORT », ou la mort du Christ annoncée aux Faunes, Sylvains et Satyres; leurs lamentations. . . . . N <sup>o</sup> 102.	217
Solution du problème : Comment une femme peut être fécondée par un Incube. — Comparaison des Géants avec les mulets. . . . . N <sup>os</sup> 104 à 105.	224
En quoi consiste la vertu génératrice ; pourquoi il ne naît plus de Géants. <i>Luxuria in humido</i> . N <sup>os</sup> 106 à . . . . . 111.	224
Appréciation du crime de Démonialité : 1 <sup>o</sup> commis avec le Diable; 2 <sup>o</sup> commis avec l'Incube. N <sup>os</sup> 112 à . . . . . 114.	254
La Démonialité est-elle plus grave que la Bestialité ? Conclusion. . . . . N <sup>o</sup> 115.	238
APPENDICE. . . . .	243
NOTICE BIOGRAPHIQUE. . . . .	261



La première édition de la *Démonialité*, publiée avec luxe dans le format in-8<sup>o</sup>, a été épuisée en quelques mois. L'édition Elzevirienne que nous annonçons aujourd'hui et que nous nous sommes efforcé de rendre digne de la première, recevra, nous l'espérons, un accueil aussi empressé. — Un joli volume de xx-268 pages, imprimé par Motteroz en caractères antiques, papier de Hollande, titres en rouge et noir. Prix. . . . . 5 fr.

PETITE COLLECTION ELZEVIRIENNE  
(Même format que le précédent ouvrage et mêmes conditions de typographie : papier de Hollande, caractères antiques, titres en rouge et noir).

---

# Julius

DIALOGUE

ENTRE

Saint Pierre et le Pape Jules II

A LA PORTE DU PARADIS

(1513)

*Attribué à Érasme, à Fausto Andrelini  
et plus communément à*

**ULRICH DE HUTTEN**

*Traduction nouvelle en regard du Texte Latin par*

**EDMOND THION**

PRIX. . . . . 3 fr. 50

---

La Conférence

# Entre Luther

## ET · LE DIABLE

AU SUJET DE LA MESSE

*Racontée par LUTHER lui-même*

*Traduction nouvelle en regard du Texte Latin par*

**ISIDORE LISEUX**

*Avec les Remarques et Annotations*

**des Abbés DE CORDEMOY et LENGLET-DUFRESNOY**

*Frontispice gravé à l'eau-forte par J. AMIOT*

PRIX. . . . . 4 francs



LE  
Passavant

DE  
THÉODORE DE BÈZE

Épître de Maître Benoît Passavant  
à Messire Pierre Lizet

Où il lui rend compte de sa mission à Genève  
et de ses conversations avec les Hérétiques

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS

du Latin macaronique de THÉODORE DE BÈZE

PAR ISIDORE LISEUX

Avec le Texte en regard, et la *Complainte de Messire  
Pierre Lizet sur le trespas de son feu nez*

PRIX . . . . . 3 fr. 50

~~~~~  
Passevent

PARISIEN

Respondant à Pasquin Romain

\*

\* \*

*De la vie de ceux qui sont allez demou-  
rer à Genève, et se disent vivre selon  
la réformation de l'Évangile : faict en  
forme de Dialogue.*

Réimprimé sur la troisième édition  
(Paris, 1556)

PRIX . . . . . 3 fr. 50

Ces deux pamphlets, dont l'un est la contre-partie de  
l'autre, offrent un intérêt de premier ordre pour l'histoire  
du Protestantisme Français. Au point de vue littéraire, ils  
peuvent être rangés parmi ce que le XVI<sup>e</sup> siècle a produit  
de plus original et de plus curieux.

LES  
**Ecclésiastiques**  
DE FRANCE

Leur nombre, celui des Religieux et Religieuses, le temps de leur établissement, ce dont ils subsistent, et à quoy ils servent.

*Réimpression d'un opuscule anonyme, publié sans lieu ni date (vers 1660).*

PRIX. . . . . 2 fr.

Œuvre d'un bon curé de campagne, qui n'aime pas les fainéants (moines, chanoines, etc.), et qui veut que « les » Cures soient les premiers partages de la tonsure de » l'ouaille, puisqu'ils ont le soin de l'alimenter spirituel- » lement. »

---

REMONSTRANCE

**Aux François**

*Pour les induire*

A VIVRE EN PAIX A L'ADVENIR

(1576)

PRIX. . . . . 1 fr.

Cette réimpression d'un pamphlet publié il y a juste trois siècles, quatre ans après la Saint-Barthélemy, intéressera vivement les amateurs de rapprochements historiques.

# Hexaméron

RUSTIQUE

ou

LES SIX JOURNÉES

Passées à la campagne entre des personnes  
studieuses

par

LA MOTHE LE VAYER

*Seconde édition Française, conforme à l'édition originale  
de Paris (1670)*

Avec la clef des personnages

PRIX. . . . . 3 fr. 50

Ces personnes studieuses sont tout simplement des  
grammairiens et des philologues en carnaval.

---

# Soliloques

SCEPTIQUES

par

LA MOTHE LE VAYER

*Réimprimé sur l'édition unique  
de 1670*

PRIX. . . . . 2 fr. 50

La Mothe Le Vayer, d'abord précepteur du duc d'Anjou, frère de Louis XIV, fut, en 1652, chargé de terminer l'éducation du jeune roi. C'est incontestablement l'un des écrivains les plus hardis de ce qu'on a nommé le grand siècle.

LES  
**Bains de Bade**  
AU XV<sup>e</sup> SIÈCLE

PAR  
*POGGE, Florentin*

SCÈNE DE MŒURS DE L'AGE D'OR  
*Traduit en Français pour la première fois*

par  
**ANTONY MÉRAY**

Texte Latin en regard

PRIX. . . . . 2 fr.

Opuscule d'une grâce et d'une fraîcheur de style admirables. Le joyeux auteur des *Facéties* a voulu prouver qu'il savait être à ses heures délicat, discret, presque pudique : on devine bien encore le satyre, mais il est vêtu de fleurs.

~~~~~  
**LA FOIRE**

DE

**Francfort**

[*Exposition universelle et permanente  
au XVI<sup>e</sup> siècle*]

par  
**HENRI ESTIENNE**

Traduit en Français pour la première fois sur l'édition  
originale de 1574

PAR ISIDORE LISEUX

Texte Latin en regard

PRIX. . . . . 4 fr.

La Foire de Francfort était, au XVI<sup>e</sup> siècle, le rendez-vous annuel des inventeurs, des marchands, et notamment des libraires de toute l'Europe. C'est là que fut exhibée entre autres inventions, celle du *tourne-broche*, que le savant imprimeur célèbre avec enthousiasme.

DIVERS

# Jeux Rustiques

et

*AUTRES ŒUVRES POÉTIQUES*

DE

JOACHIM DU BELLAY

Angevin

*Collationné sur la première édition*

(Paris, 1558)

PRIX. . . . . 3 fr. 50

« Les plus agréables vers », dit Sainte-Beuve, « qui soient  
« sortis de la plume de Joachim Du Bellay. »



# Les Regrets

DE

JOACHIM DU BELLAY

ANGEVIN

*Collationné sur la première édition*

(Paris, 1558)

PRIX. . . . . 3 fr. 50

Tableau satirique de Rome au XVI<sup>e</sup> siècle. Notre édition  
contient huit sonnets fort curieux, qui ont été supprimés  
dans toutes les réimpressions, et ne se trouvent même pas  
dans tous les exemplaires de la première édition.

## SOUS PRESSE

DANS LA MÊME COLLECTION :

**ADVIS POUR DRESSER UNE BIBLIOTHÈQUE,**  
par GABRIEL NAUDÉ, Parisien;

**ARMINIUS** (ou la Patrie), par ULRICH DE HUTTEN;

**LES ÉPISTRES AMOUREUSES D'ARISTENET,**  
tournées de Grec en François par CYRE FOUCAULT, sieur  
de la Coudrière;

**LES INTRIGUES DE MOLIÈRE ET CELLES DE  
SA FEMME,** avec Notes, par CH. L. LIVET; etc., etc.

Par sa variété, comme par le choix des auteurs et des  
sujets, cette Collection se recommande aux Lettrés et aux  
Bibliophiles du monde entier. L'Éditeur ne négligera rien  
pour justifier de plus en plus la faveur avec laquelle elle a  
été accueillie.



## AUTRES PUBLICATIONS :

**RAPPORT SUR LA BIBLIOGRAPHIE,** présenté à la  
Convention nationale, par GRÉGOIRE, Évêque constitu-  
tionnel de Blois, petit in-8°, papier de Hollande. 2 fr. 50.

**L'ANCIENNE JONCTION DE L'ANGLETERRE A  
LA FRANCE** ou le *Détroit de Calais*, par NICOLAS DES-  
MAREST, de l'Académie des Sciences, avec deux Cartes  
topographiques et un Profil ou Coupe des différents fonds  
du canal de la Manche. In-18 Jésus. . . . . 3 fr

Ouvrage composé il y a plus de cent ans. L'auteur y dé-  
montre que le *Détroit ou Pas-de-Calais* a été formé par la  
rupture d'un isthme qui reliait la France et l'Angleterre. Les  
détails qu'il accumule sur la topographie et la constitution  
géologique de cet isthme, sont des plus précieux pour  
l'étude du *Tunnel projeté sous la Manche*.

# ISIDORE LISEUX

LIBRAIRE-ÉDITEUR

2, Rue Bonaparte, Paris.

---

Les livres annoncés ci-dessus sont envoyés *franco* contre le prix en mandats de poste. — Ajouter 25 centimes si on désire les recevoir sous bande recommandée.

---

## CATALOGUES DE LIVRES CHOISIS

Anciens et Modernes, rares et curieux  
en tous genres

EN VENTE AUX PRIX MARQUÉS

*Théologie.* — *Histoire Ecclésiastique.* — *Protestantisme.* — *Philologie.* — *Poètes Latins modernes.* — *Contes en prose et en vers.* — *Facéties, Dissertations singulières.* — *Bibliographie, Histoire Littéraire, etc.*

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE

---

Paris. — Typographie Moitteux, 31, rue du Dragon.

10

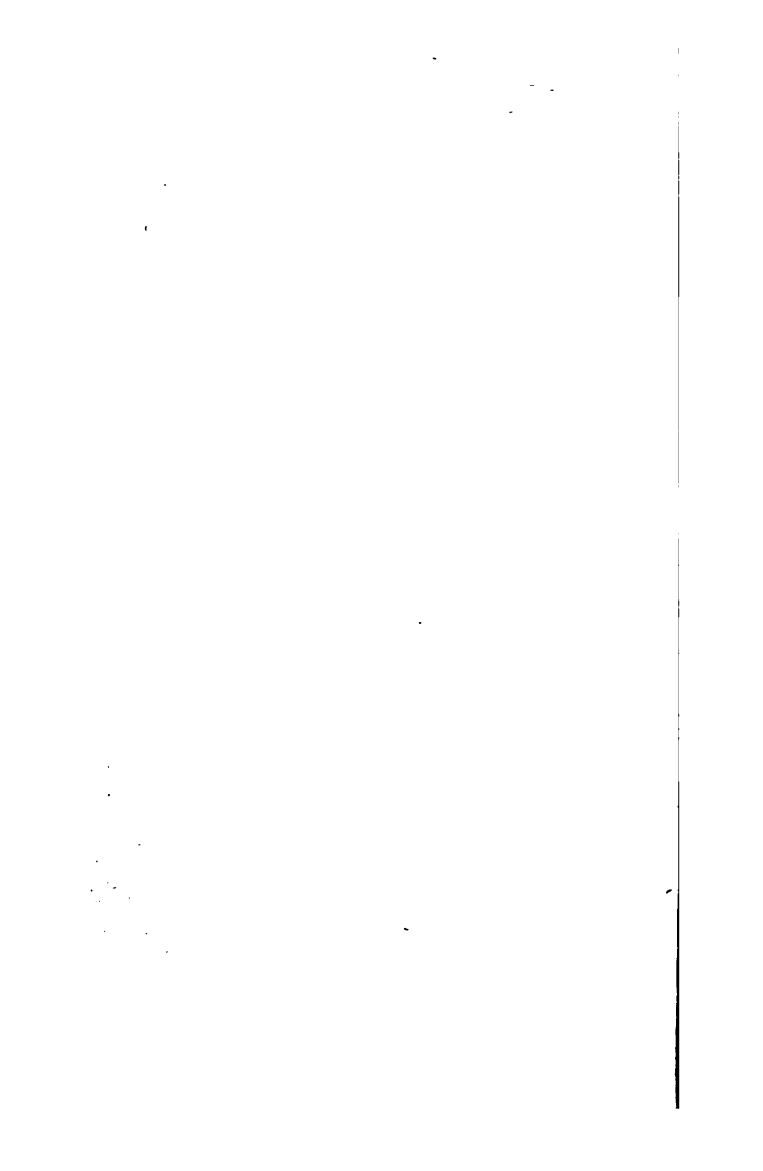
10

11

12  
13  
14  
15

16  
17







100

101

102

103

104

105

106

107

108

109

110

111

112

113

114

115

116

117

118

119

120

121

122

123

124

125

126

127

128

129

130

131

132

133

134

135

136

137

138

139

140

141

142

143

144

145

146

147

148

149

150

151

152

153

154

155

156

157

158

159

160

161

162

163

164

165

166

167

168

169

170

171

172

173

174

175

176

177

178

179

180

181

182

183

184

185

186

187

188

189

190

191

192

193

194

195

196

197

198

199

200

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

~~DUE NOV 7 '36~~

DI  
4  
**CANCELLED**  
JAN 2 1937  
NOV 10 1936  
HEB 1937